
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

# BOSNIE
# ET HERZÉGOVINE

## (INSURRECTION DE 1875-1876)

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.



**Jeunes filles au marché d'Agram. — Un karaüla.**

**Pont sur la Unna, d'après l'aquarelle de S. A. le prince de Joinville, frontière des confins militaires et de la Turquie. (Frontispice.)**

# BOSNIE

ET

# HERZÉGOVINE

SOUVENIRS DE VOYAGE PENDANT L'INSURRECTION

PAR

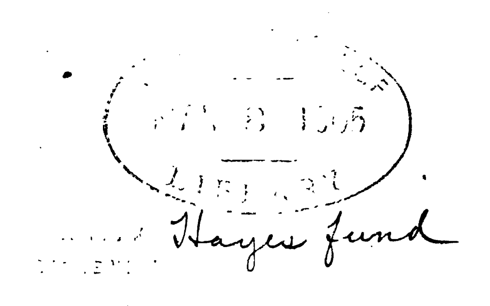
CHARLES YRIARTE

OUVRAGE ENRICHI DE QUINZE DESSINS DE VIERGE
D'APRÈS LES CROQUIS DE L'AUTEUR
ET D'UNE CARTE SPÉCIALE




PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1876


Hayes fund

# BOSNIE
# ET HERZÉGOVINE

## (INSURRECTION DE 1875-1876)

---

## CHAPITRE PREMIER

### COUP D'OEIL SUR LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE DE LA PROVINCE.

Avant de dire quel est le peuple qui habite ces régions de Bosnie et d'Herzégovine, ses mœurs, sa vie, ses religions et ses tendances, il faut jeter un coup d'œil sur le pays même.

M. Élisée Reclus, dans son récent ouvrage : *Nouvelle Géographie universelle* a caractérisé en quelques lignes les provinces slaves du nord de la Turquie. Il compare la Bosnie à la Suisse, avec cette restriction que les montagnes ne s'élèvent pas dans la région des neiges persistantes et des glaces. Le pays occupe l'angle nord-ouest de la Turquie; est sillonné par des chaînes qui affectent dans leur

ensemble la forme d'un plateau à sillons parallèles; la régularité de ces hauteurs est interrompue par de nombreux accidents géologiques. A l'est et au sud-est, plusieurs grandes vallées séparent les monts bosniaques des massifs de la Servie. La plus remarquable de toutes ces vallées est celle de Novi-Bazar, où viennent se rencontrer un grand nombre de torrents, et qui commande tous les passages de la contrée.

Il faut observer en passant que cette plaine de Novi-Bazar, qui met en communication la province de Roumélie avec celle de Bosnie, est la clef stratégique de cette région de la Turquie; c'est pour cela que nous verrons ce nom de Novi-Bazar jouer un si grand rôle dans l'insurrection de 1875 et 1876 et dans la guerre actuelle entre les Turcs et les Serbes. Le gouvernement turc avait voulu d'ailleurs faire de ce point le nœud principal du réseau des chemins de fer du nord-ouest de l'empire; mais on verra au cours de nos récits comment ce projet avorta.

En dehors de ces vallées, l'Herzégovine est une région montagneuse, pauvre, d'un accès très-difficile; les routes y sont très-rares, et, en dehors de celles qui mènent aux villes principales, et que nous citerons dans le cours du travail, les communications ne consistent qu'en sentiers rocailleux où il faut voyager à cheval. C'est ce qui explique que ce

pays soit si peu connu, et que l'insurrection y trouve un refuge inexpugnable.

La contrée ne se rattache aux autres provinces de la Turquie que par une bande de territoire hérissée de montagnes, et étranglée à l'est par la Servie, à l'ouest par le Monténégro; du côté de la mer, elle est séparée de la Dalmatie par de hautes montagnes qui s'ouvrent pour donner passage aux eaux qui s'écoulent à l'Adriatique; sur ce point une seule rivière, la *Narenta*, vient interrompre la chaîne : son cours est très-tourmenté; ses eaux trouvent, dans le rempart des montagnes, une série de fissures qui lui permettent de s'épancher vers l'Adriatique. Il faut remarquer cependant que, si la Narenta écoule ses eaux vers l'ouest, la pente générale du sol est vers l'est, et tous les torrents de l'Herzégovine la suivent et se jettent dans le Danube. Les montagnes, soit dans la partie des plateaux, soit sur les pentes, étaient autrefois boisées; elles sont dépouillées pour la plupart. La Bosnie seule a conservé ses belles forêts, et toute la région du nord-ouest et du nord-est offre encore des bosquets nombreux.

Les habitants sont de race serbe, ils ont été soumis aux Turcs vers 1483, sous Bajazet II, vingt ans après l'entrée de Mohamed Fathi en Bosnie. L'Herzégovine devint une préfecture (*sandjak*) de ce gouvernement général, et elle perdit son autonomie; elle avait eu jusque-là sa vie propre sous le pouvoir des ducs

d'Herzégovine qui, de 1389 à 1483, avaient régi le pays, sous cette réserve de payer un tribut à la couronne bosniaque, et de reconnaître sa suzeraineté. Cette série de ducs avait pour premier titulaire Vlatko Hranitch, surnommé Vukovich, fils de Vukstrana, qui avait obtenu, en 1317, le fief d'Herzégovine du roi Stéphan de Servie. Je ne veux indiquer ici que les grandes phases historiques; si l'on est curieux de remonter aux temps antiques, voici en quelques lignes les origines et les transformations. On appelait le pays la Dalmatie supérieure, et les Romains l'ont soumis et colonisé; les centres de leur pouvoir existent encore, on en peut suivre les traces par les ruines éparses. Mostar, par exemple, qui est aujourd'hui la capitale, était *Andevium*, Duvno s'appelait *Delminium*, Trebigné *Terbunium*, Gabella *Bistuæ Veteres*, et Bichtché *Bistuæ Novæ*. La domination date de 167 ans avant J. C., au moment où l'Illyrie a été soumise au joug romain. La partie haute vers la Save et celle-ci s'appelait parfois l'*Illyrie déserte*; ce qui caractérise bien le pays, mais cette dénomination s'appliquerait moins bien à la Bosnie dont le sol est fertile. La domination romaine n'a jamais dépassé le mont Porim, qui s'élève à trois heures au nord-est de Mostar. Jusqu'en 395 de notre ère, le pays fit partie de l'empire d'Occident; à cette époque il fut rattaché, avec le diocèse de l'Illyrie, au nouvel empire de Byzance. Quand on lit l'his-

toire aux bonnes sources, on arrive à se persuader d'une vérité qui n'est pas acceptée depuis longtemps comme absolue, c'est que, dans ces régions slaves, les Romains, tout en étant les grands colonisateurs et les maîtres inflexibles que l'on sait, n'ont pas été toujours obéis comme ils l'auraient voulu par les tribus indigènes. Que de fois, comme les Anglais dans les Indes, par exemple, ou comme nous autres Français en Algérie, leur domination aura été contestée et mise en question par de sanglantes insurrections! C'est pour les réprimer qu'ils ont ouvert partout des voies de communication. C'était une opération difficile dans ce pays montagneux; mais, comme les Romains tenaient la mer, ils avaient voulu mettre en relation la côte de l'Adriatique et la nouvelle colonie. On trouve encore les traces d'une route qui passait par Salone, c'est-à-dire Spalato d'aujourd'hui, dont Salone était le bourg, par Sign et Livno, et venait aboutir à Strébénitza. J'ai parcouru cette route et relevé sur mon passage nombre de ruines, dont quelques-unes offrent un grand intérêt. Une seconde route partait un peu plus bas du rivage même, coupait la Dalmatie, suivait la Narenta, coupait Mostar en deux et allait également à Strébénitza par Kognitza. Une troisième partait de Varona, dont il ne reste plus de trace, et mettait la Dalmatie en communication avec un poste militaire établi à Tachilidra. On remarquera que la route qui

coupait Mostar en deux devait, à un moment donné, traverser la Narenta; ce qui assigne évidemment une date romaine au beau pont turc, qui est la curiosité de la ville. Ce pont aura reçu un revêtement moderne, mais les bases et fondations sont évidemment romaines, et l'on peut assigner la date de 98 ans après J. C. à sa construction.

Les premiers siècles de notre ère voient la décadence de l'empire romain, puis viennent les grandes invasions des barbares. Le christianisme avait déjà pénétré dans les provinces, saint Pierre et saint Paul avaient traversé la Dalmatie; en 331 saint Jérôme était né en Herzégovine, à Strzjaï, dans la paroisse de Chonitza. C'est l'époque des grands passages des Goths, des Avares, des Vandales, des Hérules; les hordes vont descendre jusqu'à Rome, ravager l'Italie tout entière et retarder l'expansion du christianisme dans l'Herzégovine. Mais, en même temps, ces envahissements modifieront profondément la constitution du pays même; son sol deviendra désert et d'un séjour dangereux, et sera colonisé par une nouvelle race. En 639, l'empereur Héraclius, effrayé par les attaques répétées des Avares, appelle pour leur résister les Croates et les Serbes établis alors au pied des Carpathes. Il leur concède des terres sur les bords des deux grands fleuves qui coulent au nord et à l'est, et là il constitue un boulevard de défense, ce que M. Louis Leger, dans ses

intéressantes études [1], a appelé « une marche slave contre les barbares ». *C'est l'origine des Sèrbes ou des Slaves sur le sol de Bosnie et de l'Herzégovine. C'est la grande date qu'il faut retenir.* Je sais très-bien qu'il y a une école qui prétend que les recherches archéologiques et ethnographiques démontreront un jour l'existence des Serbes dans ces contrées avant que l'empereur Héraclius les ait appelés, mais c'est là un point contesté et difficile à établir. Je crois que peu à peu, par des migrations lentes, les Slaves s'étaient peu à peu mêlés aux colons romains, et avaient pris du service contre les Barbares; il paraît même prouvé que Justinien était Slave, et son nom *Justinianus* ne serait que la traduction exacte du nom slave *Oupravda* (vérité).

Voici donc les Serbes établis, dès 639, en Herzégovine; ils forment deux provinces, deux *jupa*, celle de *Hum* et celle de *Trébigné*, et après Héraclius, ils sont soumis à l'autorité des empereurs de Byzance. A partir de là, les tâtonnements sont nombreux, et, les empereurs grecs n'ayant plus la force suffisante pour tenir en main les provinces vassales, l'Herzégovine obéit tantôt aux rois de Croatie, tantôt aux rois de Rascie. Au dixième siècle, Ladislas de Hongrie, s'étant emparé de la Croatie, délègue son

[1] *Le Monde slave,— Voyages et littérature,* par Louis Leger. Didier et C[ie], librairie académique.

pouvoir à Almus, petit-fils de Bela Ier, qui gouverne une partie de l'Herzégovine. C'est la période de domination hongroise; elle dure de 1091 à 1165, où Stephan Nemanja, roi de Servie, s'empare du territoire et le donne à ses deux frères Constantin et Miroslav. Ce régime dure peu, les comtes de Chelni — c'est le nom qu'on donne aux chefs de cette période — sont peu à peu dépossédés par le ban de Bosnie qui prend la partie montagneuse du pays sise à l'est, tandis que celle en deçà de la Narenta est envahie par divers seigneurs de Croatie. Il ne reste au titulaire, le comte André, que la vallée de Popovo, le littoral et le pays de Stagno qui se transmet par descendants directs dans sa famille jusqu'au jour où quatre frères du nom de Branivoj s'emparent du territoire qu'ils gouvernent à leur tour d'une façon assez turbulente pour que Paul, ban de Bosnie (1302), et son successeur (1334) fassent invasion et deviennent les maîtres du pays.

Nous sommes arrivés à la date de 1389 : Tvartko est roi de Bosnie, Vlatko Hranitch est grand voïvode ou général en chef; après la bataille de Kossovo où succombe la Servie dont la nationalité s'éteint sous le joug turc pour ne renaître que de nos jours avec Kara-George et Milosch, un corps de 20,000 hommes s'avance en Bosnie, et Hranitch le repousse; pour le récompenser, le roi lui donne en fief l'Herzégovine limitée à l'est par Novi-Bazar, à l'ouest par la Cet-

tina et le territoire de Raguse. C'est la période des ducs d'Herzégovine, qui dure de 1389 à 1483.

Mais bientôt la Bosnie est envahie par les Turcs; les ducs d'Herzégovine auraient dû alors porter secours à leur suzerain; au contraire, ils virent avec satisfaction la chute du royaume et eurent bientôt à s'en repentir, car, au lendemain même de la conquête de Bosnie, les Turcs les forcèrent à payer le tribut, puis peu à peu l'islamisme s'introduisit parmi les Slaves; enfin, en 1483, le sultan s'empara définitivement du territoire et le rattacha à la province bosniaque. Désormais il n'y a plus de transformation et, depuis 1483 jusqu'aujourd'hui même, le gouvernement de l'Herzégovine est du ressort du gouverneur général de Bosnie et fait partie du grand empire ottoman. Son histoire cependant est très-tourmentée, et l'on voit naître le grand conflit héréditaire, le grief formidable qui déterminera les rébellions constantes des chrétiens soumis à une sorte d'esclavage par les seigneurs et qui arrivera à la grande explosion de 1875, si grave par ses résultats et qui forme l'objet principal de ce volume. Le régime politique des deux provinces, pendant cette longue période de près de quatre siècles, est à peu près celui de l'Europe au moyen âge : c'est le système féodal; au lieu de hauts barons feudataires des rois ou de l'empereur, le peuple des *Raïas* est gouverné par la noblesse, musulmane ou plutôt con-

vertie à l'islamisme, qui s'appuie sur les spahis, perçoit les impôts et, reconnaissant le sultan comme suzerain, regarde le colon chrétien comme le *serf*. En revanche, elle fournit des hommes d'armes au commandeur des croyants lorsqu'il a besoin de faire la guerre. En parcourant le pays, en étudiant ses lois, ses impôts, la condition de ceux qui l'habitent, nous montrerons par quelle anomalie ce système féodal a pu se conserver intact depuis le quinzième jusqu'au dix-neuvième siècle, et déterminer enfin la grande rébellion qui menace aujourd'hui d'embraser tout l'Orient.

## CHAPITRE II

### DE TRIESTE A LA FRONTIÈRE.

**De Trieste à la frontière d'Herzégovine à vol d'oiseau. — Trieste. — Les Cici. — L'Istrie. — Colonie monténégrine à Péroï. — Pola. — Zara. — De Zara à Mostar par l'intérieur de la Dalmatie.**

Quand vous errez, à Venise, sur les dalles de la *Riva dei Schiavoni*, essayez, par-dessus le Lido, de percer les brumes du golfe : Trieste est là-bas, assise dans le fond de sa baie couronnée par le Cartz, et la côte d'Istrie s'étend à l'orient, basse, blanche, dénudée par le souffle impitoyable de la Bora.

Il faut sept heures pour contourner le golfe de Venise par la voie ferrée et sept heures aussi pour le traverser avec le steamer qui part chaque nuit et qui est à l'ancre dans la passe, à la pointe des Jardins.

Visitez Trieste, restez-y quelques jours; la ville est brillante et animée; c'est un colossal entrepôt, un prodigieux bazar, le point de départ de la route d'eau qui, de l'Allemagne, aboutit à l'Orient; c'est

une ville utilitaire avec le charme des choses italiennes. Il y a des pigeons bleus sous le portique de la Bourse et des groupes d'Orientaux devant les salons du Lloyd. Les femmes y sont presque toutes *intéressantes* par la démarche et la désinvolture; il y a de l'audace orientale dans le choix des couleurs, de l'excès italien dans la laborieuse construction de leurs coiffures. Au milieu des colonies grecques, albanaises, israélites, l'Autrichien, qui, légalement, est chez lui, se perd et disparaît. L'Allemande n'y existe pas; la reine de la promenade, c'est la *sartorella*, la délicieuse couturière de Trieste, si célèbre et si piquante.

Ce n'est pas qu'elles soient toutes jolies, ces couturières, mais leurs types sont si variés qu'elles se font mutuellement valoir. Un teint clair, transparent, rose et éclatant, fait un repoussoir à un autre teint mat, pâle, bruni par le soleil. Les Italiennes ne sont jamais affectées, mais celles-ci ont des yeux derrière la tête et sont prétentieuses dans le geste et dans la démarche. Leurs cheveux sont très-longs, très-épais, souvent très-crêpés; elles n'ont jamais connu la tyrannie du chapeau. On ne pousse pas plus loin l'art de se décoiffer avec grâce; habilement négligées dans leur tenue, il semblerait qu'elles tiennent surtout à avoir l'air de sortir de leur lit : le corset leur est inconnu, et la robe n'a pas l'air de tenir sur le corps. La description paraît

folle, invraisemblable et peu plaisante; avec tout cela, c'est charmant et c'est indéfinissable; d'ailleurs les belles dames riches et élégantes et les hommes de la société aristocratique savent bien que ce sont les *sartorelle* qui sont les vraies reines de la promenade, et tous le disent aux étrangers avec une certaine grandeur d'âme.

A Trieste, il faut voir les marchés : ils sont tout à fait séduisants par les costumes et par les types. Dans cette ville utilitaire, il y a des choses d'une grâce accomplie, les paysannes slaves du Cartz viennent en foule, sur leurs petits ânes, vendre du pain de pur froment qu'elles cuisent pour la ville, et les fleurs qu'elles nouent avec goût en petits bouquets, ornés au cœur d'un souci jaune ou d'un fruit d'arbousier. Pour les conserver, elles jettent sur les fleurs des petits morceaux de glace; leur grande coiffe blanche comme celle des béguines (la petscha) tranche vigoureusement sur le teint olivâtre; elles portent, sur le fichu de corsage qui coupe leur dalmatique noire, un joli bouquet de lupin, chaussent le bas blanc immaculé qui se voit sous la jupe courte, et, comme les âniers des Kabyles, elles passent dans le dos, à leur ceinture, le bâton qui leur sert à activer leur monture.

Dans la société élevée de la ville, les femmes surprennent toujours par leurs silhouettes singulières; un grand nombre sont poudrées à blanc, avec des

cheveux énormes et dont l'exagération rappelle les coiffures *à la belle poule*. Au dîner, chez le gouverneur, on étale beaucoup de diamants (je n'en ai vu d'aussi beaux qu'à Rome, dans la vieille aristocratie romaine); mais il n'y a pas un mot à placer; on arrive juste au moment de se mettre à table, on murmure vaguement le nom des convives, on se salue, on dîne à la hâte; à huit heures et demie, tous les hommes tirent leur montre et sont inquiets de ce qui se passe au *Tergesteum*, immense club commercial et financier, où aboutissent d'heure en heure les dépêches du monde entier. Nous ne comprenons pas bien cette fièvre de l'or et cet amour de l'échange qui fait que la vie est pressée et que les salons sont déserts, mais il paraît que ces grosses fortunes peuvent être détruites en une soirée, et que tout Triestain doit avoir l'œil au guet.

Une dépêche du Bordelais qui annonce une bonne ou une mauvaise récolte bien constatée fait hausser ou baisser les merrains, les bois dont on fait les douves de tonneaux : Trieste tire ces bois-là de Croatie, et la dépêche bonne ou mauvaise produit une différence de plusieurs millions sur le chiffre de l'échange annuel. Avec cette fièvre et cette préoccupation, on conçoit qu'il n'y ait pas de vie sociale; au moment où vous vous accoutumiez aux épaules de votre voisine, les épaules vous saluent et se couvrent, on fait la révérence au gouverneur, tout le monde cherche

son chapeau, et voilà le pauvre étranger sur le pavé à neuf heures.

Au moment où j'y passe, la ville est un peu vide; on fuit l'été, qui est très-rude, malgré la brise de mer. Il y a bien quelques villas sur le Cartz, mais la grande société d'ici va surtout en Styrie et en Carniole passer la saison des chaleurs. Pour 400 florins, on a, en Styrie ou du côté de Laybach, dans une nature fraîche et aimable, un superbe château, bien meublé, avec une forêt. Mais les hommes sont condamnés à vivre ici, les barons de la finance eux-mêmes sont à l'attache et ne peuvent quitter la ville.

J'ai dîné hier, dans un palais superbe, chez un banquier tout à fait grand seigneur et très-hospitalier; j'ai vu de beaux tableaux, de beaux jardins, et bu des vins exquis. Il y avait là, pour convives, deux correspondants, l'un de Fernambuc, l'autre de Rio; tous deux « font dans les cafés »; ils sont parfaits de forme, tout à fait aimables, parlant français de telle façon que je n'ai pas deviné leur nationalité. Au sortir de table, on nous mène dans une jolie serre meublée en bois de chêne trop neuf; à peine assis, tous nos escabeaux se mettent à jouer le *Baccio*. Nous sommes confus d'avoir été pris, et nous nous jetons sur les albums de photographie; mais à peine l'album est-il ouvert, que l'air du *Carnaval de Venise* retentit : tous les meubles sont à musique.

Il est neuf heures moins un quart; tout le monde a l'air embarrassé et inquiet; on tire les montres — comme la veille — et l'on court au *Tergesteum*. Nous voilà encore sur le pavé à l'heure où l'étranger ne sait que faire de sa soirée.

En somme, au point de vue plastique, ce qui nous a paru le côté tout à fait particulier de la société de Trieste, c'est l'amalgame des races.

Dans le salon du baron C..., qui est un statisticien très-honoré en Allemagne, il n'y avait pas trois femmes de la même origine; l'ensemble alors prend une curieuse physionomie; on dirait que les échantillons sont triés avec soin pour un harem de la bonne société. Madame A... est Grecque, madame B... est Russe, sa voisine est de Boukharest, et l'Anglaise avec laquelle je cause est la femme du célèbre B..., le compagnon de Speke, le précurseur de Livingstone, homme d'une rare énergie et d'un grand mérite personnel. On dit qu'il a un meurtre sur la conscience et a dû poignarder son cavas qui allait le dénoncer comme un giaour caché sous des habits musulmans pour entrer à la Mecque. Lady B... est jolie; elle était des fameux voyages, et suivait l'explorateur toujours habillée en homme; ce lis britannique, qui agite son éventail, est de fer; après douze heures de cheval, lady B... plantait les piquets de la tente, allait découvrir la source, faisait allumer le feu et préparait le pilaw, pendant que son

maître et seigneur fumait son chibouck en consultant ses cartes ou écrivant ses notes.

## L'ISTRIE A VOL D'OISEAU.

Si vous êtes diplomate et si l'on vous attend à Mostar, montez, en rade de Trieste, à bord d'un des paquebots du Lloyd, longez la côte d'Istrie, passez devant les îles de Cherso, et, Végliaet après trois jours de navigation sur l'Adriatique, vous aborderez à Spalato : là, en vingt-quatre heures, un cheval vous mènera, à travers la montagne, à Gabella, la ville frontière de la Dalmatie et de l'Herzégovine ; mais si vous êtes un mortel libre et fier de l'être, si vous aimez les vieilles pierres, les loques rutilantes, les types rares, les paysages accidentés, les chemins aventureux, les foules étranges, l'imprévu du gîte et l'inattendu de la grande route; si enfin les menus invraisemblables ne vous font pas peur, prenez une mince valise ou un sac à dos et entendez-vous au marché de Trieste avec quelque paysan du *Tschitschen Boden* qui, en douze heures, monté sur une petite voiture traînée par un cheval maigre, vous mettra en pleine tribu des *Cici,* entre Pinguente, Planick, Mune et Slaunick. Cette excursion, je l'ai faite au dernier automne, et j'ai poussé jusqu'en Herzégovine. Rien n'est plus pittoresque et plus mouvementé ; le voyage

est très-dur; je ne dirai pas qu'il soit périlleux, cependant il faut avoir le cœur ferme et l'estomac solide : on ne mange pas, on dort peu, et, la poche pleine d'or, on peut avoir faim, avoir froid, avoir soif. Comme un voyageur renouvelle les impressions de son voyage en feuilletant son journal ou son album de croquis, avant d'aborder les questions graves du moment, refaisons à vol d'oiseau avec le lecteur cette excursion à travers l'Istrie et la Dalmatie.

Les *Cici* de la région de Mune sont six mille tout au plus. Ce sont des anciens Scythes, habillés de peaux d'animaux de la tête aux pieds, moitié Romains, moitié Valaques, ayant conservé des lambeaux de leurs langues, et en tous cas comprenant les Tziganes; mais, dans les relations incessantes avec les Slaves, ils ont appris peu à peu la langue serbe.

Ils sont tous charbonniers, vivent sans instruction, sans tradition, sans souvenirs; leurs femmes sont plus près de la bête que de l'homme, et elles sont condamnées aux plus durs travaux. C'est elles qui, par les routes, à la nuit noire, mènent leurs longues charrettes basses, attelées de chevaux harnachés de cuivre et couverts de longues lanières découpées, tandis que le Cici dort les poings fermés couché sur les sacs.

A Pinguente, la ville des *Cici*, trouvez un cheval

et un guide slave qui parle italien (cela se rencontre souvent), et piquez droit au cœur de l'Istrie : vous serez à Pisino en dix heures. On connaît le Soudan, Cachemire et Samarcand ; on ne connaît pas l'Istrie, ce marquisat d'Istrie, rocher aride, nature ingrate, dont l'empereur d'Autriche-Hongrie est le souverain.

Pisino est une petite ville assise au bord d'un effroyable précipice semé de quartiers de rochers, au fond duquel on aperçoit encore un trou béant et noir se remplissant tout d'un coup d'une eau bourbeuse qui monte, monte, venant des régions souterraines. Si vous arrivez là le jour de la Saint-Michel, comme j'y arrivai la première fois, c'est une fête pour les yeux, c'est la foire d'Istrie, et les Tziganes, les Morlaques, les Istriens du sud, ceux de Dignano, de Pola, d'Albona, de Fianona se sont donné rendez-vous. Les vieux portent de longs cheveux qui tombent jusqu'à la poitrine en mèches éparses, les jeunes ont la nuque rasée et les cheveux coupés en couronnes qui tombent sur leurs yeux; d'autres, comme les Tartares et les Chinois, ont la longue mèche nattée à la nuque, d'où pendent des monnaies et des amulettes.

Le costume des femmes varie à l'infini; autant de villages, autant de modes diverses. Les coiffures sont charmantes : la plupart des paysannes cachent leurs cheveux sous des peignes blancs ornés de guipures et de broderies à jour qui encadrent leurs

physionomies brunes; à côté d'elles, d'autres montrent leurs nattes tressées d'une façon compliquée avec des cordons blancs, verts ou rouges. Elles étalent une profusion de colliers, de chaînes d'or, de coraux, de larges croix pectorales en or repoussé; les doigts sont chargés de grosses bagues à cabochons. Les corsages sont vert foncé, brodés de rouge, de jaune ; les étoffes sont blanches comme la neige, et les teints sont bistrés. Il faut acheter là, pour les distribuer au retour, de grandes médailles d'or à l'effigie de Marie-Thérèse, élargies encore par un réseau de filigranes d'or servant de monture, que les femmes slaves de l'Istrie se pendent au cou comme des médaillons.

A Pisino, vous trouverez toujours quelque aimable officier autrichien qui se considère là comme en exil, et qui vous facilite les transactions. Frétez donc une petite voiture basse à deux places, ou, si vous savez voyager sans bagage, prenez un cheval à large selle turque, et, par Antignana, Monpaderno, Sbandati, Cétani, Bonaci, en quatre heures vous gagnerez la côte de l'Adriatique. La montagne s'abaisse et aboutit à la plage de Parenzo. Là vous tenez la mer, la route la plus sûre et la plus confortable dans ces pays inhospitaliers. Capo d'Istria, Pirano, Struniano, Parenzo, Rovigno, Fasana, Pola, tous ces petits ports blancs de la côte d'Istrie sont faits à l'image de Venise, avec des campaniles copiés

sur celui de Saint-Marc, une piazzetta, des églises, des *stradine* étroites, des petits palais byzantins aux balcons trilobés avec les lions de Saint-Marc aux angles. Cela sue l'histoire à chaque pas. C'était romain, ce fut byzantin, puis vénitien. La Piazza s'appelle *Marfori* (forum Martis); il y a des temples antiques d'un goût exquis et de la plus belle époque, et des basiliques des premiers temps chrétiens à pâmer des archéologues.

A Parenzo, attendez le passage du paquebot qui fait les escales, paquebot massif, confortable, bien assis, où l'on peut dire hardiment qu'on ne trouve jamais un voyageur *dilettante*, car c'est incroyable comme on visite peu ces pays. En quatre heures de mer vous êtes à Pola, l'arsenal militaire de l'Autriche. Le vapeur rase toujours le bord semé de petits écueils, presque au niveau des flots, avec de longues traînées rocheuses qui paraissent et disparaissent dans le flot, et sur lesquelles s'arrêtent parfois de grandes bandes d'oiseaux de mer. A partir de là jusqu'en Albanie, quatre-vingts îles sont échelonnées le long de la côte comme de grands reptiles gris couchés au soleil. J'ai pu débarquer dans quelques-unes d'entre elles où s'élèvent des villes importantes comme Lussine; elles sont toutes italiennes, vénitiennes plutôt, mais avec des vignes, des oliviers, des populations de pêcheurs et d'agriculteurs. Il est impossible de les traverser de part en part autre-

ment qu'à pied, et la plupart du temps il faut loger chez le curé, qui est hospitalier à l'étranger.

Pola est du plus haut intérêt, il faudrait s'y arrêter longtemps; l'amphithéâtre romain est le plus beau du monde après le Colisée, et les temples du Forum sont encore debout. Par-dessus la ville antique il y a une ville vénitienne, et à côté une cité fortifiée allemande, qui date d'hier, un arsenal autrichien colossal, une colonie militaire où tout a été créé d'ensemble. Au nord de la ville, on est en Italie; au sud, on est à Vienne; il y a là mille ménages d'officiers de marine ou d'officiers d'administration formant une colonie qu'à Vienne on appelle *Cancan-Ville;* c'est un monde de casernes, d'ateliers, de dépôts, de magasins, avec des bassins immenses, des cales de radoub, des docks, des gymnases, des hôpitaux, des champs de manœuvre; tout cela propre, régulier, net, parallèle, tiré au cordeau, banal et administratif.

Il faut passer là au moins cinq jours, et, si l'on veut manger et causer, se faire présenter au Casino des officiers de marine où l'on est d'une courtoisie et d'une hospitalité parfaites. L'Autriche a élevé, à côté de l'ancienne Pola vénitienne, une ville militaire bâtie à prix d'or où tout est artificiel, même la terre; on a fait sauter le rocher partout pour asseoir les

bâtiments, et les élanthus eux-mêmes, méthodiquement alignés de chaque côté des routes, et qui semblent végéter à l'aise, sont plantés dans des bacs creusés dans le sol pierreux.

De Pola, il faut rayonner encore en Istrie, ou à pied ou à cheval, avec un guide. Il y a, à trois heures de marche vers le nord, un petit pays, Péroï, véritable curiosité pour le voyageur. C'est, isolée en Istrie comme dans une île, une colonie monténégrine de six cents âmes grecques schismatiques. Même quand on voyage à vol d'oiseau, comme nous le faisons en ce moment, il faut savoir les origines; c'est un grand attrait de plus pour le voyage. En 1685, Dignano, la ville voisine, avait été absolument dépeuplée par la peste. — C'est le sort de ces villes de l'Istrie, de la Dalmatie et de l'Albanie, ravagées tous les siècles par le fléau. Le doge Giovanni Pezzaro fit venir des bouches de Cattaro et de la Montagne Noire (la Czernagora ou Monténégro) un certain nombre de familles auxquelles on distribua des terres; depuis ce temps-là, ils s'allient entre eux et sont naturellement tous cousins, encore Monténégrins d'allure et Grecs de religion, cela va sans dire. Ces braves gens sont bien découplés, très-bruns, hospitaliers, bienfaisants, et, au milieu des Istriens, gardent le caractère de leurs ancêtres.

Je suis revenu deux fois dans ce petit trou de Peroï pour assister à un mariage. Ce jour-là, les

costumes éclatants sortent des coffres de bois peint, et toutes les marches et contre-marches de la cérémonie sont réglées comme les figures d'un ballet. Le marié est un beau gars de vingt-cinq ans, la fiancée en a vingt; il y a plus d'un mois qu'on accomplit des rites singuliers pour la demande et les fiançailles. Tout cela prend un grand intérêt entre gens qui sont tous parents; mais à l'œil, c'est froid comme un simulacre. Un chef de députation, le *Starisvat*, accompagné des porteurs de bannières (*Cariactar*) et de différents députés (*Stavovi*), va en grande pompe chercher la fiancée et lui apporte un bouquet symbolique de la part du mari. Bientôt celui-ci arrive, entouré de quelques compagnons; tous ceux qui sont en ce moment chez la jeune fille se précipitent à la porte pour lui en défendre l'entrée; il faut qu'il l'enlève de vive force ou qu'il la mérite par une preuve de valeur ou d'adresse. Le combat commence, mais on dirait une répétition générale d'une scène d'enlèvement; tous les gestes sont faits *de chic*, comme disent les peintres; on défend faiblement la porte, on l'attaque pour la forme, et l'on sent que la vie et le caractère manquent à ce tableau simulé comme un tableau vivant. S'ils étaient chez eux, du côté de Rieka ou de Niegous, ces Monténégrins seraient venus à cheval enlever la jeune fille couverte de sequins et vêtue de son beau corsage d'or. C'est le sujet d'un beau tableau peint par

le peintre Cermak avec son brio et son talent ordinaires, que je voyais hier dans son atelier. A Péroï, il y a une transaction, comme dans une pièce où les accessoires manquent et où l'on remplace le cheval par une chaise. On entend un grand tumulte à la porte, on fait beaucoup de gestes, on brandit des bâtons, des sabres, on épaule des fusils et l'on tire à poudre, puis tout s'apaise; le fiancé propose, pour montrer son adresse, d'abattre une paume fixée au haut d'une perche, devant la maison nuptiale. Tout le monde sort alors dans la rue, et le feu commence; si le jeune homme atteint le but, la joie est au comble; mais s'il le manque trois fois, un de ses compagnons saisit l'arme et abat la cible. La fiancée semble s'en émouvoir assez peu; la femme ne prête même pas attention à ce qui se passe, et, impassible, se laisse examiner par toutes ses compagnes qui soupèsent les bijoux d'or, médailles, colliers et verroterie dont elle est couverte.

Après ce jeu, on se rend en procession à l'église, le pope reçoit les fiancés à l'entrée : c'est un grand jeune homme, hâve, émacié, fiévreux, d'une maigreur ascétique, aux longs cheveux noirs qui pendent sur les épaules, avec une barbe longue comme celle du *Moïse*; son église est misérable, ses petits acolytes sont des enfants de la rue qui ont revêtu des rideaux coupés en dalmatique. La chasuble du prêtre elle-même est une perse folle à grands ramages,

sur laquelle brille un oripeau doré. L'autel, l'Iconostase, est caché comme dans le rite grec par une sorte de cloison sur laquelle un Italien de passage a peint quelques figures byzantines, sur fond jaune d'or. En avant du tabernacle, sur une commode ventrue de forme Louis XV, à guirlande de fleurs peintes en décors, sont dressés les livres saints. La cérémonie est très-longue et la foule peu recueillie ; quelques beaux pauvres bien pittoresques râlent, agenouillés près des piliers, et se livrent à des démonstrations bizarres, traçant des croix sur tout ce qui les entoure. A un moment donné, les deux fiancés s'embrassent devant toute la foule et la jeune fille embrasse aussi les témoins. Pendant tout le temps les coups de fusil n'ont cessé de retentir à la porte de l'église.

Après la cérémonie il faut rentrer à pied au port de Fasana, pour arriver à l'heure où passe le vapeur qui va nous emporter vers la Dalmatie. Les routes sont pleines de monde, on est venu de Dignano et des villages des alentours pour assister à la fête ; les paysannes slaves passent, perchées sur des petits ânes qui rappellent les *bourricots* des bords du Nil ; le bas blanc propret déborde sous la jupe courte lisérée de rouge ou de vert, suivant le village, et, sur la grande coiffe blanche qui recouvre la tête jusqu'aux épaules, éclate une bordure cerise qui tranche vivement avec la dalmatique noire.

Nous suivons à pied le rivage pour regagner la côte ; la route est à peine frayée, pleine de cailloux, inaccessible à d'autres qu'à des piétons, chevaux ou mulets. Nous traversons des champs arides en longeant la mer dont le flot vient doucement expirer sous un sol formé de rochers d'un blanc rosé. La campagne est aride et la terre est marâtre, mais le soleil est éclatant, la mer est bleue, le ciel est pur, les horizons sont limpides ; les îles, roses à la base et couronnées au sommet d'oliviers au pâle feuillage, rappellent les rives de la Grèce.

## ZARA.

Si le voyageur veut suivre l'itinéraire que nous lui indiquons et entrer en Herzégovine par l'Adriatique, après avoir visité l'Istrie, il laissera à sa gauche les îles du Quarnéro, qui mériteraient cependant un volume à elles seules, il s'embarquera à la pointe d'Istrie, à Pola même, et, après vingt-quatre heures de mer, il débarquera au lever du soleil à Zara. Là l'enchantement commence; la ville dort; dans la muraille vénitienne qui l'enferme comme dans un corset de pierre, s'encadre, au centre, une belle porte romaine : les campaniles dressent leurs pointes vers le ciel ; quelques monticules d'un vert sombre dépassent la ligne des murs et se détachent sur le fond bleu.

La plage est déserte encore, mais aux pieds mêmes du quai, assis sur la pierre, avec les jambes qui pendent dans l'eau, douze Pallikares et Albanais, revêtus de la fustanelle blanche, fument leurs longues pipes de cerisier ; ils brillent au soleil comme des miroirs. Derrière nous, un grand gazouillement s'élève; deux polacres, venant de l'île voisine, amènent une centaine de femmes et de filles qui viennent travailler à la ville. Les deux bateaux plats aux grandes lignes simples avancent silencieusement sur l'eau en présentant leurs proues rouges et noires ornées des deux gros yeux fantastiques ; le flot se frange d'une ride argentée, les belles filles aux jupes bariolées, minces, longues, avec ces vêtements plats qui dessinent les formes, ressemblent à la statue antique aux mille plis : l'exquise *Florentine*.

Les colorations deviennent beaucoup plus claires en avançant vers l'Orient ; les eaux sont argentées ; à Pola, c'était puissant, violent et tranché, bleu comme la Méditerranée, solide et nettement découpé comme la baie de Naples ou les côtes d'Espagne. Ici, depuis Lussin-Piccolo, nous flottons dans une nature rêvée ; les côtes se volatilisent, le flot est émaillé, gris-perle, tout s'enveloppe dans une brume légère. Les accessoires cependant prennent de la couleur locale et l'emportent sur le fond; les voiles des pêcheurs sont rouge vif, ou de

cette couleur de rouille qui s'harmonise si bien, à la pointe de Venise, avec les tons lie de vin des bâtisses de la marine et les verts soutenus du jardin public. On retrouve là ces immenses madones byzantines de Chioggia, avec le Bambin sur les genoux, qui tiennent toute la hauteur de la voile gonflée par la brise. Les ombres aussi, malgré leur transparence, se découpent à l'emporte-pièce, nettes et vives.

C'est bien un monde nouveau ; l'Orient apparaît, Zara la rebelle voudrait tout un volume brillant, savant et coloré, mais nous effleurons la vie comme le voyageur des ballades. Traversons la cité vénitienne et sortons par la porte de Terre-Ferme, c'est un chef-d'œuvre de Sanmicheli, le grand ingénieur italien. Une caravane se forme à l'entrée du désert qui s'ouvre aux portes mêmes de la ville ; c'est le curieux caractère de ce pays-là. La bordure du drap, qui est la côte, est vivante, peuplée de ports, de grands centres, civilisée, riche, animée ; à peine a-t-on franchi la fortification pour aller dans l'intérieur, on trouve un rocher aride, une terre inconnue jusqu'aux rochers de Thessalie.

Ces Bosniaques et ces Herzégovins qui s'apprêtent au départ, et auxquels nous allons nous incorporer, ont traversé l'Herzégovine et la Dalmatie dans toute sa largeur. Ils sont venus livrer des peaux de bêtes, des fagots de bois à brûler, de la

cire ; en échange, ils ont pris du café, du sel et des épices.

La caravane se compose de trois chariots, dans le goût des chariots hongrois et valaques, à roues pleines et basses, et de dix chevaux de selle et de bât. Presque tous les hommes sont vautrés sur les paquets dans les charrettes traînées par les bêtes maigres, harnachées de lanières à rondelles de cuivre ; la plupart des femmes sont à cheval et à califourchon, la jampe repliée, le pied portant sur le large étrier turc. Leurs chevaux sont des petits poneys à tous crins, comme des chevaux de Camargue, mais plus efflanqués et plus vites ; l'aspect général est celui d'une horde tartare.

C'est la femme qui agit ici et qui souffre ; son costume vaut la peine qu'on le décrive : une chemise blanche à larges manches brodées de rouge, une houppelande sans taille, sans bras, gros bleu, bordée de jaune, de vert et de rouge combinés, parfois aussi bordée de coquillages aux poches et aux angles des pans. Le cou est orné de lourds colliers enchevêtrés, verroteries, amulettes, anneaux de filigrane ; sur le ventre, une ceinture d'argent en plein relief, avec des grosses roues en guise de boucles et des cabochons incrustés, accuse la taille. Devant, tombe un tablier tissé comme un tapis de Perse et très-épais, avec longues franges sur les trois côtés. La chemise, très-blanche, passe sous le tapis et laisse voir le bas,

sorte de guêtre épaisse tissée de mille couleurs et retombant sur les *opanké,* la chaussure nationale des Slaves, formée d'une peau de mouton attachée sur le pied par des lanières de paille.

La coiffure est très-caractéristique : c'est l'*okrouga,* une sorte de boisseau recouvert de rouge, avec le liséré blanc du tarbouch, qui tranche sur d'épais cheveux noirs. Par-dessus l'okrouga, un voile de soie d'un blanc crémeux, très-fin, du plus riche tissu, frangé de soie floche, retombe jusqu'au milieu du dos en beaux plis et s'ouvre au sommet de la tête pour laisser passer le gros gland turc de soie bleue.

Détail curieux : malgré les larges boucles d'oreilles d'or et les colliers de cou, à la jugulaire qui s'attache sous le menton pour retenir l'okrouga sur la tête, viennent se suspendre des fleurs de soucis, des amulettes et des sequins qui battent les joues. Il faut aller jusqu'en Perse pour trouver quelque chose d'aussi caractéristique. Ces femmes sont brunes comme des gatidanes ou des gypsies; mais tout à coup, à côté d'une Herzégovine aux tresses noires, on voit une Slave blonde comme une Suédoise avec une forêt de cheveux presque jaunes.

Les hommes sont superbes de taille et d'allure, bien découplés, mais lents dans leurs mouvements; ils ont le geste oriental et l'accent guttural; à de longs discours que leur tiennent des hommes de la

troupe qui ont l'air de venir faire des rapports, ils répondent par un mouvement imperceptible de la main, un signe de la tête ou un clignement des yeux.

Nous allons traverser des endroits difficiles qui ne sont pas sûrs en ce moment; un chef de Pandours, grand sacripant superbe, qui se laisse admirer comme un tambour-major ou un recruteur de horse-guards, et que je retourne sur toutes les coutures comme un enfant muet, s'abouche avec un zaptié, gendarme turc qui servira de porte-respect à la caravane. On me désigne un cheval, on boucle ma valise au troussequin de la selle, et, d'un geste, le *sirdar*, chef du détachement, demande le firman qui nous permet de franchir la frontière; il le déplie, et fait un geste sobre et profond d'aquiescement.

Un petit vieil employé autrichien sort d'un corps de garde d'un beau caractère, à la Palladio, qui s'élève en avant de la porte de Terre-Ferme; il s'approche du chariot de tête où un gros marchand bosniaque est étendu sur des sacs, reçoit quelques pièces de monnaie, et l'on se met en marche; le soleil est couché, et la nuit va venir.

Il n'y a pas un mot à échanger avec ces gens-là; ce sont les Hérules, les Huns ou les Avares. Nous avons seize heures de route avant d'atteindre à la frontière; la nuit est claire et le temps est doux; assis

dans la selle turque comme dans un fauteuil, nous fumons à la belle étoile. De temps en temps, dans les défilés dangereux ou aux passages qui bordent des ravins, quatre personnages étranges sortent subitement de derrière les rochers et se dressent sur la route. C'est un corps spécial, quelque chose comme les *granzer* des Confins militaires ou les *bachi-bozouks* des Bosniaques, une garde civile payée par l'État, qui fait la police du territoire et attend le passage des courriers pour leur éviter des surprises aux endroits les plus dangereux et les plus propices aux audaces des rôdeurs de nuit. Le capuchon pointu qui se dresse sur leur tête, les manches vides qui pendent et le fusil en bandoulière donnent à l'apparition nocturne quelque chose de sinistre.

Nous traversons Promona, Baboudub, Bigliane, Bencovatz, Pérusich, Coslowacz, Ostrovitza, Kernievo. De temps en temps, on s'arrête sur la route même pour laisser souffler les chevaux, et deux fois, à Bencovatz et à Ostrovitza, on campe un instant dans un caravansérail peint à la chaux, sans porte et sans fenêtre, qui s'élève au milieu d'une plaine de pierres.

C'est une nuit crépusculaire, mais le jour vient vite et le paysage s'accuse. A notre gauche, le Velebich dresse ses pics dénudés; les stratifications sont si bizarres qu'on les dirait façonnées par la main de l'homme. A droite, c'est la plaine marécageuse;

le soleil levant, par plaques, se reflète en grandes taches blanches dans les mares, et un instant après avoir fait boire nos chevaux dans ces marais, leurs naseaux se teignent de sang; la femme qui marche à côté de moi descend, ouvre sans façon la bouche du cheval, plonge la main et retire une sangsue qui piquait la pauvre bête. On voit que le fait est connu et habituel; d'ailleurs nous l'avons mainte fois vu se produire dans nos excursions d'Afrique.

Un peu au-dessus de Knin, à la frontière d'Herzégovine, nous trouvons réunie la première force militaire; elle vient se ranger devant la porte d'une caserne isolée, au bord de la route; ce sont les Pandours. Ils sont énormes de taille, coiffés d'un bonnet rouge pailleté, d'où s'échappent les cheveux abondants, en longues mèches. Deux plaques d'argent repoussé forment une sorte de hausse-col séparé en deux comme une énorme agrafe, et, sur les revers de la jaquette bleue, comme une châsse dont les battants s'ouvriraient, depuis les épaules jusqu'à la moitié de la cuisse, ils portent cousues une incroyable quantité de monnaies anciennes du module de nos pièces de cinq francs. J'en compte soixante sur un seul homme, presque toutes du dix-septième siècle, et, malgré cet ornement bizarre et gênant, le gilet de dessous, rouge et brodé d'argent, est encore agrémenté de gros boutons pleins, en métal, pressés les uns contre les autres; de beaux grelots de fili-

grane, qui pendent comme des glands, battent sur le poitrail avec des médailles commémoratives et des portraits de Marie-Thérèse, estampés sur le métal. On dirait qu'ils tiennent à avoir toute leur fortune sur eux.

Comme les Monténégrins et les bachi-bozouks, ils rangent aussi dans la large ceinture de cuir brun, cloutée d'argent, deux ou trois pistolets albanais à la crosse luisante, un grand kandjar orné de turquoises et de coraux grossiers, un couteau terrible à lame large comme la navaja andalouse, une pipe de bois brun à arabesques de cuivre. Un instrument singulier, une sphère d'argent ciselé, s'ouvrant dans son diamètre, ballotte sur le ventre : c'est la *blague* à tabac.

Le pantalon croate montre la jambe effilée; une guêtre tissée, de couleur, est retenue par une triple jarretière en gros cuir, à mille trous d'argent. Le mousquet est fourni par l'État; c'est le piston classique. Mais je remarque qu'un grand nombre de ces hommes ont l'espingarde arabe damasquinée ou, plus fréquemment, le fusil albanais, incrusté d'argent ou de nacre.

C'est la grande halte. On s'abrite contre la poussière dans une immense ruine qu'on nous dit être une ancienne mosquée. Le chef de la caravane fait un signe; on défait les paquets, on dresse deux chevalets, et, au-dessus du feu qu'on vient d'allumer,

on installe un mouton tout préparé après lui avoir passé une perche à travers le corps. Une jeune fille s'accroupit à côté du feu, tire sa tapisserie du sac qui pend à son dos et commence à travailler près du feu La. flamme lèche les flancs de la victime; c'est exactement le mouton rôti des diffah, et nous pensons à nos haltes marocaines.

Le soleil devient déjà ardent, tout s'anime autour de nous, on ne voit que des rochers à perte de vue, pas un brin d'herbe, pas un arbre à l'horizon, des pierres, toujours des pierres, comme dans un chaos; cependant, au-dessus de nos têtes, au sommet de la colline, on devine un village épars sous quelques arbres groupés qui forment une oasis.

Peu à peu les paysans curieux descendent; nombre de femmes viennent à nous en filant de grandes quenouilles à raquettes plates, pailletées d'argent, qu'elles portent obliquement passées à la ceinture. Elles travaillent en marchant; toutes viennent baiser la main des hommes et courbent le genou en terre. Comme elles allaient d'abord au gros marchand bosniaque, organisateur de la caravane, celui-ci, d'un geste, leur a indiqué l'étranger, et elles ébauchent leurs génuflexions en me rendant leur singulier hommage. — Comment faire comprendre à ces gens-là que chez nous ce sont les hommes qui courbent le genou devant les femmes? Mais ici la femme est serve, et quand, dans la conversation, le Slave des deux

frontières ne peut éviter de la nommer, il ajoute en aparté comme pour s'excuser : « Ma femme, sauf votre respect! »

Nous passons au bas d'une forteresse turque, perchée à des hauteurs énormes, et dont les murs, qui se confondent avec le rocher, serpentent obliquement comme une route tracée sur un pré. Nous tirons sur Livno; mais, à peine avons-nous fait cinq cents pas sur le territoire de l'Herzégovine, se présente un détachement de zaptiés qui s'abouchent avec nos pandours et nous reçoivent de leurs mains.

On s'arrête de nouveau, à l'ombre d'un immense caroubier, près d'une petite maison blanche, couverte avec des morceaux de dalles posés comme au hasard; il y a là une fontaine limpide sous un petit kiosque octogonal, à colonnes blanches, au milieu d'un enclos formé de petits murs très-bas, où sont parqués des bestiaux. C'est un *rastel,* une sorte de caravansérail où les Bosniaques, Dalmates et Herzégovins viennent faire l'échange. Nous passerons la nuit ici.

Au matin, dès les premières lueurs, un petit vieillard à turban, avec une longue mèche ornée de sequins, qui pend jusqu'au milieu du dos, sorte de kodja ou de commissaire de police, moitié civil, moitié militaire, qui porte sa pipe à long tuyau passée dans la ceinture de dos, ouvre la porte grillée du rastel, et commence à passer à travers les barreaux,

un à un, les yatagans, kandjars, sabres, fusils, pistolets suspendus à des clous à l'intérieur. Ce sont les armes des Turcs qui composent notre caravane; on les a désarmés quelques jours auparavant, à leur entrée sur le territoire autrichien, et ils n'ont pu pénétrer dans l'intérieur sans remplir cette formalité.

Il y a là beaucoup de tumulte et une grande mêlée. D'autres caravanes qui reviennent du côté opposé nous rejoignent; les longues files de petits ânes et de chevaux maigres se heurtent, portant leurs lourdes charges de bois coupés en Bosnie.

On commence à entendre parler turc, et la courbache qui tombe dru comme grêle sur le dos des raïas qui obstruent le passage des zaptiés montre que le point est moins international qu'il n'en a l'air, et que nous sommes bien en Herzégovine.



**AGRAM. — La Place du Chapitre. — Croquis faits au Marché.**
(P. 39.)

# CHAPITRE III

## AGRAM.

De Trieste à Agram par chemin de fer. — Steinbruck. — Agram. — La ville. — Les costumes. — Les monuments. — Le rôle que joue Agram dans le monde des Slaves du sud. — L'*Omladina*. — La vie à Agram.

Cet itinéraire par la mer et par la Dalmatie, que nous venons de refaire à vol d'oiseau avec le lecteur, était déjà difficile en temps de paix, lorsque je le fis en 1874. A mon second voyage, vers août 1875, il est impossible; la frontière est fermée, et tout individu qui franchirait la limite seul et en partisan payerait cher son imprudence. Le pays est en pleine insurrection, les conditions habituelles de la vie sont entièrement changées, les garanties dont jouit le voyageur en temps de paix sont suspendues; il faudrait descendre jusqu'à Raguse, et de là passer à Trébigné; mais à Trébigné, on serait enfermé sans aucune communication avec le reste de l'Europe, et, comme en somme ma mission est de correspon-

dre, il faut gagner le large et, autant que possible, conserver la liberté de mouvement.

Après avoir mûrement réfléchi, pris mes renseignements et étudié longuement la carte de l'état-major autrichien, je me décide à gagner les provinces turques de Bosnie par le nord, c'est-à-dire par la Unna et la Save, et je quitte Trieste pour la deuxième fois, le 1er septembre, m'étant borné, pour toute garantie, à prendre le visa du consul ottoman pour les provinces slaves de la Turquie d'Europe.

La route la plus rapide pour gagner la frontière de Bosnie est par Agram et Sissek, où un service de bateaux à vapeur, établi sur le fleuve la Kulpa, mène à la Save. La Save est la grande route pour l'Orient, car elle conduit au Danube, auquel elle mêle ses eaux à la pointe de Belgrade, la capitale de la principauté de Servie.

Il faut treize heures pour aller de Trieste à Agram, et cependant on ne parcourt que deux cent quatre-vingts kilomètres; mais il est impossible d'éviter un arrêt considérable à Steinbruck; si l'on prend le train direct, on reste cinq heures dans cette station; si l'on prend celui qui part une heure avant, outre l'ennui d'un lever trop matinal, on dépense en petite monnaie, à chacune des stations, le long temps que ceux qui sont partis une heure plus tard sont obligés d'attendre à Steinbruck. On traverse

Nabresina, Adelsberg, où sont les fameuses grottes, célèbres dans le monde entier, Laibach et Steinbuck.

Le départ de Trieste est charmant, le temps est à la fois doux et frais; mais à peine entré dans les montagnes, nous traversons des nuages de brouillard, qui nous enveloppent jusqu'à Steinbruck.

Je m'étais cru de force à attendre sans ennui pendant cinq heures dans une station, car avec une plume, un album et un livre, il semble qu'on défie le sort. Les premières heures ont été employées en correspondance, les secondes en croquis faits autour de la station, la dernière en promenade; mais il n'y a pas de ville, c'est un simple hameau, qui emprunte son importance à sa situation stratégique: c'est le point de croisement des deux lignes qui mènent l'une à Vienne, l'autre à Sissek, et par Sissek, plus tard (s'il y a un plus tard pour la Turquie), cette voie ferrée se reliera à l'amorce qui mène de Novi à la frontière des Confins militaires, au cœur de la Bosnie.

On est enfermé à Steinbruck comme dans un puits; les montagnes se dressent à une grande hauteur, et cinq ou six maisons de bois groupées autour de la gare constituent toute la ville. Il y a cependant un monument qui consacre la visite de je ne sais quel *kaiser* allemand, petit temple dorique, couvert d'une coupole en bronze et abritant sous son dôme un buste de bronze.

A partir de Steinbruck, la voie ferrée oblique vers le midi, pour gagner Agram, et elle longe la Save; le pays devient très-beau, très-riche, et il est fort bien cultivé. La terre y est très-divisée, on s'y livre à la petite culture; les champs de sorgho qui sèchent sur pied à l'automne laissent voir sur la terre brune les milliers de citrouilles rouges ou jaunes qui piquent le sol de mille points colorés. C'est le véritable caractère du paysage qu'on traverse. Une autre particularité qui distingue cette région, c'est que les plaines qui longent le fleuve, divisées à l'infini en petites propriétés, portent toutes un haut abri, sorte d'étagère étroite pourvue d'un toit de chaume, râtelier en plein air, auquel on suspend la moisson pour la laisser sécher, granges ouvertes en plein vent, qui se dressent très-près l'une de l'autre.

Sur toutes les pentes et sur toutes les collines, comme partout d'ailleurs en Autriche, se dressent de petites chapelles et des calvaires, et les villages se groupent autour de leurs clochers couronnés de toits à silhouettes bizarres peints en brun rouge. A mesure que nous longeons le fleuve, ses eaux grossissent; de temps en temps on voit des bacs qui passent les charrettes et les troupeaux d'une rive à l'autre; la nuit vient, il pleut, les petits bergers rentrent en suivant les routes et s'arrêtent pour voir passer le train, — qu'ils ne prendront jamais sans doute.

Agram est un point d'un haut intérêt, mais, si l'on y arrive en voyageur pressé, sans être renseigné sûr le rôle que joue la ville dans le monde yougo-slave, et sur l'importance politique qu'elle a pour les Autrichiens, on court risque de passer sans s'arrêter, car l'aspect extérieur ne sollicite pas vivement l'attention du voyageur, tout en dénonçant cependant un centre considérable qui a profité des bienfaits de la civilisation. Dans le plan de la ville, tout est énorme de proportion; on dirait que la place n'a pas été mesurée, et que chacun a pu s'étendre à son gré. Les rues sont d'une largeur exceptionnelle, mais presque toutes les maisons n'ont qu'un étage. Le mouvement n'est pas considérable au premier abord, et la foule ne se distingue pas sensiblement de celle d'une ville du centre de l'Allemagne. La plupart des rues aboutissent à un point central : la place Jellachich, immense, entourée de constructions mesquines et très-basses occupées par des magasins et des cafés, au milieu de laquelle, sur un haut piédestal et dans une pose héroïque, se dresse la statue équestre du fameux ban de Croatie qui conduisit les Croates au secours de l'Autriche menacée par les Hongrois. Dès que la nuit vient, les rues sont désertes, et les nombreux cafés, brasseries et endroits publics sont clos avec tant de soin qu'il est impossible de jeter les yeux dans l'intérieur. C'est une particularité qui frappe le voyageur depuis

la Croatie jusqu'en Bulgarie : à Belgrade, par exemple, les rideaux de percale imprimée sont si scrupuleusement clos et adhérents aux fenêtres des débits de boisson et des auberges, que l'étranger se demande s'il y a là l'observation d'un règlement de police ou simplement l'expression d'un usage fidèlement suivi.

La ville d'Agram est d'une propreté admirable ; on sent qu'une administration vigilante a pris en main la direction des affaires de la commune. Des agents de police bien disciplinés, d'un aspect militaire, se promènent deux à deux dans les rues bien éclairées au gaz ; tout ce qui concerne l'édilité et le service public n'y laisse rien à désirer. Il y a de la tenue dans tout ; il se dégage même de ce qu'on voit une impression qui éveille l'idée d'une ville sérieuse, morale, un peu puritaine. Les titres des ouvrages aux devantures des libraires, les affiches de théâtre, l'absence de lieux de plaisir et de distraction, les divertissements paisibles des habitants, tout confirme cette impression première. Le théâtre de la ville est subventionné, et ne joue que des pièces traduites en croate qui sont soumises à une censure sévère ; c'est une des rares villes d'Autriche qui n'ait pas sacrifié au genre de l'opérette.

S'il n'y a pas là cette couleur locale que recherche le voyageur, il faut dire cependant que chaque jour, depuis les premières heures de la matinée jusqu'à

midi, la place Jellachich offre un spectacle tout à fait séduisant. De tous les villages à dix lieues à la ronde, les paysannes viennent au marché; même après ceux de Zara, de Sébénico, de Knin, de Sign et de Raguse, les costumes des habitants de la région d'Agram sont d'un grand intérêt. Est-ce encore un ordre imposé? est-ce simplement une coutume locale? Toutes les paysannes se groupent à l'angle de la place dans un ordre bizarre dont la disposition offre le plan d'une roue : les jantes sont figurées par les files vivantes, s'épaulant dos à dos de manière à présenter la face aux chalands, et les espaces vides forment les rues du marché; le moyeu serait la place laissée libre pour le dégagement de tous ces passages qui convergent au centre. La coloration générale de cette foule villageoise est blanche avec des points roses, piquée de notes vives qui chantent sur le fond clair. Il n'y a là que des femmes, celles de Cuterjè, Turopoglie, Berdovetz, etc.; la plupart d'entre elles débitent généralement des fruits, des raisins roses et noirs, quelques légumes et des menus objets de l'industrie locale. Chaque village a son costume très-distinct; ce serait une mine pour un artiste, et l'on s'étonne de voir que la peinture nationale n'ait pas tiré meilleur parti de ces éléments. C'est comme un parterre fleuri d'où s'élève un léger murmure, car le paysan est silencieux, et l'ordre accompli dans lequel ces

paysannes pittoresquement attifées se présentent au spectateur est un des caractères spéciaux de ce marché d'Agram. Il va sans dire que l'habitant de la ville, revêtu de notre vulgaire accoutrement devenu depuis longtemps déjà la livrée de toute la civilisation du monde occidental, n'est plus frappé par la singularité du costume de la campagne croate; mais il est impossible au voyageur, même le plus indifférent à tout ce qui est couleur et forme, de ne pas s'arrêter longuement devant ces tableaux vivants.

Ce n'est pas que le type soit remarquable par la régularité des traits ou par l'expression, mais un artiste dirait de la plupart de ces physionomies qu'elles sont *intéressantes*, et en tout cas empreintes de caractère. J'ai encore devant les yeux une belle jeune fille de dix-huit à vingt ans, mince, longue, aux attaches fines, portant jusqu'au-dessus du genou la haute botte hongroise rouge qui disparaissait sous un simple jupon blanc aussi court qu'une jupe de danseuse, et décoré au pourtour d'une jolie grecque de couleur cerise brodée sur l'étoffe. Une pelisse de la même forme que celle de nos officiers d'état-major, rehaussée d'ornements de cuir piqué de toute couleur sur un fond chamois, garnie d'astrakan au col et aux manches, dissimulait la taille; la tête était coiffée d'un fichu orange marbré de taches rouges, et deux longues nattes de cheveux, reliées

l'une à l'autre par de larges rubans verts et carmin, retombaient dans le dos. Elle restait là debout, immobile, son pânier de raisins à ses pieds, dans ce vêtement singulier qui faisait douter de son sexe et de son âge, avec cet air d'embarras habituel aux femmes qui revêtent un costume masculin. A côté d'elle, une autre toute blanche et coiffée d'une sorte de pagne brodé d'une frise rouge étalait sur sa poitrine de grands colliers de corail tombant du cou jusqu'à la taille et fermés par un miroir rond qui scintillait au soleil. La première était de Turopoglie, la seconde de Cestina ; à quelques pas d'elles se tenaient, groupées par village, les paysannes de Stenivetz, disparaissant sous une sorte de mac-farlane à manches, en feutre gris, à la pèlerine brodée de grandes fleurs de lotus rouges, vert et jaune, brusquement coupée au bas du dos par une bordure noire veloutée de la largeur de la main. La tête enveloppée d'un fichu noir en cretonne constellée d'étoiles blanches, et le singulier manteau que j'ai décrit, contrastant avec les colorations claires des vêtements des villageoises, éveillaient l'idée de grand papillons nocturnes au milieu de fleurs vivantes. Ces paysannes slaves supportent difficilement qu'on les observe avec curiosité, et, comme j'ouvrais mon album, l'une d'elles s'enfuit éperdue et répandit, sur un autre point de la place, le bruit que j'étais envoyé par les Turcs pour lancer des sortiléges : un Croate peu endurant vint

même murmurer à mes oreilles des menaces dont un habitant de la ville me demanda poliment pardon en mettant cette colère sur le compte de l'ignorance et de la superstition. Un coin de la place qui offre encore un certain intérêt est celui où, dressant chaque matin leurs petits étals ambulants, les paysans des environs viennent débiter de la viande sous de petits auvents portatifs qui rappellent à s'y méprendre ceux des bazars maures.

Les monuments sont rares à Agram, mais de la place même on voit se profiler sur le ciel le clocher de la cathédrale, enfermée dans une enceinte fortifiée, où le palais archiépiscopal, l'église, le chapitre et de nombreuses dépendances étaient à l'abri des attaques des Turcs. C'est de la place du Chapitre qu'il faut juger l'effet de cet édifice : il n'est pas digne de l'attention du voyageur au point de vue de la richesse, de l'élégance et de la délicatesse des formes ; cependant le plan même et le parti pris architectural méritent qu'on s'y arrête. C'est un exemple très-complet et admirablement conservé d'un chapitre fortifié. L'enceinte est encore intacte, quatre grosses tours en poivrière aux angles gardent l'approche, et, les portes fermées, ce lieu devait être facile à défendre. On a choisi pour élever le monument une éminence dont les abords sont encore dégagés et forment la place du Chapitre, qui a un assez bel aspect. Chaque époque a laissé sa trace dans ces

constructions ecclésiastiques; la fortification et la cathédrale m'ont paru du quinzième siècle; plus tard, au seizième, au dix-septième et au dix-huitième siècle, on a fait des additions et quelques changements sans toucher à l'enceinte, dont le cachet primitif a été respecté.

Mais ce n'est pas par le côté extérieur que la ville d'Agram s'impose à l'attention du voyageur; si nous ne voyons dans cette ville que la capitale de la Croatie, les Yougo-Slaves, eux, voient dans leur *Zagreb* (c'est le nom slave d'Agram) la capitale du royaume tri-unitaire formé par la Croatie, la Dalmatie et la Slavonie avec les Confins militaires, l'âme du corps dont les membres sont épars de Klagenfurth à Témesvar et d'Antivari à Salonique, la capitale idéale enfin d'un état yougo-slave à fonder sur les bords de l'Adriatique. C'est le centre de résistance des Slaves d'Autriche contre les empiétements des Magyares, les prétentions des Italiens et la germanisation de ces provinces : personne ne lui conteste cette autorité morale. Ce royaume tri-unitaire n'existe plus de fait, malgré certaines concessions encore accordées dans les protocoles; mais Agram, siége de la diète croate, avec son académie, son université, qui a affranchi les Yougo-Slaves des universités allemandes, son école de droit, sa société littéraire, sa société d'histoire et d'archéologie nationale, a substitué au mouvement politique un

mouvement intellectuel, philosophique et moral. La ville est le centre ardent et actif de cette production littéraire, qui entretient le feu sacré de la grande idée chez les Slaves du sud. L'histoire, la poésie, la philologie, l'archéologie, tendent à l'affirmation de la nationalité et à son développement. Fondation de recueils périodiques et de journaux quotidiens, subsides donnés aux savants, missions littéraires et archéologiques, encouragements aux artistes, tels sont les moyens d'action dont la société slave de la ville sait user avec un esprit de propagande pratique, d'autant plus ingénieux et d'autant plus sûr qu'elle se place là sur un terrain où elle échappe à toute répression et à toute persécution politique. L'imprimerie est son plus puissant levier. Il est impossible d'ailleurs de ne pas être frappé du développement que la presse locale a acquis à Agram depuis quelques années. Quinze journaux se publient dans la ville, et dans chacun des trois grands cafés de la place Jellachich on peut consulter soixante publications périodiques en toutes langues qu'on y reçoit régulièrement. Après l'inauguration de l'académie yougo-slave, en 1867, celle de l'université (dont on a retardé si longtemps la fondation, qui n'a eu lieu qu'en 1874) constitue encore une force nouvelle et le plus efficace moyen d'action, puisque désormais la jeunesse pourra trouver dans le pays même une instruction conforme à l'esprit de la nationalité.

La société dite *l'Omladina*, fondée dans le dessein de publier et de répandre les ouvrages élémentaires destinés à éclairer le peuple serbe, est aujourd'hui détournée de son but ; elle menace même de verser dans des théories sociales tout à fait vagues et nébuleuses. Elle siégeait d'abord à Neudstadt ; aujourd'hui ses véritables chefs sont à Agram, à Prague et à Belgrade ; peu à peu on a fait converger une partie de ses forces vives vers la grande idée qui se retrouve au fond de tous les mouvements qui ont lieu dans les provinces slaves de la Turquie d'Europe : l'union de tous les Yougo-Slaves sous un sceptre commun. C'est comme un vaste carbonarisme qui unit tous les patriotes serbes ; ils ont fait alliance à l'abri de ces idées de propagande en faveur de l'instruction élémentaire, et l'on peut dire qu'il n'y a pas une ville importante, depuis Prague jusqu'au Danube, qui n'ait sa *vente* où l'on reçoit le mot d'ordre parti d'Agram. Il n'y a plus, selon les propres paroles du président de l'académie de la ville, « ni fleuve ni montagne entre le Serbe, le Croate, le Slovène et le Bulgare. Ils ont fondé une littérature une et identique sur la base de la langue qui, des bords de l'Adriatique aux bouches du Danube, résonne sur les lèvres de plusieurs millions d'hommes. Le principal théâtre de cette lutte morale a été, est encore le royaume tri-unitaire et la principauté de Servie, ces deux pôles autour des-

quels gravitent le passé, le présent et l'avenir des Slaves du sud... » On voit que si le voyageur trouve quelque plaisir à s'arrêter devant les types des paysans d'Agram, et si leurs mœurs sont dignes d'intérêt, un attrait d'une autre nature pourrait le retenir longtemps dans la capitale de la Croatie.

## LA VIE A AGRAM.

J'ai passé près de huit jours à Agram, et il fallait qu'un intérêt réel m'y retînt, car, en somme, mon but était d'arriver en Bosnie; mais jamais, même en avançant davantage vers l'Orient, je n'ai trouvé une collection de costumes plus intéressants et plus variés. J'ai décrit quelques-uns de ceux que je voyais le matin au marché, mais il faudrait les peindre : rien de plus gai comme coloration, rien de plus gracieux comme forme, et, si la femme est jolie, — c'est assez souvent le cas, — l'ensemble est tout à fait séduisant. Autant de villages, autant de formes et de couleurs différentes. Par contre, la foule des habitants de la ville n'est pas pittoresque, et l'on se croirait dans une province de France.

Le théâtre de la ville joue trois fois la semaine; il est subventionné. J'y ai entendu, sans les comprendre, des drames nationaux en langue slave où les Turcs innombrables sont toujours vaincus par une poignée de Serbes; on y jouait le lendemain une

tragédie, *Pitt et Fox,* traduite dans l'idiome national. Il semble d'ailleurs qu'il y ait ici un parti pris très-arrêté de ne pas parler l'allemand ; c'est le foyer de la nationalité serbe et la capitale de la Croatie, et même dans les loges, derrière moi, on parle le serbe.

Le théâtre est simple, mais tout est décent ici, et tout exprime le bien-être. Les femmes de la société m'ont paru jolies, avec une pointe d'étrangeté dans la coiffure et un peu de l'exagération italienne dans la toilette comme à Trieste ; celles qui ne sont point jolies ont du caractère et arrêtent l'œil de l'artiste. Je remarque que sur la toile une composition allégorique montre la figure symbolique de la Slavonie portant cette petite calotte rouge pailletée d'or que j'ai vue sur la tête des jeunes filles slaves de la Dalmatie et du Monténégro ; à côté d'elle un vieillard aveugle joue de la *guzla,* l'instrument national qui accompagne les poésies des rapsodes serbes. On donne beaucoup de pièces traduites du français ; Scribe y était très en honneur. Aujourd'hui, on peut dire qu'on traduit tout, et je ne serais pas étonné qu'on y jouât l'*Étrangère* en slave à l'heure qu'il est. J'y ai aussi entendu l'opéra ; la *Lucrezia* portait le grand cordon de la Légion d'honneur, ce qui m'a un peu étonné ; et j'ai reconnu, dans le Gennaro pâle et fatal, mon voisin de table au restaurant de l'hôtel *Kaiser,* que j'avais pris, au désordre de sa chevelure, pour un peintre inspiré, quelque poëte

lyrique en voyage, ou un commis-voyageur en idées humanitaires.

Le grand hôtel d'Agram s'appelle l'Hôtel Impérial; il est simple, mais très-vaste, et il y a quelque chose de grandiose dans ses proportions; l'escalier est d'un beau style, et les chambres sont d'une dimension énorme. Je n'ai jamais pu, pendant les huit jours que j'y ai séjourné, placer un mot de français, soit dans une conversation fortuite engagée avec un voyageur, soit dans les nécessités du service avec le personnel de l'établissement; tous parlent slave, la plupart savent l'allemand que j'ai le malheur d'ignorer; et si je n'avais pas découvert une sorte de majordome qui s'exprimait très-purement en italien, j'aurais été condamné, pendant tout mon séjour, à un mutisme absolu. Comme dans tous les hôtels d'Autriche et de Hongrie, un restaurant s'ouvre au rez-de-chaussée de l'établissement où les habitants de la ville viennent prendre leurs repas. On y mangeait assez bien, mais j'avoue avec humilité et un peu de honte qu'il m'était absolument impossible de déchiffrer même le nom des plats écrits en langue serbe. La ville est morte à dix heures et les rues sont complétement désertes, mais sur la place Jellachich les cafés flamboient, s'ouvrant sur tout un côté, et regorgeant de clients. De jolies personnes, décentes d'aspect et d'une mise un peu exubérante, se tiennent au comptoir et reçoivent

les hommages des habitués qu'elles connaissent comme des pensionnaires et nomment par leur nom, comme si le café était un cercle où chacun vient avec plus de régularité que dans nos villes. Il m'a paru qu'on jouait beaucoup ; à chaque table une partie s'engage, et l'on voit échanger les enjeux ; d'ailleurs, en Istrie et à Fiume j'ai constaté le même amour pour le jeu, et l'on sait quelle passion y apportent les Hongrois.

Les cafés d'Agram sont une grande ressource pour le voyageur qui vient ici sans référence et ne se soucie point de se lier avec le premier venu. J'ai déjà dit que le principal établissement de la ville reçoit *soixante* journaux de tous pays et de toute langue. Un soir, comme je lisais là l'*Indépendance belge*, un de mes voisins de table s'approcha obligeamment de moi et m'adressa la parole en français. J'ai revu plus tard, en Servie et en Hongrie, le même personnage, et c'est un type assez spécial à ces pays. Parlant aisément cinq ou six langues, M. G... est un négociant de Marcus-Platz, très-connu ici, possesseur de trois ou quatre magasins d'*espèces*, sorte d'épicier, quincaillier, commissionnaire ou entrepreneur, s'occupant à la fois des branches de commerce les plus variées. Dans ces villes de Croatie, surtout dans celles de second ordre, les magasins sont restreints, et le même individu localise bien des produits différents. M. G... joignait à

ses occupations diverses la fonction d'organisateur du comité insurrectionnel slave et était en correspondance avec les chefs du mouvement; il rassemblait les souscriptions comme trésorier, s'occupait d'employer les fonds en achats d'armes ou en secours aux rebelles, et, le moment venu, ne reculait pas devant la nécessité d'aller porter lui-même les munitions sur les bords de la Unna et de la Save. Le hasard ne pouvait pas mieux me servir, il revenait de Bosnie, et c'est par lui le premier que j'ai été un peu au courant de ce qui se passait réellement dans ces provinces. Il est curieux de constater que j'ai retrouvé le même personnage à Belgrade, mais je dois dire que par un mutuel accord nous ne nous sommes point parlé, quoique nous fussions à la même table d'auberge. Le moment était décisif, le mouvement allait se produire, et certainement j'aurais pu compromettre la mission de M. G... en lui adressant la parole au vu et au su de tous : car il faut savoir que la police est très-active à Belgrade. Un pharmacien d'Agram, qui avait été assez entreprenant pour fonder une succursale en pleine Bosnie, m'a gratifié aussi de quelques lettres d'introduction qui m'ont été plus tard d'une véritable utilité. Un autre jour, comme je dessinais sur la place, un officier autrichien s'approcha de moi en m'adressant la parole dans ma langue : il était d'origine française, portait un nom bien connu

chez nous, et, pour me donner une idée exacte de ses opinions politiques, me fit voir une médaille, à l'effigie du comte de Chambord, qui pendait à ses breloques à côté d'une croix de Saint-Louis. Cet officier comptait deux parents du même nom dans l'armée française, l'un parvenu au grade de général, l'autre à celui de colonel. Je suppose que rarement les peintres ont exploité Agram, car jamais je ne me suis vu plus entouré pendant que j'y faisais mes études.

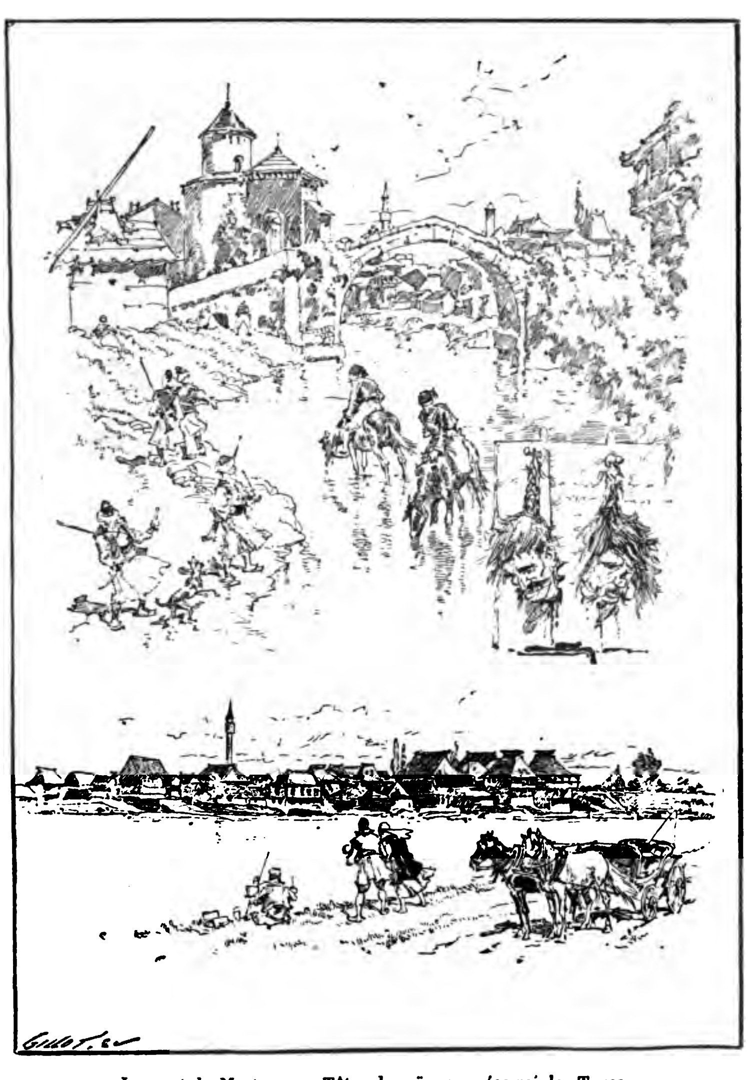
Les environs d'Agram sont plats, et, comme la ville est très-mouvementée et offre des parties en rampe qui dominent toute la campagne, on peut suivre de là le cours du fleuve qui se dirige vers Carlstadt. La foule va, le dimanche, s'asseoir, à une demi-lieue de la ville, à l'ombre d'un très-beau parc avec de belles eaux, le *Massimir*, où s'élève un sorte de chalet, *birreria* modeste où les habitants paisibles viennent s'asseoir et parfois écouter la musique. Très-occupé tout le jour dans les bibliothèques et dans la rue, il m'est arrivé, dans l'isolement complet où je vivais dans cette ville, triste et monotone malgré l'élément coloré des costumes, de m'en aller, pour me distraire, droit devant moi pendant des heures entières. La ville s'égrène, pour ainsi dire; les dernières rues, toujours très-larges et pourvues à droite et à gauche de vastes fossés, sont bordées de maisons basses qui, peu à peu, de-

viennent plus rares : c'est la campagne plate, assez solitaire; les femmes reviennent du marché tenant en équilibre sur la tête d'énormes paquets : elles ont apporté des fruits et du laitage, elles remportent le linge des habitants et cumulent leur commerce de villageoises avec la profession de blanchisseuses. Je me suis assis parfois sous des tonnelles, dans les cabarets des villages, et j'ai demandé le vin du pays. Les grandes charrettes, attelées de chevaux à tous crins, harnachés de lanières qui pendent jusqu'à terre et ornés de larges plaques de cuivre, s'arrêtaient devant la porte; leurs conducteurs, Croates au large pantalon de toile blanche avec l'indispensable gibecière à lanières ornée de petits pompons rouges, s'asseyaient dans les cours à côté de quelques soldats en promenade, des paysans qui s'en revenaient de la ville, et de leurs compagnes fatiguées de porter leur lourd fardeau. A part les costumes si colorés et si pittoresques, l'intérieur semble un cabaret normand, et la foule y est paisible. Un puits à roue de bois, surmonté d'un auvent, s'élève au milieu de la cour; de grands arbres, coupés depuis des années, occupent tout un côté de l'enclos, et le passant vient s'asseoir sur ces énormes pièces de bois; des tables et des bancs de bois reçoivent les buveurs, abrités sous un bel arbre à larges feuilles comme un catalpa; et une servante accorte, à jupon court et au tablier rouge, apporte

le vin de Croatie, un peu rêche, mais auquel le gosier s'habitue vite.

J'ai été frappé de voir que la femme slave de basse condition semble beaucoup plus la compagne de son mari que dans toutes les régions d'Istrie, de Dalmatie et de la Montagne Noire, où elle est *serve*, ne prend nulle part à la vie et semble d'une race inférieure. « Ma femme, sauf votre respect », cette formule que j'ai citée, qui est si bien faite pour nous surprendre, et que les Slaves de la campagne d'Istrie et de Dalmatie emploient pour désigner leur épouse quand leur nom revient dans la conversation, n'est nullement de mise dans la région. En Dalmatie et au Monténégro elles ne prennent pas place à table, elles nous ont toujours servi debout pendant les repas, alors que leur seigneur et maître, pour nous faire fête, s'asseyait amplement et nous offrait son meilleur vin et son meilleur plat préparé par leurs mains. Ici, il y a solidarité complète entre les ménages de la campagne, et l'attitude de la femme vis-à-vis du mari est véritablement celle d'une compagne et d'une amie. C'est là, pour la première fois, en buvant avec ces Croates sous des tonnelles des environs d'Agram, que j'ai pu juger de la façon d'être du paysan : il m'a paru hospitalier et franc d'allure ; il faut, quand il vous offre de boire à votre santé, lui tendre votre verre et accepter le sien en échange. Dans la société, le jour où vous entrez dans une mai-

son pour la première fois, on dit que le maître, en versant un verre de vin et en vous l'offrant, prononce des paroles symboliques dont voici le sens : « Voici les clefs de ma maison, gardez-les et servez-vous-en tant qu'il vous plaira. » Je n'ai pas eu l'occasion d'entrer en relation avec des familles serbes d'Agram et de savoir si ce que rapporte M. Louis Leger, dans son ouvrage, *le Monde slave* est commun à tous, ou si c'est l'usage antique qui se transmet dans quelques anciennes maisons : mais au fond, c'est un peu la formule de l'Espagnol, qui « offre la maison » en mettant tout ce qu'il a à la *disposicion* du voyageur.



**Le pont de Mostar. — Têtes de raïas coupées par les Turcs.**
**Berbir, sur la Save.** **(P. 60.)**

## CHAPITRE IV

### SISSEK.

**La ville. — Mes relations à Sissek. — Nous entrons dans les Confins militaires. — La route de Sissek à la Kostaïnicza d'Autriche. — Sa position. — Entrée en Turquie. — La Kostaïnicza turque. — Je suis reconduit à la frontière. — Épisode.**

En une heure et demie on va d'Agram à Sissek; on m'avait représenté la ville comme un point de la plus haute importance, et je m'étais tout à fait mépris sur ce que je devais y trouver. L'entrée m'a désanchanté, on a l'air d'arriver dans une immense *Pusta*, une de ces exploitations agricoles de la Hongrie, froides et nues, où rien n'arrête les regards sur la terre plate et dont l'horizon fuit toujours. A la gare nous trouvons une vieille calèche qui a dû connaître des jours meilleurs à Trieste ou à Vienne et qui fait le service de l'hôtel. Je prends place à côté d'un magnifique Bosniaque à turban, couvert d'une grande robe bordée de petit-gris; il porte encore sous le bras une ample houppelande

d'un ton vert d'eau, doublée de la plus fine fourrure. Nous traversons des rues si larges et bordées de maisons si basses que nous ne nous figurons pas être dans la ville. L'hôtel est singulier, tout y est démesuré et vide; je m'engage dans de grands couloirs où de très-jolies filles, qui ressemblent à des servantes d'opéra-comique, se courent les unes après les autres en poussant de grands éclats de rire et sans nul souci du voyageur. A première vue et avec l'expérience d'un homme qui a déjà parcouru la Hongrie, on voit que le personnel féminin des auberges de ces régions n'a rien de farouche. La chambre est presque convenable, mais le côté toilette laisse absolument à désirer; je remarque que les fenêtres sont doubles, comme dans toute la région.

Arrivé le soir, il n'y a rien à faire, et, pour aller seulement de l'hôtel à la première rue, c'est une aventure, car les distances sont énormes et la nuit est profonde. La ville emprunte toute son importance à sa position exceptionnelle au bord d'un fleuve; elle forme tête de ligne des chemins de fer croates; elle est bâtie à l'embouchure de la Kulpa, large fleuve qui rejoint la Save à une lieue de là, formant la frontière de la Croatie et des Confins militaires. Il y a quelques années à peine, il y avait deux villes, *Militar-Sissek, Civil-Sissek;* depuis 1873, tout le territoire est civil, il occupe un espace considérable sur chacune des rives de la Kulpa; un pont de bois

d'une dimension énorme, d'une forme singulière et construit en pigeonnage, relie les deux quartiers. Quoique centre d'un commerce important et entrepôt des blés du banat, l'aspect de Sissek est celui d'un village; les rues, pourvues de fossés et d'une plate-bande où l'herbe croît, sont d'autant plus grandes que les habitations qui les bordent, fort basses, avec leurs volets verts et leurs plaques d'assurances, ressemblent assez bien à ces cabines qui s'élèvent sur le pont des bateaux de transport. La quantité de chevaux qu'on voit à chaque pas, et le nombre de chariots en bois bas sur les roues qui défilent constamment, donnent de l'animation à ces chaussées trop larges. A tout moment passe quelque Croate sommairement vêtu d'un jupon blanc et d'un pantalon de toile d'une largeur démesurée, conduisant douze chevaux de front, attachés les uns aux autres par une simple ficelle un peu lâche; au détour des routes, le cavalier, lancé à fond de train sur le premier cheval, leur fait exécuter d'un coup de fouet une habile conversion qui les met à la file les uns des autres.

Au cœur même de la ville, dans un vaste champ en contre-bas des rues, sont groupés des centaines de chevaux et de longues files de charrettes dételées qui s'étagent jusqu'au fleuve; je conclus de là que c'est jour de marché et que c'est l'occasion pour un voyageur de voir les costumes des environs et la

physionomie de la population; mais au centre du groupe le plus pressé un vieil officier de cavalerie autrichienne, les lunettes sur le nez, le *klafter* à la main, mesure les montures dont le gouvernement pourrait disposer en temps de guerre; c'est le recensement annuel en usage dans les armées.

Le fleuve la Kulpa, qui partage la ville, coule entre deux rives profondes; les eaux sont basses, les bateaux plats, grands comme des steamers et pourvus sur toute leur longueur d'une construction en bois qui affecte la forme d'une maison à toits brisés percés de lucarnes, servent à transporter du Danube à Vienne et à Trieste, puis de là à Marseille, les bois de chêne des forêts de Hongrie et de la Bosnie et les merrains qui fournissent les douelles de tonneaux. Les rives à pic sont minées par les crues, des vergers et des cabanes en bois succèdent aux dernières maisons de la ville vers Pogorélac, puis la Kulpa tourne, ses bords s'abaissent, son cours fuit vers Carlstadt, et aucune saillie ne vient déranger la ligne plate de l'horizon, sur laquelle les dragues, à l'ancre au tournant du fleuve, profilent leurs cheminées noires.

Pendant que je dessine paisiblement sur la rive, un individu convenablement mis vient me demander d'un air hautain si je me suis présenté chez le magistrat; la conversation s'engage, en italien, heureusement pour moi; j'exhibe mes papiers en

protestant de l'innocence de mes intentions, et l'agent de la sécurité publique semble éprouver une déception en apprenant que je ne vais pas renforcer les insurgés de Bosnie et d'Herzégovine. Il s'apitoie sur le sort des raïas, s'exalte en parlant des cruautés des Turcs et raconte, comme s'il les avait vus, les faits les plus monstrueux. Sa politique est simple : elle consiste tout bonnement à « refouler en Asie ces peuples incorrigibles ». Je l'interroge à mon tour, et j'apprends que depuis août 1875 on a donné l'ordre à tout étranger qui arrive dans une ville de la Croatie et des Confins de se présenter dans les vingt-quatre heures chez le magistrat.

Je satisfais à la loi en montrant mon passe-port, et je commence à errer dans la ville si énorme et pourtant si petite qu'elle ne compte que six mille âmes. Avec cette visite réglementaire des chevaux qui pourraient servir pour l'armée, Sissek ressemble à s'y méprendre à un grand haras; ce ne sont partout que groupes de cavaliers, que chevaux en liberté errant par les rues.

La Kulpa, le fleuve au bord duquel s'élève Sissek et qui partage la ville en deux quartiers, est encaissée dans de très-hautes berges dépouillées et mises à nu par la crue des eaux. Au moment où nous passons ici, le cours est si bas qu'on va bientôt suspendre la navigation. Mes relations à Sissek n'ont pas eu un caractère bien aristocratique; j'avais

pris à Paris des lettres officielles pour les ministres et les ambassadeurs, elles me furent inutiles ; mais à Agram M. G... m'avait donné aussi un mot bienveillant pour un épicier de Sissek qui me reçut à merveille. Il était en train de vider un tonneau que le convoi qui m'avait emmené lui avait apporté de Vienne. J'ai rarement vu un tonneau plus utilement employé. Il contenait des clous, des allumettes, des bougies, des alènes pour les fabricants d'*opanké* (la chaussure nationale slave), des boutons, des hameçons pour la pêche, des fers à repasser..... c'était le tonneau inépuisable. Le commerce ici est considérable; la ville est destinée au plus grand avenir si jamais on achève son réseau de chemin de fer; elle est en relation avec Vienne par le chemin de fer, et par la Save, à quelques kilomètres, elle communique avec l'Orient; elle devrait même se relier à Constantinople, si l'on avait mis à exécution le tracé projeté dont on a construit seulement les deux amorces. En attendant, le commerce des bois est la richesse du pays : il paraît que des Français très-industrieux, chassés de leur pays d'Alsace par la conquête, sont venus s'établir à quelques lieues d'ici et se sont mis à la tête d'une grande exploitation de forêts qui réussit à merveille. Mon honorable hôte l'épicier, me montrant son vaste magasin qui contient tout ce que peut rêver un paysan croate, m'explique qu'il y a ici une période de six

mois où le commerce est très-actif, mais à laquelle succède une période de stagnation.

J'eusse été fort embarrassé de passer vingt-quatre heures de plus à Sissek, je devais attendre le départ du bateau à vapeur qui m'aurait porté, en rejoignant la Save, à un point quelconque de son parcours, à Brod ou à Gradisca, à la frontière bosniaque; mais les départs n'ont lieu qu'une fois la semaine, parce que les eaux sont trop basses. La Compagnie de navigation à vapeur, dont l'embarcadère s'élève de l'autre côté du fleuve, dans la partie autrefois soumise au régime militaire, s'appelle la *Compagnie autrichienne du Danube*. Du haut du pont on aperçoit le confluent où la Kulpa se jette dans le grand fleuve qu'on ne quitte plus jusqu'à Belgrade. Ce serait une grande perte de temps d'attendre le départ du bateau, et la ville n'offre pas assez de ressources pour y employer des loisirs. J'ai cependant de belles relations dans la parfumerie, je viens d'entrer chez le coiffeur *Bianchetta;* — ce nom tyrolien que j'ai lu sur la boutique m'avait tout d'abord charmé; — j'ai supposé que je trouverais là à qui parler; effectivement M. Bianchetta est Italien, et nous sommes tout à fait bien ensemble; j'ai dû faire une petite transaction pour me faire bien venir, et j'ai acheté là un petit porte-monnaie en cuir de Vienne, car M. Bianchetta cumule aussi, comme mon ami l'épicier. Au moment où je glissais dans le portefeuille

un billet de mille francs de la Banque de France, mon hôte, auquel j'indiquais la valeur du billet, me répondit qu'il n'admettait pas qu'un papier eût une telle valeur, qu'il n'en avait jamais vu et qu'il ne croyait pas qu'il existât un chiffon de papier de la valeur de mille *lire*. Il avait assez peu de confiance en moi, malgré son aménité, et n'aurait pas pris mon billet pour vingt francs.

M. Bianchetta a bien voulu se charger de négocier pour moi la location de la voiture qui va me mener au bord de la Unna à Kostaïnicza : c'est le point le plus proche de la frontière de Bosnie, la première ville turque assise sur le bord du fleuve.

## DE SISSEK A KOSTAÏNICZA.

Le lendemain, dès la première heure du jour, stationne devant la porte de l'auberge un de ces chariots du pays, très-bas sur roues, dans la construction desquels le fer n'entre pour rien; il est traîné par deux petits chevaux étiques à longue crinière, et rempli de foin sur lequel on a eu soin de jeter une loque colorée. Nous partons à fond de train, suivant le cours du fleuve, bordé de collines boisées d'un caractère assez riant. Un grand caravansérail en bois s'élève à un quart d'heure de la ville, sur le bord même de la Kulpa, qui se jette dans la Save : au confluent, sur la rive opposée, se

dresse un khan fortifié de quatre tours d'angle. Les eaux sont jaunâtres, elles entraînent de grandes pièces de bois et des arbres entiers encore couverts de leurs feuilles ; dans les parties les-moins profondes tournent de nombreux moulins singulièrement appuyés sur des troncs évidés comme des pirogues et ornés aux deux extrémités de volutes en forme de manches d'instruments à cordes.

Nous abandonnons le fleuve et nous nous dirigeons vers le nord, suivant une route tracée seulement par les charrettes et qui empiète sur les champs qu'elle traverse. Une ornière profonde où disparaîtrait le véhicule tout entier se creuse, les voyageurs passent à côté, tantôt à droite, tantôt à gauche. Pour éviter qu'à la nuit un accident n'arrive, quelque voisin construit une barricade au lieu même où le terrain manque, et, sans plus d'inquiétude, on passe au large jusqu'au moment où une nouvelle ornière creusée dans cette nouvelle route forcera les paysans à élargir encore le chemin aux dépens des propriétaires riverains.

Nous marchons ainsi d'un train très-rapide pendant cinq heures, croisant de nombreuses charrettes toujours suivies de poulains en liberté ; nous traversons Pracno, Novoselo, Komarévo, Blinskikut, Mazur, Panjni, villages à cabanes de bois d'un modèle uniforme, qui ressemblent à s'y méprendre à des villages turcs. Le signe caractéristique de ces

hameaux, c'est la grande noria en forme de balance dominant chaque habitation, mue par une pierre qui fait contre-poids au seau destiné à puiser l'eau. Nous passons là au moment des récoltes; derrière les haies, sur les aires en avant des chaumières, les chevaux attachés à un pieu central font le manége pour détacher le grain de la paille. C'est la région des Confins militaires; aux carrefours, sur de grandes plaques, on lit le nom du village, le numéro du régiment et celui de la compagnie dont il fait ou dont il faisait partie; tous les hommes portent le képi bleu à numéro de cuivre, et les costumes des femmes prennent un grand caractère. Sous l'auvent de chaque chaumière, à l'abri de la pluie, des guirlandes de maïs font une décoration qui n'est pas sans grâce; aux volets des fenêtres d'autres guirlandes de feuilles de tabac sèchent à l'air libre : c'est un privilége spécial à ces villages des Confins de pouvoir semer, récolter et consommer le tabac sans tenir compte de la régie. Soumise à cette préparation sommaire, la feuille garde une âcreté qui la rend insupportable à nos palais; mais ce goût même plaît au *gränzer*, qui trouve d'ailleurs dans la jouissance du privilége une économie notable.

A une heure de l'après-midi nous entrons dans la Kostaïnicza autrichienne par une route qui côtoie la Unna en la dominant; la Kostaïnicza turque est sur l'autre bord. Sur la rive droite, on voit s'élever les

minarets des mosquées, et sur les collines à l'horizon se dressent les *karaüla* ou corps de garde d'observation, tandis que sur la rive gauche les clochers ventrus peints en brun rouge et rehaussés d'or des églises autrichiennes se découpent sur le ciel. Une grande rue unique forme toute la ville, et les maisons ont une sortie d'eau; l'aspect diffère assez sensiblement de celui des villages de l'intérieur : il semble que, séparés des Turcs seulement par la largeur d'une nappe liquide, les habitants aient tenté d'affirmer davantage leur nationalité. Les enseignes originales découpées se balancent aux portes, les toits sont en fer ouvragé, les pignons sont peints comme au cœur de l'empire austro-hongrois ; des frises vertes décorent les maisons, et les fenêtres sont doubles. Cette grande rue de Kostaïnicza est coupée par un carrefour où s'élève la municipalité; c'est là que débouche la tête de pont qui forme la frontière, seul passage qui existe sur la Unna reliant l'Autriche à la Turquie d'Europe. Ce pont est un souvenir de l'occupation française; il a été construit par Marmont et rappelle par sa forme celui qui réunit les deux quartiers de Sissek.

Sans perdre de temps, je me présente à l'autorité civile, qui me délivre un permis de séjour. L'auberge qu'on m'a recommandée est occupée par les officiers de la garnison, et, quelques-uns d'entre eux ayant séjourné en Italie pendant l'occupation, je puis me

renseigner auprès d'eux en m'exprimant en italien. Le passage du pont est libre, aucun arrêté ne défend de le franchir pour passer en Bosnie ; mais c'est une faculté dont personne ne profite, pas plus les Turcs que les Slaves d'Autriche. La situation est d'ailleurs très-tendue entre les habitants des deux frontières ; on m'assure qu'il y a danger à entrer sur le territoire, surtout par ce point de Kostaïnicza, occupé militairement, et qui a été l'objet d'une attaque des insurgés quelques jours auparavant. Les récits les plus exagérés, les légendes les plus invraisemblables, racontés dans la salle commune, feraient croire à une grande exaltation de la part des habitants de la rive opposée. Jusqu'à ces derniers jours, on traversait encore, et il y avait des transactions entre les deux villes, mais aujourd'hui, les Serbes des faubourgs ayant abandonné leurs résidences, la plupart des maisons des émigrés sont occupées par des soldats venus de l'intérieur.

Comme l'auberge donne sur la rive même, nous descendons jusqu'au fleuve avec l'officier qui commande la garnison, et nous observons la Kostaïnicza turque. Des moulins de bois vermoulu, tellement penchés sur l'eau qu'ils semblent devoir s'effondrer à la première crue, accotés les uns aux autres, forment le premier plan. Le fleuve est très-large, mais à peine navigable ; au milieu même de son lit, on voit le fond de sable, sur lequel croissent des ro-

seaux. Les berges sont plantées de saules et d'arbustes aux feuillages légers, la plaine se déroule entre le fleuve et les collines qui bordent l'horizon ; à leur pied, sur une longueur considérable, s'étagent les maisons à toits noirs au milieu desquels se dressent les blanches mosquées, minces, effilées, couronnées de leurs toits pointus qui éveillent l'idée d'une bougie coiffée d'un éteignoir et dont les lames de fer-blanc accrochent violemment les rayons du soleil. A notre gauche, il semble que le fleuve soit barré par une haute estacade ; c'est le pont, dont les piles, très-nombreuses et très-rapprochées, formées d'arbres reliés par des bardeaux, se recouvrent les unes les autres dans la perspective. Un château fort à murs largement épatés, percés de mâchicoulis et couverts de plantes grimpantes d'un vert sombre qui tranchent sur le crépi blanc, baigne sa base dans les eaux en s'y reflétant nettement : c'est la tête de pont reliée à la première pile par des murs à hauteur d'homme pourvus de meurtrières. Il est trois heures à peine, le soleil ne se couche qu'à six heures ; je vais traverser la Unna et voir par moi-même ce qu'il y a de vrai dans les propos des riverains.

### LA KOSTAINICZA TURQUE.

A l'entrée du pont sur le territoire autrichien se tient une sentinelle qui me laisse passer. Au côté

opposé, une autre sentinelle, *nizam* ou soldat de troupe régulière, est assis nonchalamment sur la borne et ne s'émeut pas davantage. Je débouche sur une place d'armes fermée du côté du fleuve par les murs crénelés qui en commandent le passage : c'est l'avancée de la forteresse. On n'en défend point l'approche, et je franchis la poterne, sous la voûte de laquelle des soldats déguenillés, accroupis, me regardent passer d'un œil éteint. A la sortie, une petite loge fermée d'un treillis à moitié ouvert et garnie à l'intérieur d'un divan très-bas sert de poste à un officier coiffé du fez, vêtu d'une *gandourah* rose tendre ; il repose sur les tapis en égrenant sa *patience* d'ambre.

Me voici dans la ville ; en face s'étend la place publique, carrée, plantée d'arbres, dont les quatre faces sont occupées par les petites boutiques du bazar ; au milieu s'élève une baraque en bois, fontaine publique de forme octogonale, à toit pointu, pourvue au centre d'une roue hydraulique. Le bazar est désert, la plupart des magasins sont fermés ; à l'abri de quelques auvents, assis sur des tréteaux, des soldats désœuvrés causent avec les rares commerçants qui ont ouvert les échoppes à peu près vides de marchandises. Dans sa proportion restreinte, ce *tcharchi* de Kostaïnicza a l'aspect de tous les bazars turcs. Qu'on ait vu Alger, Fez ou Tétuan, Sérajévo ou Damas, il n'y a plus rien d'inattendu,

rien de neuf qui amuse l'œil et l'arrête; le musulman est le même partout. Dans les bazars, ce sont les mêmes marchands avec les mêmes gestes et les mêmes poses; ce sont aussi les mêmes marchandises : babouches de maroquin jaune ou rouge, fourneaux de pipe en terre cuite, petites bouilloires en cuivre pour le café, étoffes légères lamées d'or et d'argent, bouteilles d'essence de rose, colliers d'ambre et menues verroteries.

Dans tout pays frontière, on arrive graduellement à l'affirmation de la nationalité dans les mœurs, dans le costume et dans les usages; il semble qu'à deux cents mètres de l'Allemagne, sur une terre slave, on devrait constater une hésitation, un tâtonnement, un mélange, quelque chose d'indécis et de peu caractérisé; mais à peine franchit-on la Unna, on saute, pour ainsi dire, à pieds joints dans l'Orient. J'ai constaté tout à l'heure le caractère autrichien des constructions de l'autre rive; celle-ci est aussi turque et aussi musulmane que les villes de l'intérieur de l'empire; d'ailleurs il n'y a plus de mélange dans la population; il est exact que les Serbes sont en fuite, les quelques Grecs orthodoxes et le peu de catholiques de tout temps fixés dans les campagnes des environs et qui ne viennent dans les villes que pour y apporter leurs produits, ont passé le fleuve pour se réfugier dans les confins.

Je m'engage dans la grande rue qui forme la

route, bordée de maisons de bois séparées par des jardins clos de planches branlante, derrière lesquelles on voit briller des loques de couleur. Les maisons, sordides et misérables, ont toutes une partie grillée, peinte de couleurs vives, qui indique le modeste harem. A mi-chemin, un carrefour s'ouvre où se dressent la mosquée, la résidence du *kaïmakhan* ou fonctionnaire civil qui commande ici, et quelques maisons d'une certaine apparence, crépies de blanc, à grands toits de bois noircis, dont la partie principale accuse toujours, au milieu de la façade, l'appartement des femmes, clos de grilles peintes. Le carrefour est vide et la rue est presque déserte, quelques soldats débraillés portent des provisions, des canards pataugent dans les fossés boueux, des grappes d'enfants coiffés du fez rouge, aux longs cheveux blonds coupés carrément sur le front, aux beaux teints blancs et roses, vêtus du pantalon serbe à plis bouffants qui monte jusque sous les bras, jouent devant les portes des enclos, fixant leurs grands yeux bleus effarés sur le passant, fleurs vivantes d'un charme et d'une grâce exquis. Nous croisons l'uléma de la mosquée, vêtu de sa robe bleue bordée de fourrure. Des fantômes drapés de guenilles noires bordées d'une raie rouge ou verte glissent le long des haies; ce sont les femmes mariées, austèrement couvertes de la tête aux pieds, sans forme et sans geste, comme un ballot vivant.

De temps en temps, dans les enclos, apparaît une jeune fille « blanche avec un œil noir », qui va la face découverte, comme c'est l'usage en Bosnie pour les femmes non mariées.

Cette rue unique est très-longue, elle forme à elle seule toute la ville ; à mesure qu'on avance, les maisons deviennent rares, et le peu d'habitants qui se croisent sur le chemin me regardent avec défiance. Comme tout à l'heure, de la rive opposée, je contemplais la Kostaïnicza turque, je regarde maintenant de ce point la Kostaïnicza autrichienne ; mais il faudrait gravir la colline pour jeter un coup d'œil sur les horizons de Bosnie. Juste au point où s'élève la dernière maison et où commence la campagne, sur la gauche, à deux cents mètres de la route, au sommet du premier mamelon, s'élève un *karaüla*, poste d'observation destiné à la surveillance des confins. De la base de la colline jusqu'à ce premier sommet, croissent de jolis arbustes à l'abri desquels sont couchés des soldats, tandis que d'autres, dans la partie supérieure, sont occupés à abattre cette végétation à coups de hache ou à l'aide du sabre. Au balcon du poste, les gardes appuyés les regardent faire. Je me dirige lentement vers le *karaüla* comme un flâneur qui erre sans but ; les soldats dressent la tête et chuchotent entre eux : ce sont tous des réguliers, ils semblent avoir pour objet de dégager les approches du poste qui, boisées

comme elles le sont, peuvent abriter des malfaiteurs.

Ces *karaüla* ou observatoires sont très-caractéristiques des limites turques ; depuis la Servie jusqu'à la Croatie et sur la frontière dalmate, de demi-lieue en demi-lieue, on les voit couronner les collines qui dominent les cours des fleuves frontières, faisant toujours face aux observatoires des *gränzer* autrichiens. Ils sont indépendants, dans toute la Bosnie, des *tchardaks* ou corps de garde, qui répondent aux *wachthaus* de l'autre rive. Dans les *Confins humides*, là où le sol est marécageux, ces postes sont montés sur des pilotis, la partie inférieure reste vide, et l'on y accède par un escalier ou une échelle ; dans les *Confins secs*, c'est une construction de quelques mètres carrés, pourvue à mi-hauteur d'un balcon très-saillant régnant sur tous les côtés, et couronnée d'un toit pointu formé de planches de même saillie que le balcon ; quatre poteaux d'angle supportent le devers, toujours très-accusé, ce qui donne une forme particulière à ces petits édifices.

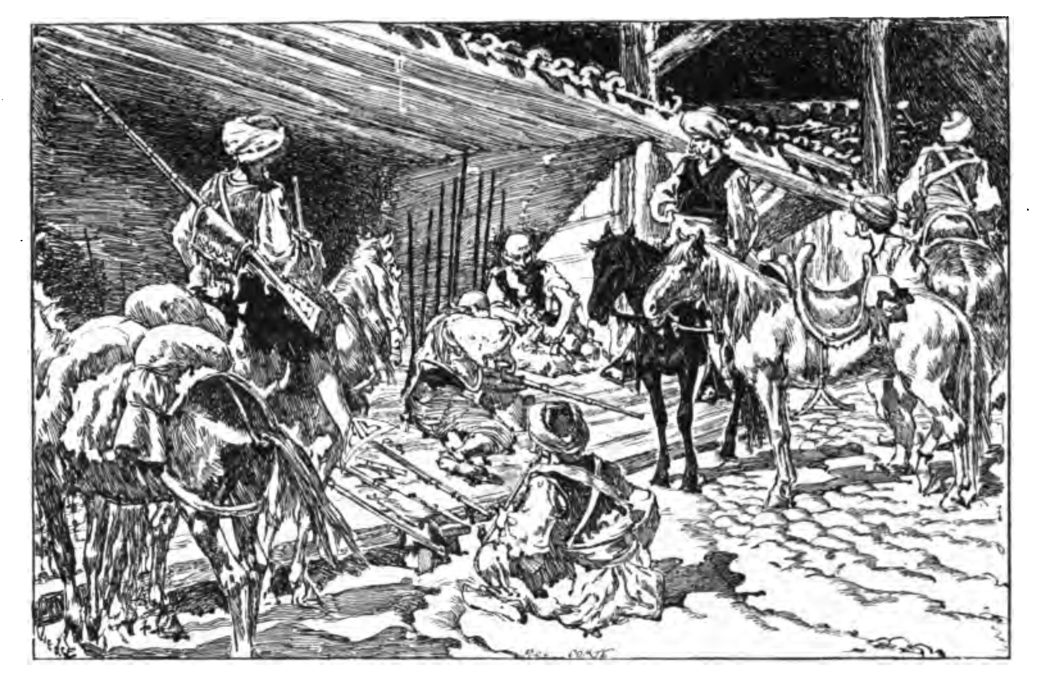
La corvée de soldats fait place nette autour du poste ; les arbres tombent sous la cognée, on laisse les branches sur le sol. Les nizams qui forment la garnison sont tous appuyés à la galerie ; comme j'observe cet épisode, un détail que je perçois assez mal d'aussi loin attire mes regards : ce sont deux

saillies inattendues aux deux poteaux d'angle qui supportent le toit. Je fais quelques pas en écartant l'épais fourré des branches coupées afin de gravir la colline, et, à ma stupéfaction, je distingue nettement deux têtes clouées aux palans, l'une par une longue mèche de cheveux nattés, l'autre nouée par un bandeau qui passe sur le nez et les joues, et couvre les oreilles. Au moment où je veux avancer encore pour mieux voir ces deux sanglants trophées, un tumulte s'élève parmi les soldats du poste; un certain nombre de ceux qui abattent les arbres jettent leur cognée et se dirigent vers moi en murmurant des paroles dont je ne comprends pas le sens, qui doivent évidemment m'intimer l'ordre de m'éloigner. Je rétrograde lentement, mais on me talonne en redoublant d'invectives. Ainsi escorté, je suis forcé de regagner la longue rue que je viens de parcourir, et, lorsque j'essaye de prendre la direction opposée à la ville, un soldat, me saisissant par le bras, me force à retourner au bazar en accolant au mot « giaour » une épithète dont le sens m'échappe.

Le silence et le calme sont les meilleurs auxiliaires en telle conjecture, et d'ailleurs il faut faire des concessions à la couleur locale. J'opère donc une retraite digne, lente, et me voici revenu à l'entrée du pont, après avoir recueilli sur la route tantôt des regards de haine, tantôt des regards in-

différents, ou subi parfois l'inquisition des passants, qui sont venus me regarder sous le nez avec une curieuse insistance.

La place est tout aussi déserte qu'une heure avant ; un bon musulman à barbe blanche débite du tabac de la régie et des pipes dans sa petite échoppe. Je fais avec lui une modeste transaction; puis, m'asseyant sans façon sur les tréteaux en avant de sa boutique, je tire mon album, ce qui constitue une imprudence voulue. Un à un, les soldats se détachent du poste de la forteresse et viennent se planter devant moi; l'homme à la *gandourah* rose, qui me paraît être le garde du fort ou un officier de service, les rejoint et m'interpelle ; j'ouvre l'album aux pages qui représentent des costumes croates ou de jolis minois qui montreront le caractère inoffensif de ces légers croquis d'un touriste qui ne nourrit pas de noirs projets. L'officier regarde sans avoir l'air de comprendre ; faisant mine de tracer son portrait, je prononce les quelques mots de slave qui constituent toute ma connaissance de l'idiome. Autour de moi, les soldats, amusés et d'assez bonne humeur, se demandent à quelle nationalité j'appartiens ; les uns me disent Allemand, les autres Italien ; je lance le mot *Fransouski*, et toutes les physionomies s'éclairent. L'homme à la gandourah rose, qui a été particulièrement touché de cette déclaration et semble avoir gardé le souvenir de notre



Turcs de Bosnie faisant réparer leurs armes au bazar. (P. 81.)

alliance de Crimée, va s'asseoir en souriant à quelques pas de là; il y a un moment de détente et de confiance comme si j'avais prononcé un mot magique.

Ce n'est cependant qu'un répit d'un instant, car bientôt nous voyons déboucher sur la place un groupe au milieu duquel pérore un personnage de haute taille, coiffé du fez, vêtu, comme les musulmans de Constantinople, de la tunique droite de drap bleu; il fond sur l'officier en l'accablant de reproches, vient vivement à moi, et, d'un geste altier, me montre la poterne de la forteresse. Tout le village le suit, quelques-uns de ces soldats qui coupaient du bois autour du *karaüla* lui font escorte. Je mesure de l'œil la distance qui nous sépare de la frontière et je continue avec calme le travail commencé : il s'emporte, il tempête, engage une très-vive discussion avec l'homme à la gandourah, qui semble prendre mon parti; je recommence mon manége et essaye de l'effet du sésame *Fransouski* en montrant l'album feuille par feuille; mais cette fois je ne désarme pas la rigueur du *kaïmakhan*. Le chef du poste a évidemment dénoncé mon innocente démarche : toute résistance serait périlleuse, les soldats me saisissent, et me voilà poussé jusqu'à la poterne avec un peu plus de vivacité que n'en comporte mon attitude pacifique.

C'est ma première expérience : elle a été tentée avec réflexion, car j'ai un refuge à cent mètres de

là, sur la terre hospitalière des Confins. Je traverse donc de nouveau la place d'armes ; derrière moi, le commandant gourmande tous les soldats qui veillent aux portes. En repassant la Unna, évacuant le territoire turc, ces deux têtes de raïas, livides, contractées, qui sèchent aux rayons du soleil, clouées aux poteaux comme à un pilori, se représentent à mes yeux ; c'est la première manifestation sanglante de la grande lutte qui commence.

Le soir, je raconte mon aventure aux officiers autrichiens, qui me conseillent, si je persiste à passer en Bosnie, de ne plus tenter de le faire par ce point de Kostaïnicza. Je trouve dans la salle commune de l'auberge un chirurgien hongrois, le docteur Kohn, directeur de l'hôpital turc de Novi, qui vient de Bosnie et séjourne à Kostaïnicza pour acheter des médicaments ; il me montre sur la carte des Confins militaires le cours de la Unna et le point de Kostaïnicza où nous séjournons, il m'indique une route qui suit le fleuve jusqu'au point où son cours se partage en deux, à Novi même. Là s'élève la station du chemin de fer turc qui mène à Bagnaluka en pleine Bosnie ; il m'assure que la voie n'a pas été coupée par les insurgés et que je pourrai sans entrave traverser la partie nord de la province. C'est lui-même qui se charge de faire le marché avec le *vetturino* qui devra me conduire jusqu'au point indiqué.

Le lendemain matin, dès cinq heures, je suis devant la porte de l'auberge, mais tout dort encore, le village est plongé dans un brouillard épais, l'auberge est silencieuse, la servante qui s'est levée à ma requête veut pénétrer dans la salle basse pour réveiller le garçon qui doit coucher sur le billard; pendant une heure entière on frappe aux volets, le patron enfin s'éveille à son tour et se joint à nous, on finit par enfoncer la porte. Le billard est vide, et le matelas qui d'ordinaire sert de lit étendu sur le tapis est resté roulé à sa place sous la table. On constate que le serviteur a filé, on cherche son bagage, sa malle a disparu, et l'on me fait comprendre qu'il a emporté l'argent que je l'avais prié de remettre pour la dépense de l'hôtel. S'il n'a pour viatique que les cinq florins que j'ai dépensés, il ne saurait aller loin; cependant nous sommes dans un pays de garnison, il y a un télégraphe, on avertit les autorités, et le garçon peu scrupuleux, qui ignore probablement les avantages des inventions modernes, sera certainement mis en arrestation à sa première étape. De cinq heures à sept heures je vais de porte en porte, essayant d'obtenir une voiture et ne pouvant me faire comprendre de tous ces braves paysans serbes qui, lorsque je leur lance mes trois mots de slave, me comprennent assez pour savoir que je vais chez les Turcs. Ils font des gestes de terreur et refusent; enfin après bien des démarches difficiles

où je joue une pantomime comique, on me donne un chariot du même caractère que celui qui m'a amené de Sissek, et me voici lancé à fond de train sur la route de Novi, cahoté sur des sacs de paille de maïs et conduit par un enfant très-vif, mais qui ne saurait comprendre un seul mot de ce que je pourrais lui dire.

# CHAPITRE V

## LES CONFINS MILITAIRES.

**Les Confins militaires. — De Kostaïnicza à Novi. — L'émigration des raïas. — Séjour à Dvor. — Les officiers de la garnison. — Tentatives infructueuses pour entrer en Bosnie. — Je passe la frontière. — Terreur des femmes slaves. — *Turka! Turka!***

**Dvor, septembre 1875.**

Je suis installé pour deux jours à Podové ou Dvor, chef-lieu de district des Confins militaires sur la rive de la Unna, petite ville à quatre heures de route de Kostaïnicza, vers la Croatie turque. Le lieu où je loge est des plus primitifs; on m'a donné pour chambre un hangar avec deux lits, et nous sommes six voyageurs : quatre d'entre eux n'ont aucune prétention à nous disputer la place, ce sont des négociants serbes de Bajnaluka (Bosnie) qui ont abandonné le pays pour se réfugier dans les Confins; ils ont passé la nuit sur le plancher, enveloppés dans leurs grandes robes bordées de fourrure.

Le soir même de mon excursion à la Kostaïnicza

turque, sans me laisser rebuter par mon échec, j'ai résolu de longer encore la Unna et de franchir le fleuve sur un point plus accessible; mais cette fois je serai muni de mon bagage, afin de ne plus revenir en arrière. Un chirurgien hongrois au service de la Turquie, employé à Novi comme directeur de l'hôpital, et venu à Kostaïnicza pour acheter des médicaments, m'a fait un nouvel itinéraire : je suivrai la rive jusqu'à Korlat, où la Unna se partage en deux bras; là je passerai le fleuve en face de Novi, tête de ligne du chemin de fer qui, traversant une partie de la Bosnie, vient aboutir à Bajnaluka. La voie ferrée, le chemin le plus direct et celui que tout voyageur suit de préférence, est le dernier qu'on s'attend à trouver dans ces régions. Nous supposions tous que le premier soin des insurgés avait dû être d'intercepter les communications; mais, au dire du chirurgien, qui réside à Novi même, aucune tentative de leur part n'est venue interrompre le service.

Il n'y a qu'une voie entre Novi et Bajnaluka; les trains ne marchent que de deux jours l'un; le départ est à dix heures du matin. Je pars au petit jour après bien des péripéties, car ce n'est pas une chose simple de trouver un véhicule; nous suivons la route des Confins militaires dans un chariot du pays; nous avons quatre heures devant nous pour gagner Novi. Il fait un froid très-vif, un brouillard

épais indique les sinuosités du fleuve ; sur la plaine qui nous en sépare flotte un nuage argenté, et la terre est couverte de givre. Réduit à communiquer par gestes avec l'enfant qui conduit, il me nomme les villages que nous traversons : Kuljane, Kosibrod, Divusa, Golubovac, Uncane, Struga et Zamljaka. Comme l'heure nous presse, nous allons à toute bride, durement cahotés sur le chariot, au fond duquel on a fait un lit de foin et qui, tout bien considéré, est d'une souplesse relative. L'impétuosité d'allures de nos petits chevaux rappelle celle des trotteurs russes. Au moment où nous sortons du village d'Uncane, nous entendons des coups de feu qui semblent venir de la route opposée; une foule éperdue se dégage des brouillards qui nous cachent les plaines bordant le fleuve; des troupeaux épars encombrent la route, des cris et des rumeurs s'élèvent des deux côtés du chemin, et nos chevaux reculent épouvantés par ces troupeaux qui se ruent sur eux en s'enchevêtrant dans l'attelage. Le conducteur saute à terre et tourne brusquement pour rétrograder, quoique je l'adjure de n'en rien faire. A mon tour, je me laisse glisser à l'arrière du chariot, et cours au bord du fleuve. Malgré l'épais brouillard, malgré cette impuissance ridicule que crée l'ignorance de l'idiome serbe, je comprends vite la cause de tout ce tumulte.

Avant le lever du jour, une foule de quatre à

cinq cents raïas poussant devant eux leurs troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et de porcs, a franchi la frontière sur ce point, abandonnant le territoire turc et fuyant ses foyers. Quelques paysans des Confins, Slaves et du rite grec comme les fugitifs, les attendaient, cachés dans les arbres de la rive opposée, pour leur prêter leur concours. Le lit de la Unna est peu profond, la plupart des chevaux et des bêtes à cornes, poussés par les raïas, ont sauté dans le fleuve; les vieillards, les femmes, les enfants et le menu bétail ont passé sur des radeaux ou des barques de planches mal jointes. Une fois sur la terre autrichienne, ils ont traversé la route, et ont fait halte dans la plaine qui la borde. Au moment où nous passons, ils sont encore là, formant un vaste camp sans tentes, grelottant sous le froid du matin, assis ou couchés dans l'herbe gelée, confondus avec les animaux qui composent désormais toute leur fortune. C'est un lamentable spectacle : il n'y a pas un homme en état de porter les armes parmi ces quatre ou cinq cents fugitifs; tout ce qui était valide s'est jeté dans la montagne ou a passé en Herzégovine pour former des bandes. Il ne reste que les vieillards, les femmes et les enfants. Ce sont des vieilles au chef branlant, des jeunes filles aux longs cheveux nattés, le front et le cou chargés de médailles d'argent et de pièces de monnaie, coiffées de pagnes blancs constellés de broderies et drapées dans des haillons

colorés. Un beau pope, jeune, de haute taille, à la face hâve, émaciée, à la longue barbe noire, coiffé d'un bonnet d'astrakan d'où s'échappent de longs cheveux dont les mèches retombent sur ses épaules, et tout entier enveloppé dans une longue pelisse fourrée, va d'un groupe à l'autre, son bâton en forme de crosse à la main, essayant de mettre un peu de discipline dans tout ce désordre, et interpellant chacun par son nom.

On a allumé de distance en distance des grands feux de bois mouillé qui luttent contre l'humidité du sol, et à chaque pas, dans ce campement pitoyable enveloppé dans le brouillard, on heurte du pied des groupes étendus à terre, inertes comme des ballots, et qui disparaissent sous des étoffes en lambeaux. Traversant ces crises solennelles avec l'insouciance de leur âge, des enfants aux longs cheveux blonds, aux grands regards fixes, jouent, empilés les uns sur les autres, à demi nus dans l'herbe, tandis que leurs mères allaitent leurs derniers nés ou les portent enveloppés sur leur dos. Quelques femmes, paisibles et comme désintéressées de ce qui se passe, filent leur grande quenouille à palette plate pailletée d'argent.

Il y a là aussi rassemblés de mille à douze cents animaux de toute sorte. Peu préparés que nous étions à ce spectacle, nous avons cru tout d'abord à quelque marché périodique ou à quelque foire ambulante,

mais nous trouvons dans le champ une escouade de uhlans autrichiens, commandés par un maréchal des logis : les cavaliers ont mis pied à terre, la lance à la main, la bride passée au bras et les chevaux sellés; ils se chauffent autour d'un grand feu. L'un d'eux, qui est des environs de Fiume, nous raconte que, pendant qu'ils faisaient leur ronde, aux premières lueurs du jour, les émigrants ont franchi le fleuve. Comme les uhlans ont pour consigne de faire la patrouille le long de la Unna, ils se sont arrêtés, puis, détachant une estafette pour prévenir leur capitaine, ils ont assisté au mouvement et l'ont même dirigé.

L'alerte à laquelle nous venons d'assister sans la comprendre était produite par un nouveau passage : tout un village était resté en arrière; dans le brouillard, les fugitifs viennent d'être surpris par les patrouilles de *bachi-bozouks* qui, faisant la ronde en territoire turc, ont tiré les coups de feu que nous avons entendus. Le passage s'effectue encore, et toute cette foule est tremblante; j'échange quelques mots avec le pope en lui faisant remarquer que la Unna est le plus sûr des remparts, et qu'il peut aisément donner de la confiance à toute cette population affolée; mais il répond que cette idée de frontière, cette impossibilité morale d'en franchir les limites, est une notion insaisissable pour ces pauvres femmes ignorantes, qui ne se regarderont en sûreté que

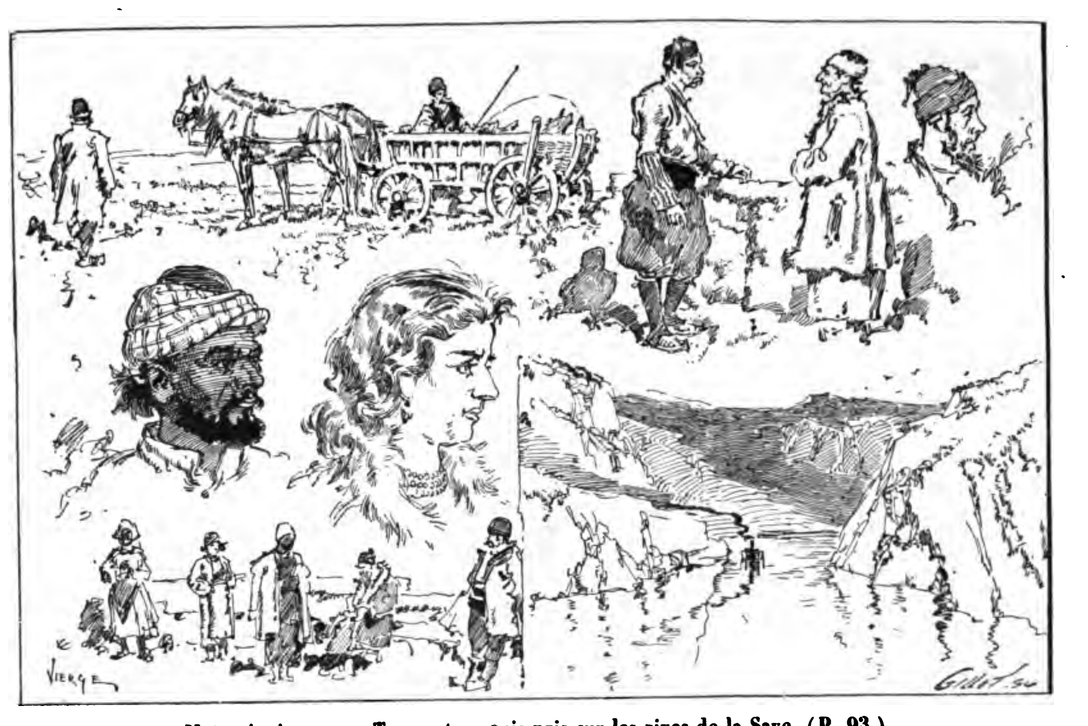
bien loin dans l'intérieur du territoire autrichien.

Costumes éclatants et pleins de caractère, types variés, impressions poignantes et profondes sur toutes les physionomies, belles lignes de paysage baignées dans une atmosphère argentée, scènes attachantes et tableaux complets qui se composent à chaque pas : quelle halte féconde ce serait pour un artiste! Mais nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons arriver à Novi à l'heure dite, et nous ne pouvons nous attarder longtemps devant ce grand épisode de l'émigration bosniaque. Nous remontons dans la charrette, pour ne plus nous arrêter qu'à Korlat même, où nous entrons après avoir passé Zamljaka : une longue file de voitures du même genre que la nôtre encombrent l'entrée, franchissant une à une la porte étroite, flanquée de petits murs bas et percés de meurtrières, gardée par un poste d'infanterie.

Nous sommes arrivés en face de Novi; le fleuve se divise en deux bras, l'un qui suit son cours vers la Croatie turque, l'autre qui tourne brusquement, faisant du point où nous sommes une presqu'île. Nous voulons avancer encore, le terrain manque sous nos pas. Novi s'élève sur l'autre rive au pied de hautes collines. Il faut franchir le fleuve, très-large en cet endroit, pour arriver à la voie ferrée; nous déposons le bagage, et nous nous inquiétons de trouver une barque. Ce lieu de Korlat est très-étroit, c'est

une langue de terre basse bordée de saules; la route que nous avons suivie est tracée presqu'à l'extrémité de la pointe, et va se perdre dans le lit du fleuve. Nous ne nous expliquons point cette halte de nombreuses charrettes dans un endroit sans issue; mais en avançant jusqu'à la bifurcation des deux bras, nous voyons une longue ligne de moulins qui, partant de la berge, vont jusqu'au milieu du fleuve, communiquant de l'un à l'autre par des passerelles. Chacun vient porter son grain à moudre et attend son tour.

Korlat n'est ni un village ni même un hameau, c'est le nom du promontoire et du groupe de moulins; un bâtiment assez spacieux, qui s'élève à quelques pas de la rive, sert de résidence au *finanzrath*, inspecteur chargé de percevoir les droits de douane. Je suis accueilli là par un jeune homme qui porte la veste à col vert brodé de trois étoiles d'argent; il me donne à entendre que nous nous sommes abusés, si nous avons cru passer le fleuve et arriver sans encombre à la station turque de Novi. Il y a deux bras, comme nous l'avons dit : le premier est international, le second coule entre deux rives turques et est réuni à la ville par un pont; quant au passage de Korlat à Novi, il est interdit; il faut que le *mudir* qui a l'autorité sur la rive opposée ait été avisé par le commandant militaire de Dvor. La seule barque qui puisse franchir le fleuve est celle qui




Notre équipage. — Types et croquis pris sur les rives de la Save. (P. 93.)

porte le courrier de Vienne aux employés de l'administration du chemin de fer, et la clef est déposée au *konah* ou maison du gouvernement. Quelle que soit notre insistance, l'inspecteur ne peut rien pour nous, que nous offrir l'hospitalité jusqu'au moment où nous gagnerons Dvor, à une demi-heure d'ici. Dvor est le chef-lieu du district; là résident un officier supérieur et un agent du gouvernement civil.

Déçu dans mes projets, je me tiens un instant sur la passerelle d'un moulin. La ville de Novi apparaît avec ses maisons de bois et ses hautes mosquées; elle s'étend sur les deux rives, et le fleuve l'enserre; la voie ferrée, au départ, suit le cours principal, qui se dirige vers Bihacz et limite la Croatie turque. Du point où je suis, je distingue nettement avec la lorgnette, à un quart de lieue de là, le train qui stationne devant la gare assise au pied des collines; la locomotive siffle et le vent m'apporte le signal ironique qui nous annonce le départ du train pour Bajnaluka.

### DVOR. — LES CONFINS MILITAIRES.

Podové ou Dvor, où me voici contraint de m'arrêter au moins vingt-quatre heures, puisque les trains pour Bajnaluka ne partent de Novi que tous les deux jours, est un lieu de quelque importance

par sa position stratégique. Aujourd'hui rendu à l'administration civile, Dvor appartenait, il y a quelques années à peine, aux Confins militaires (*Militar-Granze*). La ville se compose de deux parties, la haute ville et la basse ville; la première s'appelle *Dvor* (*cour* en idiome croate), en souvenir du séjour qu'y fit l'empereur François-Joseph. C'est la ville officielle; elle se compose d'une grande place carrée autour de laquelle s'élèvent tous les bâtiments publics, préture, commandement militaire, église, écoles, casernes, postes, télégraphes. Au moment où nous y entrons, une compagnie de soldats croates, au pantalon collant et à la veste blanche, fait la manœuvre dans un coin, tandis que des officiers exercent leurs chevaux dans un manége ouvert. Les bâtiments sont réguliers et construits sur un plan d'ensemble; ils doivent dater du commencement du dix-huitième siècle.

L'autre partie, Podové, a un tout autre aspect; c'est un centre qui doit contenir deux mille âmes. Les maisons crépies en blanc, suivant la mode des Confins, et couronnées de hauts pignons de bois formant greniers pour les récoltes, s'étendent des deux côtés d'une large rue en pente qui mène à la haute ville. Toute la population appartient au rite orthodoxe; une chétive église en bois, pourvue d'un clocher de bois surmonté de la croix grecque et construite sur un tertre, domine toutes les habitations. Quand on entre

à Podové par le promontoire de Korlat, on a la Unna à sa droite, et toutes les maisons qui bordent ce côté de la route ont une sortie sur de belles plaines baignées par le fleuve.

Malgré les circonstances, les garnisons de ces villes frontières sont très-faibles ; il n'y a pas plus d'une compagnie dans Podové, et c'est un capitaine qui y commande. Un escadron de uhlans, dont le quartier est vers Kostaïnicza, fournit les détachements qui font les rondes nuit et jour de l'un à l'autre de ces corps de garde, dont la suite non interrompue le long de la frontière turque s'appelle le *cordon*. D'ailleurs ce service est identique sur les deux frontières, et de temps en temps on voit des petits détachements de cavaliers *bachi-bozouks* défiler en suivant la rive opposée.

Quoique le gouvernement autrichien ait renoncé au système qui consistait à cantonner dans leurs pays respectifs les régiments qui y avaient été recrutés, ce sont cependant des Croates qui composent en ce moment la garnison de Podové. Par une décision empreinte d'un esprit très-pratique, le capitaine commandant la compagnie que la ville fournissait au régiment auquel le rattachait l'institution des Confins est devenu le chef de l'administration civile. Cette application est générale, et l'autorité morale de l'ancien chef militaire vient corroborer partout celle du chef de la nouvelle organisation ; les avan-

tages qui résultent de cette disposition sont évidents; on n'a, dit-on, qu'à s'en louer.

Dans l'unique auberge de Podové se réunissent les officiers, le préteur ou chef du district civil, et tous les fonctionnaires qui représentent l'autorité ou l'administration centrale. A peine installé à Podové, ces messieurs m'accueillent, et leurs récits diffèrent peu de ceux que j'ai entendus à Kostaïnicza. L'état des esprits est très-exalté dans cette partie de la frontière; ce sont les points où la Unna est guéable, ceux par conséquent choisis par les émigrants pour le passage du fleuve. La plupart des maisons abritent quelques réfugiés : les uns sont des commerçants riches et qui peuvent reconnaître l'hospitalité qu'on leur donne; les autres, dénués de tout, sont à la charge de l'État. Souvent ont lieu des passages comme celui auquel nous avons assisté le matin même, ou bien quelque riverain dont la vache a franchi le fleuve à moitié desséché revient, éperdu, raconter les exactions dont il a été la victime. Il doit y avoir dans ces récits une grande part de l'exagération propre à ces populations slaves; mais les légendes qui circulent attestent tout au moins que l'imagination de tous les habitants est vivement frappée. Slaves comme les fugitifs, de la même religion qu'eux, de tout temps plein de sympathie pour la cause de l'indépendance des provinces limitrophes, on sent chez eux deux courants bien définis : un

ardent désir de lutte de la part de la population virile, une frayeur sans bornes de la part de la population féminine. Il semble que dans cette circonstance on se serre contre le soldat qui représente un pouvoir fort et tutélaire. Il est juste de dire que les officiers sont très-émus aussi et très-ardents ; nous ne savons pas si le fait est général, mais plus avant dans notre voyage, depuis Brod jusqu'à Korlat, ceux que nous avons rencontrés étaient pour la plupart Bohêmes ou Croates, et quelques-uns appartenaient à la religion orthodoxe, ce qui explique aisément leur disposition d'esprit en face de la lutte engagée.

Les autorités des frontières désarment cependant avec rigueur les groupes armés venus de l'intérieur qui essayent de franchir la Unna pour se joindre aux insurgés. Ces désarmements assez fréquents s'opèrent dans des conditions curieuses, car tout le pays montre ouvertement sa sympathie pour les insurgés. J'ai vu à quelques lieues de Dvor une patrouille de uhlans arrêter au passage des paysans armés qui se cachaient dans les saules et attendaient une occasion propice pour passer. Comme le fleuve en cet endroit se partage en plusieurs bras, le plus grand nombre avait pu se réfugier dans les îles; sept ou huit d'entre eux, capturés par les cavaliers, furent conduits à la préture, et tout le village les suivait avec des vivat; les femmes arrachaient les fleurs de souci dont elles parent leurs cheveux, et les leur

jetaient; les uhlans eux-mêmes riaient sous cape, et quand on les amena devant le chef du district, celui-ci s'empara des armes et les remit en liberté, suivant sa consigne, en leur souhaitant tout bas d'être moins maladroits à la première occasion.

Pendant mon séjour à Podové, les officiers de la petite garnison se mettent à ma disposition pour me montrer tout ce qui peut intéresser dans le pays, mais il faut d'abord s'assurer des moyens de départ. L'employé de la station de Novi est à lui seul toute l'administration du chemin de fer; il est Autrichien et entretient d'excellentes relations avec les officiers. On l'attend le jour même à Podové : il préviendra, me dit-on, l'autorité turque, et le surlendemain, quelques heures avant le départ, je pourrai probablement franchir le fleuve sans qu'on s'oppose à mon passage.

Le temps s'écoule rapidement; je rends d'abord visite au chef du district, qui doit signer mon passe-port; après les tâtonnements qui me font comprendre que, malgré toutes les concessions mutuelles que nous pouvons faire, nous n'arriverons pas à nous entendre sans interprète, le magistrat se décide à m'expliquer en langue latine les formalités à remplir pour entrer en Bosnie et les inconvénients qu'il y aurait à le tenter dans les circonstances actuelles. Faisant taire mes scrupules classiques en entendant le préteur émailler sa conversation de barbarismes et de solé-

cismes dont rougirait un élève de sixième, avec la pesanteur naturelle à un humaniste qui ne pratique pas depuis de longues années et, il faut l'avouer, dans une langue qui rappelle beaucoup plus le *Malade imaginaire* que le *De officiis*, je commence le récit de ma rencontre à Uncane. Ce point ne dépend pas du district; l'autorité centrale a distribué à chaque municipalité une carte indiquant la direction à prendre par chaque colonne d'émigrants qui franchira le fleuve sur tel ou tel point. Le nombre des Bosniaques qui sont en fuite et celui des Herzégovins est déjà considérable : au lieu de gravir les montagnes qui séparent la Dalmatie de leur territoire, les raïas fuient de préférence vers un pays de plaine qui pourra les nourrir. La Dalmatie rocheuse et la Croatie n'offrent pas de ressources à des fugitifs; aussi l'émigration est-elle considérable sur toute la ligne des Confins militaires. L'administration a dû prendre des mesures contre cet envahissement; tout groupe d'émigrants qui passe est renvoyé dans l'intérieur et rattaché à un ancien régiment. On s'occupe de la répartition des terres à donner en culture aux fugitifs qui ont leurs troupeaux. S'ils s'établissent définitivement dans le pays, ils construiront des habitations; en attendant, le parlement a voté des subsides, le pays fait des sacrifices, et presque toutes les nations de l'Europe ont ouvert des souscriptions en faveur des émigrants; plus tard on entamera des

négociations avec la Porte pour les rapatrier et décider définitivement de leur sort.

Il est difficile de se figurer combien la vie matérielle est restreinte dans ces régions et le peu de confort de ces populations slaves de l'Autriche. La vie de garnison dans les Confins est une vie d'épreuves, c'est celle du camp, moins le solennel attrait de la guerre ; mais les privations sont les mêmes, et soit qu'ils manquent d'ingéniosité, soit que véritablement ils ne souffrent pas de ce genre d'existence, ni le soldat ni l'officier ne cherchent à l'améliorer. La boutique de l'épicier, magasin de quatre mètres carrés, encombré de ballots, avec un sol en terre battue, et dont le plafond est si bas que le pope doit courber la tête sous peine de frôler les chevrons, sert de casino aux officiers de la garnison de Podové, qui viennent là régulièrement consommer la bière de Gratz, serrés les uns contre les autres. Depuis les rives du Danube jusqu'à l'Adriatique, de Semlin au Quarnero et de Zara jusqu'à Cattaro, j'ai été frappé de voir avec quelle peine l'officier autrichien se résigne à vivre au milieu des populations slaves, et combien peu il leur enseigne, par l'exemple, à s'ingénier pour se procurer un bien-être relatif. C'est une des conditions particulières à l'Autriche que cette agglomération de races et de nationalités diverses qui composent sa population ; on ne sent pas le lien qui les unit. Dans tel ou tel point de ce vaste

État, le soldat se considère comme un étranger que le hasard ou le caprice d'un chef suprême a mis en garnison dans une terre hospitalière. A Knin, à mille pieds au-dessus du sol, ou à Cattaro, aux premiers sommets de la Montagne-Noire, appuyés aux bastions des anciennes forteresses turques ou vénitiennes, au milieu de populations naïves, ignorantes et superstitieuses, qui n'entendent point leur langue et ne professent pas la même religion qu'eux, les officiers, toujours doux, toujours bienveillants et fidèles à leurs devoirs de soldats, m'ont cependant paru accepter difficilement ce qu'ils considéraient comme un exil dont ils escomptaient la fin. « Que fais-je ici, chez les Turcs ? » me demandait à Kostaïnicza un jeune sergent d'infanterie né à Proelucca sur la côte du golfe de Quarnero. A la pointe de Korlat, séparé de la Bosnie par un cours d'eau que pas une barque ne sillonne, n'ayant pour tout spectacle que la ville de Novi, silencieuse à l'horizon, pour tous clients que les rudes Croates des Confins qui viennent porter leur blé à moudre, le *finanzrath* solitaire songeait aux riants paysages de la Styrie, aux douceurs de son foyer, et, ne pouvant se faire comprendre dans son langage, mettait la main sur son cœur en me montrant l'horizon et en murmurant « Laybach ! Laybach ! »

J'ai fait deux excursions autour de Podové, la première à trois kilomètres de la ville, sur la hau-

teur où Landon avait établi ses batteries pour assiéger la ville de Novi. Les embrasures et les mouvements de terre existent encore, recouverts seulement d'herbe et cachés en quelques endroits par les arbrisseaux et les parasites. Le monticule domine le cours de la Unna, et le panorama est magnifique; on se rend un compte exact de la position de Novi, assise au confluent des deux bras et réunie à l'autre rive, où s'élève l'embarcadère, par un pont fortifié. De là l'œil découvre plusieurs lieues de territoire, les coteaux boisés de la Bosnie et les vastes plaines qui s'étendent entre la Servie et la Croatie turque : admirable pays d'une fertilité sans rivale, arrosé par de grands cours d'eau, richement boisé, d'un sol aussi fécond en produits minéraux qu'il est propre à la culture, désolé cependant par la guerre, et où deux races irréconciliables sont en présence, armées l'une contre l'autre.

La seconde excursion m'a ramené vers Uncane, là même où, la veille, entre Kostaïnicza et Dvor, le passage des émigrants m'avait barré le chemin. Je me fais accompagner d'un uhlan qui servira d'interprète. Le campement se tient toujours dans la plaine au bord de la route. Mêlé à tous les groupes, j'interroge, et je recueille là des témoignages de la haine invincible qui existe entre les possesseurs de la terre et ceux qui la cultivent; je constate aussi une fois de plus l'exaltation des populations slaves

qui habitent la rive autrichienne de la Unna et le désir ardent de vengeance qui anime tous les coreligionnaires des raïas; mais en même temps j'acquiers la preuve de la réalité d'un fait qui n'est point à l'honneur de l'humanité : comme les pillards suivent les armées en campagne pour dépouiller les cadavres, nombre d'industriels hasardeux, moitié maquignons, moitié brocanteurs, banquiers douteux et prêteurs à usure, épient les passages et spéculent sur la détresse des émigrants. Les raïas arrivent en foule au bord du fleuve, les animaux qu'ils chassent devant eux vont être emportés par le courant, un paysan âpre au gain et de connivence avec les malfaiteurs leur offre sa barque et les presse de vendre à vil prix un bétail que le Turc leur enlèvera, s'ils sont surpris, et qui se noiera, si personne ne leur vient en aide : ils sont dénués, ils vont vers l'inconnu, sans abri ni ressources; on les tente par l'appât de quelques florins et on les dépouille sans pitié ni merci. Si l'habitant des Confins gardait par devers lui un bien acquis par des moyens aussi bas, la conscience publique se soulèverait; d'ailleurs il ne pourrait justifier de sa légitime possession; mais il cache le fruit de son rapt et le revend immédiatement, à un prix supérieur, à ces spéculateurs de passage attirés par le désastre.

Toutes mes précautions sont prises, je me suis

entendu avec M. Adam Snirç, le chef de la station de Novi, et le matin du troisième jour après la déception de Korlat, je quitte Podové à sept heures du matin pour gagner la ville turque. Pendant ces deux journées passées dans le village, vivant en plein air, constamment mêlé à la foule comme un voyageur pour lequel tout est un sujet d'intérêt, j'ai été l'objet de la curiosité publique; l'insistance à observer toute chose, les largesses qu'il a fallu faire à ceux qui ont bien voulu poser complaisamment pendant que d'autres fuyaient éperdus à la seule proposition qui leur était faite à ce sujet, la curiosité naturelle qu'inspire la présence d'un étranger, et surtout celle d'un Français, dans ces régions que nos compatriotes visitent peu, tout a contribué à éveiller l'attention des habitants. Chacun sait que mon objectif est le territoire turc, et ce fait si simple de passer le fleuve est regardé comme un acte d'une témérité sans nom. J'ai aussi fait des démarches pour trouver dans le village quelque brave garçon qui puisse servir d'interprète pour la langue serbe, et qui m'accompagnera pendant un séjour de deux mois dans les provinces; mais l'idée seule d'y pénétrer glâce la population de terreur. Pour faire comprendre jusqu'à quel point ce projet est irréalisable, on m'amène un paysan qui s'est laissé entraîner à passer le fleuve en poursuivant sa vache, auquel les *bachi-bozouks* ont pratiqué tout autour du cou une

incision à fleur de peau, très-artistement dessinée comme un joli cordon de corail, et dont il gardera la cicatrice comme un salutaire avertissement.

La charrette est à la porte de l'auberge, le brouillard est encore très-épais, un léger rayon de soleil tente de le dissiper ; plus de cent villageois m'entourent en regardant avec commisération ce voyageur infortuné qui court de gaieté de cœur au-devant des derniers supplices : les femmes et les jeunes filles secouent tristement la tête, les hommes échangent de rares paroles et ont tous la même conclusion. Enfin, au moment où nous partons, la servante de l'auberge n'y tient plus : avec un geste énergique elle saute à la tête des chevaux et supplie d'attendre un instant : elle se dirige vers Dvor, elle veut réveiller le commandant Gorgio Mirovich pour lui dire que définitivement on ne peut pas empêcher « l'Italien » d'aller chez les Turcs. C'est une scène d'un haut comique; mais, pour parler sans détour, cet inconnu au-devant duquel on va dans un brouillard épais, ces lugubres histoires, ces ridicules exagérations, la terreur enfin dont sont frappés tous les habitants, tout cela finit à la longue par éveiller on ne sait quelles craintes vagues. La servante revient bientôt, triste, découragée, essayant de sourire cependant en face de mon hilarité : le commandant Mirovich a dit qu'il n'avait pas mission de s'opposer à mes projets, il a même poussé l'ironie

## CHAPITRE VI

**Novi. — Le chemin de fer de Novi à Baynaluka. — Statistique. — Histoire de la construction du réseau des chemins turcs — Causes de leur interruption. — Pryedor. — Arrivée à Baynaluka en Bosnie.**

Nous voici à tâtons dans Novi. Tombach le Tsigane, assis sur la rive, saisit le bagage en m'appelant *effendi*. Un pauvre diable tout tordu, accroupi à côté de lui, veut s'emparer du sac à main qui porte toute ma fortune, mais je l'écarte d'un geste en lui jetant quelque menue monnaie. A mesure que nous nous éloignons du fleuve, le nuage est un peu moins épais; marchant ainsi pendant dix minutes à peu près, nous traversons un faubourg de la ville, entrevoyant comme dans un rêve des cavaliers qui ne sont qu'ébauchés et des silhouettes de femmes voilées qui glissent comme des ombres. Des paroles qui n'ont pas de sens pour mon esprit frappent mes oreilles sans que je sache quelle bouche les prononce : tantôt c'est une clameur qui rompt le profond silence qui règne dans la ville, qu'on



Le Fort de Driny, frontière turque sur la Unna. — Raïas catholiques de Bosnie. — Entrée fortifiée de Novi. (P. 109.)

croirait endormie; tantôt c'est une couleur qui détonne dans l'harmonie grise qui nous enveloppe. Achmet ouvre une poterne, et nous voici sur une plate-forme faite de charpentes mal reliées entre elles : c'est la tête de pont fortifié qui commande le passage du second bras de la Unna. Un officier qui porte la médaille de Crimée et la croix du Medjidié barre le passage : je déplie les passe-ports constellés de cachets turcs de la légation ottomane, et exhibe le laisser-passer de l'autorité autrichienne de Podové, pendant que l'officier reste hésitant devant ces firmans qu'il tourne et retourne sans avoir l'air de rien comprendre. Mais aussitôt, derrière lui, au milieu du pont sur lequel débouche la poterne, dans un nuage d'argent s'estompe la haute silhouette du *stations-assistent* de Novi : il vient obligeamment au-devant de nous; sans doute il a entendu les clameurs poussées par les soldats autrichiens. M. Snirç fournit toutes les explications qui peuvent lever les scrupules de l'officier, et nous traversons le second bras de la Unna sur ce pont de bois qui rappelle celui de Kostaïnicza. A quelque cent mètres s'élève la petite gare; je foule enfin le sol turc, à peu près sûr désormais d'arriver sans obstacle au cœur de la Bosnie. Toutes les sinistres prophéties des habitants des Confins s'effacent de mon souvenir, comme les brouillards du matin se dissipent sous les chauds rayons d'un beau soleil d'automne.

La voie ferrée qui part de Doberlin, au-dessus de Novi, pour aboutir à Bajnaluka, chef-lieu de ce district de la Bosnie, n'a guère plus d'une centaine de kilomètres. C'est un embranchement et le point extrême de ce grand réseau, parallèle au cours du Danube, qui doit aboutir à Constantinople en traversant la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie et la Roumélie. Les deux amorces du nord et du midi sont seules exécutées. Dans l'ensemble du projet, qui est très-vaste, et dont les événements ajournent de plus en plus l'exécution, cet embranchement de Novi doit se relier aux chemins de fer de la Dalmatie par la Croatie turque, Knin et Dernis, et aboutir à l'Adriatique, à Spalatro : par Bajnaluka il se raccorderait, à Novi-Bazar, à la ligne de Roumélie. Le personnel administratif de ce petit embranchement réside à Bajnaluka; il est presque entièrement composé d'Autrichiens. Le matériel est en parfait état, et provient des fabriques belges. On compte huit stations de Doberlin au chef-lieu : Novi, Podbérazani, Petkovac, Svodna, Pryédor, Kosarak et Ivanska; on ne constate pas un seul ouvrage d'art important sur ce parcours de cent trois kilomètres.

Si l'on considère que cette voie ne met en communication que ces villes du nord de la Bosnie au lieu de relier l'intérieur de la province à la Save, cette grande voie d'eau qui aboutit au Danube, et par la Save à Sissek et à Agram, ce qui était l'esprit du

tracé, on comprendra que cet embranchement n'est qu'une impasse et qu'il n'y a, pour l'administration qui l'a fondé et pour les capitalistes qui y sont engagés désormais, qu'un assez mince espoir de réussite. J'ai déjà dit que les trains ne partent que de deux jours l'un, ce qui simplifie bien le service; les gares et tous les bâtiments qui en dépendent ont cet aspect régulier et décent qui est le propre des grandes administrations allemandes; mais le personnel des voyageurs est tellement restreint, que chaque train n'emporte à l'ordinaire qu'une douzaine de personnes dont la plupart ne parcourent pas la ligne dans toute son étendue.

Aujourd'hui que le gouvernement turc est livré à tous les hasards des révolutions et qu'un désastre financier est venu compliquer cette grave situation, on se demande pourquoi les grands vizirs ont suspendu ces travaux de voie ferrée, qui peut-être, en multipliant les communications, auraient sauvé l'empire.

C'est à l'occasion de son voyage en Europe, pendant l'Exposition de 1867, que le sultan paraît avoir reconnu l'utilité des chemins de fer, et conçu le désir de créer un réseau de lignes ferrées dans la Turquie d'Europe. Il n'existait jusqu'alors que les deux chemins de fer, sans grande importance, reliant le Danube à la mer Noire, l'un de Vrustendjé à Tchernavoda, et l'autre de Rustchuk à Varna.

En 1868, la concession d'un réseau important a été accordée à un entrepreneur belge, M. Van der Elst, agissant pour le compte de M. Langrand Dumonceau. Mais, quelques mois à peine après la concession, on reconnaissait l'impuissance de l'entrepreneur à exécuter une œuvre aussi considérable, et la concession Van der Elst disparaissait dans le naufrage général des Sociétés Langrand Dumonceau.

C'est en 1869 que la concession des chemins de fer de la Turquie d'Europe a été accordée à M. le baron de Hirsch. Elle comprenait un réseau d'environ deux mille cinq cents kilomètres, composé comme suit :

Une ligne principale, partant de Constantinople, passant par Andrinople, Philippopoli et Sofia, et aboutissant, d'une part à la frontière serbe, aux environs de Nisch, d'autre part à la frontière autrichienneen traversant la Bosnie dans toute sa longueur.

De cette principale ligne devaient se détacher trois embranchements : deux vers le sud et un vers le nord ; le premier partant d'Andrinople et aboutissant à l'Archipel, près de l'embouchure de la Maritza; le second partant des environs de Nisch et aboutissant à Salonique ; le troisième se bifurquant près d'Andrinople et se rattachant au chemin de fer de Varna à Rustchuk, qui se termine lui-même sur le Danube, en face de la frontière valaque.

Les travaux de construction ont été vigoureuse-

ment entamés au commencement de l'année 1871, et, dans le courant des années 1872, 1873 et 1874, douze cent quatre-vingts kilomètres ont été successivement livrés à l'exploitation. Mais pendant que les travaux s'exécutaient, une modification radicale a été apportée au régime de la concession, et la Société a vu réduire de moitié la longueur du réseau qu'elle était chargée de construire. Voici dans quelles circonstances cette réduction s'est opérée :

La concession de 1869 avait été accordée sous le grand vizirat d'Aali-Pacha, le dernier représentant de cette école d'hommes d'État éclairés et habiles qui, depuis plus de vingt ans, gouvernaient l'empire ottoman. Rechid et Fuad-Pacha avaient disparu les premiers ; Aali-Pacha mourut à son tour dans l'automne de 1871, et fut remplacé par Mahmoud-Pacha, ancien ministre de la marine. On prétend, à tort ou à raison, que ce grand vizir est placé sous l'influence directe et puissante du représentant de la Russie, et cet empire par sa position géographique, ses traditions politiques et ses visées d'avenir, est naturellement hostile à toute mesure capable de renforcer l'empire ottoman, d'assurer son développement économique et industriel, de faciliter ses concentrations militaires, de le relier intimement avec d'autres pays voisins.

Que cette influence se soit ou non exercée, le fait certain est que, dès le moment de son avénement

au pouvoir, Mahmoud-Pacha manifesta la volonté arrêtée de résilier la concession de chemins de fer accordée en 1869 par son prédécesseur. Le grand vizir signifia cette décision à la Société, qui protesta vivement, et refusa avec énergie de laisser mutiler son réseau. Mais il était, à la longue, impossible de lutter contre un gouvernement armé d'un pouvoir absolu, fortement déterminé à résilier le contrat de concession et soustrait à toute autorité judiciaire. Il fallut céder, annuler les conventions de 1869, et se contenter d'achever les diverses lignes dont les travaux se trouvaient en cours au moment de la réalisation.

Par suite des nouvelles conventions conclues alors en 1872, le réseau à construire par la Société concessionnaire était réduit de moitié, coupé en trois tronçons isolés les uns des autres et privés de toute communication avec les lignes du reste de l'Europe. De la ligne principale construite en 1869, il ne restait que les deux extrémités : l'embranchement de Salonique était maintenu, mais ne se rattachait plus à rien. Le grand vizir ne consentait à laisser dans le réseau concédé qu'une seule des lignes de raccordement, celle qui d'Andrinople se dirige au nord vers Schumla, le chemin de Rustchuk à Varna, la Valachie et la Russie. Cette exception s'expliquerait par l'influence indirecte dont nous avons parlé plus haut ; ajoutons qu'elle n'a pas été de longue

durée. Fidèle à la tradition, qui veut qu'un grand vizir défasse ce qu'a fait son prédécesseur, le successeur de Mahmoud-Pacha est venu mettre aussi obstacle à la construction du raccordement de Schumla.

Il est vrai que, dans les conventions de 1872, l'État se chargeait d'exécuter lui-même les lignes formant le complément du réseau et retirées à la société concessionnaire, c'est-à-dire notamment le raccordement de la ligne principale et de l'embranchement de Salonique avec la frontière serbe. Il est vrai encore que l'État s'engageait à exécuter des travaux de ports et de quais à Varna, Salonique, Dédéagatch (tête de ligne sur l'Archipel) et Constantinople. Il est vrai, enfin, que l'État s'obligeait à créer, pour desservir le chemin de fer, tout un réseau de routes, l'intérieur du pays étant absolument dépourvu de voies de communication praticables. La Société chargée d'exploiter les lignes maintenues avait inséré dans le nouveau contrat toutes ces stipulations, et le gouvernement les avait consenties; voici comment elles ont été exécutées.

Aujourd'hui, quatre ans après les conventions de 1872, les mille deux cent quatre-vingts kilomètres de chemin de fer que la Société concessionnaire était restée chargée de construire sont depuis plusieurs années en exploitation. Ces mille deux cent quatre-vingts kilomètres se composent des lignes suivantes :

1° De Constantinople à Andrinople, Philippopoli et Bellova. C'est la tête de la grande ligne internationale qui devait, d'après la concession de 1869, se prolonger jusqu'aux frontières serbe et autrichienne. La lacune entre Bellova, où s'arrête le chemin de fer construit et la frontière serbe, est de trois cents kilomètres environ.

2° De Banjaluka à Doberlin, c'est, du côté de la frontière autrichienne, le tronçon terminal de la même grande ligne internationale. C'est celle que nous prenons à ce moment de notre récit pour entrer en Bosnie. Entre Bellova, où finit le tronçon n° 1, et Banjaluka, où commence le tronçon n° 2, la lacune est d'environ sept cents kilomètres.

3° De Salonique à Mitrowiça. La ligne de Salonique, qui devait former un embranchement de la ligne internationale, se trouve maintenant à l'état de cul-de-sac, sans aucune communication avec un autre chemin de fer. La lacune entre elle et la frontière serbe est de deux cents kilomètres environ.

4° Des environs d'Andrinople à Yamboli. C'est le premier tronçon du raccordement qui devait se diriger vers le nord, vers Schumla et le Danube. Comme nous l'avons dit, le gouvernement a défendu à la Société de continuer les travaux au delà de Yamboli, qui est donc devenu aussi le fond d'une impasse. Entre ce dernier point et la ligne de Rustchuk-Varna, la lacune est de deux cents kilomètres.

5° D'Andrinople à Dédéagatch, sur l'Archipel.

Quant aux lignes de jonction qui devraient, d'après les conventions de 1872, raccorder tous ces tronçons épars entre eux et avec le reste de l'Europe, le gouvernement turc n'a pas pu, depuis quatre ans, en construire un seul kilomètre; il n'a pas davantage exécuté les travaux de routes, de ports et de quais qui sont nécessaires pour vivifier le trafic des chemins de fer exploités. Les grands vizirs se sont succédé pendant ces quatre dernières années; des emprunts pour des sommes considérables ont été conclus, mais rien n'a été fait pour les travaux publics. Les Turcs intelligents sont loin de méconnaître les immenses avantages que l'empire ottoman pourrait recueillir si ses chemins de fer étaient reliés avec ceux de la Hongrie et de l'Autriche; la dépense à faire pour ces jonctions ne serait pas trop considérable puisque (en dehors de la ligne de Bosnie, plus longue et moins urgente) il suffirait de sept cents et même à la rigueur de cinq cents kilomètres de chemins de fer pour compléter et raccorder le réseau. Les Turcs mêmes moins intelligents n'ont pu méconnaître, dans les circonstances difficiles que leur pays traverse en ce moment, les grands services rendus par le chemin de fer pour les mouvements de troupes et la rapide concentration des forces militaires sur les points menacés. Mais le défaut absolu d'esprit de suite dans les régions du pouvoir, les changements

continuels de gouvernants, le désordre administratif et la détresse financière qui en est la conséquence, la défiance vis-à-vis des étrangers, qui seraient seuls capables cependant de mener à bonne fin une entreprise de travaux publics, et, par-dessus tout, les intrigues diplomatiques auxquelles nous avons fait allusion, portent à supposer que bien du temps se passera encore avant que la Turquie d'Europe soit dotée d'un réseau de chemins de fer rationnel et cohérent.

En attendant l'heure du départ dans le cabinet du *stations-assistent*, je prends encore quelques renseignements statistiques moins sérieux et plus pittoresques. Toute la recette de la semaine est sur la table : elle se monte à douze florins (37 fr. 50 c.) pour la station de Novi; en temps ordinaire, celle du mois tout entier ne dépasse pas deux cents florins. Quelques soldats qui rejoignent leur corps, la femme et la servante d'un prêtre grec chassé de Pryédor, qui y rentrent pour sauver leur matériel, deux *begs* majestueux, propriétaires musulmans richement vêtus et armés jusqu'aux dents, qui vont visiter leurs terres, enfin un pharmacien slave d'Agram, de religion catholique, qui a fondé une succursale à Bajnaluka, composent tout le personnel des voyageurs. Le machiniste est Lithuanien

et parle quelques mots de français. Le contraste est grand entre le mode de locomotion, la forme industrielle du matériel et l'aspect de ceux qui composent le train ou qui font le service. Les conducteurs et hommes d'équipe, avec leur long kandjar à la ceinture et le tromblon incrusté de coraux en bandoulière, établissent une confusion dans l'esprit du voyageur auquel ils ouvrent la portière ; le *zaptié,* gendarme ou homme de police qui sonne la cloche du départ avec un arsenal entier sur le ventre, semble plutôt fait pour attaquer le train que pour le protéger ; mais tout se passe avec bonhomie, et sans l'initiative du chef de gare, homme pratique et administratif, on n'aurait qu'un vague souci de l'heure et de la ponctualité nécessaire dans un pareil service. Nous marchons avec la vitesse moyenne d'un tramway, suivant au départ le cours du second bras de la Unna. Derrière les saules argentés qui bordent la rive, traînés par des chevaux, glissent de grands bateaux qui ont la forme des *dahabié* du Nil. Nulle clôture ne ferme la voie ; à la croisée des routes, interceptées par des barrières qui se relèvent sous la pesée d'une lourde pierre, stationnent des caravanes de paysans qui se rendent aux champs avec une avant et une arrière-garde, et qu'on prendrait pour des *bachi-bozouks* marchant au combat.

A Pryédor, la station importante, la foule en-

combre les abords de la gare, et les begs sont reçu, par un groupe d'élégants bosniaques de noble allures au milieu desquels se distingue l'uléma avec son turban blanc. Le chef de la station, quoique autrichien, porte le fez, la large ceinture rouge et le revolver; il a toute l'allure d'un musulman. On vague sur la voie, quelques soldats descendent et demandent de l'eau pour leurs ablutions, la femme du pope et sa servante se glissent dans la foule, évitant les Serbes appuyés à la clôture, qui essayent de leur faire des signes d'intelligence. Pryédor est la ville de Bosnie qui a été le plus éprouvée : les insurgés l'ont constamment menacée, l'église serbe a été brûlée, et toute la population appartenant au culte orthodoxe est en fuite [1].

Nous roulons ainsi pendant quatre heures, traversant une plaine admirable arrosée par de nombreux cours d'eau ; le pays, riche, mais mal cultivé, est juste assez mouvementé pour que la vue n'en soit point monotone. Toutes les moissons sont encore debout, et la campagne semble déserte. Le

[1] Dans ces derniers temps, vers le milieu du mois de mai 1876, lors de la recrudescence de l'insurrection en Bosnie et de l'explosion du mouvement en Bulgarie, cette ville de Pryédor a encore été éprouvée. L'assassinat des consuls de France et d'Allemagne à Salonique a été le signal d'une Saint-Barthélemy de chrétiens à Pryédor; les journaux nous avaient apporté la nouvelle d'un massacre de tous les habitants catholiques; mais l'enquête fixe les victimes au chiffre de cent vingt et un.

Serbe, on le sait, a l'horreur des agglomérations, et les maisons sont éparses çà et là, à de grandes distances les unes des autres. Des forêts entières brûlées sur pied montrent les squelettes de leurs troncs incendiés et leurs grandes branches noires; le sol qu'elles ombrageaient naguère, dénudé, couvert de cendres, fait un contraste avec cette nature riante, douce, harmonieuse, d'une coloration blonde et claire qui rappelle la Touraine aux premiers jours de l'automne. L'abandon et le mépris de la richesse végétale frappent le voyageur : à chaque pas ce sont des arbres abattus qui sont laissés sur la place, presque toute la terre est en friche; autour de quelques habitations, groupées près d'une chétive mosquée à minaret de bois, s'étendent des champs de maïs et de sorgho où les plantes sèchent sur pied; les citrouilles et les courges mûres émaillent le terrain de points jaunes et d'un rouge vif.

Partout où il y a un cours d'eau le Turc construit un moulin, et parfois à la pente d'une colline d'où descend un torrent, dans une étroite rainure aujourd'hui desséchée et qui montre un lit de cailloux, on voit suspendues sur leur pivot les roues de bois, construction sommaire d'un pauvre diable qui est son propre meunier.

## CHAPITRE VII

### BAJNALUKA.

**L'arrivée. — Le personnel du chemin de fer. — Promenade dans la ville. — Le faubourg serbe. — Le quartier turc. — La ville est abandonnée par les Serbes. — Visite au consul. — Première impression.**

A deux heures et demie, le train s'arrête devant la station de Bajnaluka ; la ville est loin encore, les inspecteurs et le chef de gare veulent bien m'accompagner pour me faciliter l'installation. Nous traversons une plaine unie comme un tapis vert, fermée à l'extrême horizon par une chaîne de collines boisées, où la Verbaz, qui serpente entre deux rives profondes, indique les sinuosités de son cours par une bordure de saules d'un gris pâle. Sur ce vaste champ sans limites, comme les plaines du Maroc, se dressent les tentes blanches à cone tronqué d'un camp turc, avec ses grand'gardes détachés aux passages du fleuve. C'est la division des *rédifs*, soldats de la landwehr musulmane du *sandjak* ou district de Bajnaluka, chargés de la défense du territoire ;

ils sont commandés par des officiers de l'armée régulière, et, aux termes de la loi, ne doivent pas quitter leur province. Nous longeons le front de bandière, défendu par deux batteries de campagne, mais nous ne pouvons que jeter des regards furtifs sur les canons dressés sur leurs affûts et protégés par des parasols coniques ornés d'une frise peinte; les sentinelles qui se promènent de l'autre côté des fossés qui bordent la route ne laissent point stationner les passants, et tout individu qui porte l'habit européen est doublement suspect.

Ces messieurs me disent que leur vie est suspendue. Ils formaient autrefois une colonie étrangère composée des ingénieurs, employés, médecins, tous allemands, français ou italiens; mais ce groupe s'est dispersé, la population musulmane est devenue arrogante, et, de minorité qu'elle était autrefois, elle est devenue une majorité toujours en éveil et pleine de soupçons, par la fuite de l'élément agriculteur, raïas du rite grec ou catholiques romains.

Le personnel du chemin de fer loge à la station même, et, à partir de six heures, ne peut plus communiquer avec la ville. Le peu de Serbes qui sont restés sont claquemurés dans leurs maisons, qu'ils n'osent abandonner, de peur de les voir livrer aux flammes. Dans le quartier serbe, construit à la *franca* et composé de maisons dont quelques-unes ont une apparence décente, on me montre les de-

meures des colons les plus riches, aujourd'hui désertes ou gardées seulement par des serviteurs qui vivent de quelques grains de maïs et ne se montrent ni jour ni nuit. Ce quartier, qui s'étend de chaque côté de la route, n'a pas de caractère spécial. A gauche, regardant la plaine, se dresse le consulat du gouvernement austro-hongrois, dont le pavillon flotte au haut d'un mât. L'Autriche est la seule nation qui soit représentée ici ; les autres puissances ont leurs agents à Bosna-Séraï. Nous faisons halte dans le faubourg, sur une place séparée de la grande route par de larges fossés. C'est le marché des chrétiens, entouré de maisons de bois, de cabarets, d'auberges, de petites échoppes. Un Dalmate qui est venu se fixer ici, lors de la construction de la voie ferrée, pour entreprendre des travaux de terrassement, tient une sorte d'hôtel et un débit de liqueurs ; il parle aussi facilement l'italien que le serbe, comme les Dalmates de la côte, et m'offre de me loger. Je prends congé des ingénieurs, qui me promettent leur visite au premier jour ; ils me recommandent une grande prudence et me conseillent de me présenter chez le consul d'Autriche, si je veux éviter toute éventualité fâcheuse.

Un instant après avoir pris possession de mon logis, je pars, marchant droit devant moi sans rien savoir du lieu où j'arrive. Le faubourg serbe s'étend

encore assez loin, puis les maisons s'espacent; on dirait qu'on quitte la ville pour entrer dans là campagne. La route, très-large et bordée d'arbres, traverse des jardins d'une végétation touffue, où, à moitié cachés par les hautes herbes et les jeunes arbustes, paissent des troupeaux en liberté. En y regardant de près, dans les herbes folles, on distingue des pierres grises qui disparaissent sous la mousse et les parasites : c'est le champ du repos, le cimetière de la ville turque, riant asile plein de lumière, plein de soleil et de chants d'oiseaux, où de grands arbres majestueux balancent leur ombre sur les pierres tombales couronnées du turban. De l'autre côté de la route, ce sont encore des jardins clos de planches vermoulues au fond desquels on devine des habitations. On ne se douterait point qu'on est au cœur d'une grande ville, mais la vie s'affirme à mesure qu'on avance : des enfants tout vêtus de rouge, comme des enfants de chœur, se bousculent au sortir d'une école, admonestés par leur maître d'école, *thaleb* à lunettes, à tête d'alchimiste, qui fait penser aux tableaux de Decamps; au milieu de la chaussée, des cavaliers arnautes et des Albanais arrogants, le fusil en travers de la selle, passent rapides, faisant jaillir l'étincelle sous le pas des chevaux; un officier de nizams, chargé d'un quartier de mouton tout sanglant, traverse la route.

La ville turque commence au sortir des jardins, plus ample et plus colorée que le faubourg serbe. Le bazar, à l'entrée, est encore celui de toutes ces cités musulmanes ; mais il s'étend sur un très-vaste espace. La grande mosquée en occupe le centre : c'est l'heure de la prière ; on entre en foule, et derrière les arcs fermés de grilles peintes comme des moucharaby, on voit les fidèles se livrer à leurs ablutions devant la grande vasque du Patio. Un muezzin, vieillard tout cassé et qui s'appuie sur une canne, va se placer au carrefour des quatre rues qui se coupent à angle droit dans le bazar, et, au milieu de cette foule qui encombre le passage, d'une voix de tête perçante et chevrotante, sur un rhythme bizarre, il appelle les croyants à la mosquée. Il y a du mouvement dans la foule, pourtant on fait peu de commerce, et la plupart des boutiques sont fermées. Des ruelles étroites et longues où l'on ne passe que deux de front, et au-dessus desquelles les volets relevés forment comme une toiture, sont réservées à chaque industrie ; il y a le quartier des tailleurs, celui des chaudronniers et des marchands d'étoffes. Ici, seul dans sa boutique dépourvue de marchandises, un écrivain public lit gravement le Coran en marmottant tout haut ; là, assis sur les tréteaux d'un marchand de babouches, quelques personnages très-élégants, très-nobles, vêtus de tissus soyeux et de riches fourrures, devisent lente-

ment avec de beaux gestes expressifs. Il m'est impossible de m'arrêter, car aussitôt la foule se groupe, et je me sens surveillé avec une curiosité inquiétante.

Le bazar franchi, un pont branlant enjambe un fossé infect où barbotent des canards; des misérables végètent accroupis sur les bords du ruisseau fangeux, et restent comme figés dans la boue noirâtre. C'est un bras de la Verbaz qui traverse la ville en formant des mares qui rendent les communications impraticables. Jamais nature plus riante et ville plus pittoresque ne furent l'objet d'un plus grand abandon ; tout est plein de contrastes : comme dans toutes les villes orientales, la verdure et les fleurs sourient sur des masures en ruine, et de vieilles baraques de bois sont debout à côté de pavillons pimpants de couleur et d'un aspect pleins de gaieté.

Dans cette première promenade faite à l'aventure, sans plan, sans explications, tout le reste de la ville en dehors du quartier serbe et du bazar, où les maisons sont groupées, me paraît consister en rues bordées de jardins clos de planches, au fond desquels les habitations sont cachées dans la verdure.

Je suis des voies désertes, guidé par un fil télégraphique, et j'arrive à ce qui doit être le *konah* ou maison du gouvernement, bâtisse régulière à grand arc central en fer à cheval, surmonté d'un moucharabie à pans coupés. Des chevaux sellés piaffent

devant la porte gardée par un détachement de cavaliers; le *konah* s'appuie à la forteresse, et de ce côté la cité est fermée de hautes murailles avec bastions; sur les glacis croissent de grands arbres, et des canons de fer gisent dans l'herbe, à côté d'affûts brisés.

Après avoir fait le tour de la ville, je rentre chez moi par les jardins qui conduisent au quartier serbe. Mon hôte, déjà inquiet, m'assure qu'il ne faut pas pénétrer dans le quartier turc, et essaye de bien me faire comprendre la situation : la ville est en état de siége, un étranger n'y saurait résider; mais comme ces vagues propos ne m'apprennent rien de précis, je prends le parti de me présenter chez le consul autrichien. M. Depolo est l'ancien chancelier drogman du consulat de Mostar; il réside depuis quinze ans dans la province. Sous la réserve professionnelle de l'agent officiel, on devine une grande préoccupation. De toute la Bosnie, la *Nahija* de Bajnaluka est le centre qui compte le plus de catholiques et de grecs; la population d'ordinaire n'est pas inférieure à cinquante mille âmes, et les musulmans n'entrent que pour six mille dans la proportion. Aujourd'hui, par suite de l'insurrection, les raïas ayant abandonné le territoire, les Turcs sont les maîtres, et tout est possible en fait d'éventualités. Chaque nuit, on s'attend à un massacre, la population serbe a les yeux tournés vers le pavillon du consulat; ceux des Turcs qui ont fait

amitié avec les familles serbes et qui ne professent pas le fanatisme de leurs coreligionnaires envoient de temps en temps avertir le consul des complots qui se trament contre la vie des chrétiens. Mon hôte d'ailleurs m'a déjà dit que sa femme et sa fille ont un asile assuré dans une famille musulmane, et tous ses propos n'ont rien d'exagéré. Les catholiques sont plus en sûreté que les raïas du rite orthodoxe, mais pas plus les uns que les autres ne se risquent à pénétrer dans la ville turque : le consul lui-même n'y entre qu'en uniforme, suivi de son *càvas,* et dans les circonstances officielles. Tous les colons sont partis, les moissons sont restées sur pied ; on cite des habitants serbes, riches propriétaires ayant sur leurs terres plus de mille cultivateurs, qui ont dû fuir en abandonnant tout ce qu'ils possèdent. Le Turc n'ose pas encore s'emparer de la moisson, puisque le Serbe n'a commis d'autre crime que celui de quitter le pays ; le catholique qui est resté ne peut pas moissonner la récolte d'autrui, parce que le Turc lui ferait violence : des émissaires envoyés des Confins militaires, où ces riches propriétaires sont réfugiés, et auxquels ils ont offert la moitié des produits s'ils veulent moissonner pour eux, ont été l'objet de mauvais traitements qui les ont fait renoncer à l'entreprise.

L'hiver vient, la moisson s'égrène et se perd sur le sol sans profit pour personne. La terreur règne

ici, tout le monde est suspect; on n'ose ni s'arrêter dans la rue ni parler à voix basse. Tous les prêtres grecs ont dû fuir; les trappistes et les franciscains, qui ont une grande influence, ont pu rester. La ville elle-même ne saurait être prise par les insurgés; elle a été menacée cependant, et, selon les nouvelles qui viennent du dehors, les Turcs, fanatisés par les revers ou exaltés par les succès, se livrent à des exactions contre les Serbes. J'arrive donc dans des circonstances assez graves : la nuit dernière, au milieu des ténèbres, on a entendu des clameurs et des coups de feu. Un parti de Turcs, envahissant le quartier chrétien, a pénétré jusque dans l'église serbe, et, amoncelant là des fagots et des branchages, a livré l'édifice aux flammes, à la grande terreur de tout le faubourg; les ruines sont encore fumantes. Les habitants, incapables de se défendre, terrifiés et réduits d'ailleurs pour toute population à celle des serviteurs, n'ont pas même essayé de résister; ils sont restés cachés. Le consul me dissuade d'aller en avant : si je persiste à m'avancer jusqu'à Bosna-Séraï, il me conseille de remonter vers Gradisca, et de partir de là avec l'escorte de la poste consulaire.

Comme le soleil va se coucher, on exige que je me fasse accompagner par le *cavas* pour rentrer dans mon quartier; mais j'insiste pour aller jusqu'à l'église serbe, qui s'élève juste derrière la maison que j'habite dans un enclos planté d'arbres comme

une cour de ferme normande. Les passants regardent avec crainte, et toute cette population chrétienne du quartier semble atterrée. Je franchis l'enceinte ; la ruine en effet fume encore : c'était une construction de bois, misérable et chétive, un hangar plutôt qu'une église ; les charpentes noircies sont restées appuyées contre les murs blanchis à la chaux. Le lieu est désert ; une vieille servante, le seul gardien du lieu, fuit à notre approche et refuse de répondre aux explications que je demande sur les causes du sinistre. Un coup de canon retentit : c'est la fin du jour. La voix du muezzin s'élève, aiguë, chevrotante. Il était accroupi derrière la balustrade de la *djemmie*, attendant le signal, car il surgit tout d'un coup, les bras levés vers l'Orient ; tout en modulant longuement son chant plaintif, il illumine le pourtour du balcon d'une série d'écrans verts munis de godets de couleur. C'est le ramazan : le jeûne est rompu, la journée commence pour le musulman ; elle s'achève pour le chrétien du quartier serbe, qui mure sa porte, clôt ses volets et charge ses armes, plein de craintes et de lugubres pressentiments.

# CHAPITRE VIII

## L'ARMÉE TURQUE.

J'accompagne les Turcs dans leur marche contre l'ennemi. — Rencontre avec les insurgés à Sviniar. — La guerre de guérillas. — L'armée turque. — Halte à Berbir. — Combat de Sviniar. — Les irréguliers. — Les Bachi-Bozouks. — Les Zapties.

Les nouvelles qu'on recevait à Bajnaluka depuis quelques jours étaient inquiétantes : un parti d'insurgés embusqués de l'autre côté de la Verbaz, sur les collines qui s'élèvent entre l'Ukrina et le cours de la rivière, avait eu pendant deux journées l'avantage sur les troupes turques. L'officier supérieur qui commande à Gradisca dut demander des renforts et du canon au camp de Bajnaluka ; quelques heures après, une colonne composée d'un millier d'hommes, réguliers et auxiliaires, se dirigeait vers le lieu du combat. Quoiqu'on ignore toutes les décisions prises au *konah*, et que le secret des moindres opérations soit bien gardé, deux circonstances ont dénoncé la gravité de la situation : les *bachi-bozouks*, appelés

en hâte, se sont mis en marche vers les plaines qui bordent la Save, et la singulière musique dont ils sont précédés les dénonce à toutes les contrées qu'ils traversent. De plus, dans les villages catholiques, on a procédé à la distribution des armes et des munutions aux raïas restés fidèles à l'autorité musulmane. Cette particularité m'a vivement frappé, et je me suis réservé de demander aux Pères franciscains ou aux trappistes, qui ont un établissement aux portes de la ville, par quelle singulière contradiction les catholiques d'Herzégovine se sont unis aux raïas du rite oriental contre les Turcs, tandis qu'ici, dans cette partie de la Bosnie, les musulmans ne craignent pas d'appeler les premiers comme auxiliaires dans la répression de l'insurrection soulevée par les seconds. Le fait n'est pas nouveau, mais je n'en avais pas encore été témoin. Quoique la proportion entre le nombre des catholiques et celui des grecs qui peuplent la Bosnie soit tout en faveur de ces derniers, cette circonstance révèle cependant de graves dissentiments qui désormais ne peuvent que s'accroître. Une telle disposition des catholiques doit déranger la combinaison de ceux qui cherchent la solution de la question des provinces slaves de la Turquie d'Europe dans l'union des populations sous le sceptre d'un prince de religion orthodoxe.

Sviniar, qui est le point vers lequel nous nous dirigeons, est célèbre dans l'histoire de l'insurrection. Au début du soulèvement, quand les Turcs, craignant de voir se propager la rébellion dans la Bosnie, prenaient leurs mesures pour lui enlever ses chefs probables, trente des plus riches raïas de cette ville ont été arrêtés au milieu de leurs familles; on leur a fait subir une longue détention, et ils n'ont été rendus à la liberté qu'après avoir payé une rançon de vingt mille ducats. Les musulmans ont allégué pour prétexte à cette rigueur l'accueil fait par les raïas aux rebelles réfugiés chez eux. Ce fait s'est passé le 3 du mois d'août; le 14, à la suite de nouveaux troubles du côté de Kostaïnicza, de nouvelles arrestations ont été ordonnées : le bruit s'en est répandu rapidement; tous les villages voisins ont émigré dans la montagne, et les hommes en état de porter les armes ont organisé la résistance. Dans la nuit du 17 au 18, ils ont coupé le chemin de fer de Novi à Bajnaluka; les musulmans ont répondu à cet acte des rebelles par de nombreux massacres qui ont été le signal du soulèvement pour toute cette partie du territoire. Pendant que les hommes valides prenaient les armes, les vieillards, les femmes et les enfants de ces contrées ont passé le fleuve et sont venus demander un asile à leurs coreligionnaires des Confins militaires. Depuis cette époque jusqu'aujourd'hui les insurgés vivent dans la mon-

tagne ; la Bosnie n'a point été pacifiée, et les alertes sont fréquentes.

La colonne de renfort que je vais suivre, grâce à l'obligeante intervention des chirurgiens du camp, se compose des irréguliers, *bachi-bozouks* à pied et à cheval au nombre de cent cinquante à deux cents, d'un bataillon de *nizams* ou réguliers, qui compte à peine deux cents hommes, de plusieurs bataillons de *rédifs* et de deux pièces d'artillerie, le tout commandé par un officier supérieur auquel on donne le nom d *bimbasha* ou commandant de mille hommes. Quel ques *zaptiés* ou gendarmes qui se rendent à Berbir se sont joints à la colonne.

Partis au point du jour, il nous faut huit heures pour arriver à Tribicci, où les troupes passent la Verbaz sur un pont de bois et débouchent en plaine au pied des premiers étriers du mont Motaïca, occupé par les insurgés, d'où ils descendent inquiéter les forces turques, menacer les villes qui s'étendent entre Berbir et la montagne et tirailler jusque dans les camps de la réserve établis au pied de la forteresse.

Le pays que nous traversons est le plus riche de toute la Bosnie. Depuis Bajnaluka jusqu'à Sviniar, à part un col entre Maglai et Dervis, la contrée est aussi fertile que la plaine lombarde et peu mouvementée; mais l'état d'abandon est complet, et la nature fait son œuvre malgré l'incurie des hommes.

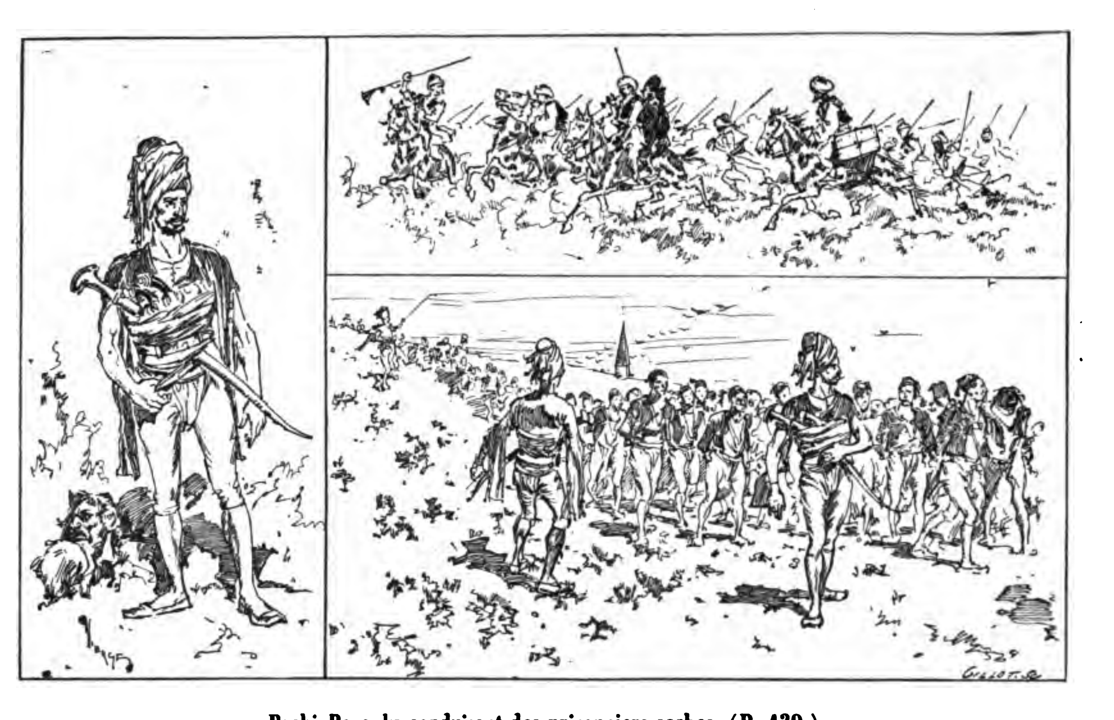
La route, très-large, assez bien entretenue, est celle qui mène à Berbir et communique avec la Save; une autre route traverse aussi la partie plate du pays, de Bajnaluka à Novi : c'est celle que j'ai prise pour entrer en Bosnie. Cette partie nord de la contrée forme un grand contraste avec le reste de la région, très-montagneuse, très-boisée, où les pics, fort nombreux, atteignent parfois une hauteur de sept mille pieds. Ces deux routes sont les seules de toute la province où l'on puisse circuler avec des chariots; partout ailleurs on est réduit à voyager à cheval et en caravane.

L'artillerie et les *nizams* suivent la route de Berbir, précédés par les *bachi-bozouks* à cheval qui forment l'avant-garde et sonnent leur marche sur de petits gaboulets très-courts, qui rendent un son aigre et discordant; leur tambour plat, fixé en écran d'un côté de la selle, résonne sous les coups redoublés qu'ils frappent d'une seule main et à tour de bras, à l'aide d'une courte baguette tamponnée à l'extrémité. Rien de plus étrange que leurs types : autant d'hommes, autant de races, autant de costumes différents. Ils vont à l'aventure, sans souci du rang ni de la discipline, tantôt à la tête, tantôt à l'arrière-garde, abandonnant la route pour suivre le cours de la rivière, disparaissant pendant des heures entières et revenant, par une course effrénée, occuper le premier rang de la colonne.

Leur costume est indescriptible, car chaque homme, tenu de s'équiper lui-même, porte celui de la région qui l'a vu naître et s'accoutre à son gré, suivant ses goûts, son caractère et la mode. Il en résulte un ensemble des plus étranges : je crois voir dans ce détachement des spécimens de tous les corps d'auxiliaires et d'irréguliers qui se recrutent sur les frontières de la Russie et celles de l'Asie ; mais le chirurgien hongrois auprès duquel je chevauche m'assure que je n'ai devant les yeux que les volontaires connus sous le nom de *bachi-bozouks*, et qu'on appelle plus souvent ici les irréguliers. Ils se recrutent surtout dans les provinces asiatiques et africaines de la Turquie, et forment, avec les *spahis* et les *bédouins*, les trois corps francs les plus considérables composés de volontaires. Leur nombre, en cas de guerre, est toujours très-élevé, l'appât du butin les attire, à défaut de la paye, devenue hasardeuse et hypothétique. Lors de la dernière guerre contre les Russes, l'ensemble de ces volontaires s'élevait à huit mille pour l'infanterie, et à seize mille la cavalerie. Les spahis sont volontaires aussi, ils pour forment un corps aristocratique, car il ne se recrute que parmi les anciennes familles de noblesse mahométane de la Bosnie, de la Croatie turque et de la Bulgarie. Il est juste de dire que, dans les circonstances actuelles, nombre de Bosniaques musulmans sans ressources prennent du service dans les rangs

de ces volontaires, et ce ne sont pas ceux qui ont l'aspect le moins pittoresque.

Les spahis et les *bachi-bozouks* sont tout à fait incapables de discipline; leurs officiers n'ont aucune des connaissances requises pour lutter dans une bataille rangée contre une armée disciplinée : aussi ne les emploie-t-on que dans la guerre de montagne, là où l'initiative individuelle a plus de prix que la subordination à la volonté d'un chef. Ils sont extrêmement fanatiques, combattent pour eux-mêmes et s'inquiètent fort peu des mouvements d'ensemble. Je crois impossible, même pour un Ottoman, de reconnaître, dans ce ramassis d'hommes de toutes les régions, celle à laquelle appartient chacun des types qui passent devant nos yeux. Voici par exemple un grand diable bronzé, long, mince, maigre et nerveux, aux attaches fines et élégantes comme celles d'une statue antique, qui arpente la route à pied, chaussé simplement d'une babouche plate, le mollet serré dans une courte jambière en maroquin comme celle de nos zouaves, la fine culotte de toile à brayettes moulant les cuisses comme un maillot de danseur : des écharpes de toutes les couleurs partant du dessous des hanches s'enroulent autour de son corps jusqu'aux aisselles; le vêtement principal consiste en un gilet vert à boutons de filigranes dont les manches, ouvertes comme celles d'un pourpoint moyen âge, retombent



Bachi-Bozouks conduisant des prisonniers serbes. (P. 139.)

presque jusqu'aux genoux et, en se balançant dans la marche, laissent les bras complétement nus. L'arme principale, le kandjar, passé à la ceinture à côté des pistolets à crosse d'argent, est si long qu'il coupe le corps en deux par une ligne oblique et dépasse les deux côtés de la poitrine. La coiffure est un haut bonnet rouge posé de côté, qui emboîte le crâne jusqu'à la nuque et ne laisse libre que le visage; tout autour s'enroule un châle soyeux dont les longues franges retombent sur le côté. Tel qu'il est, avec son petit fusil court et carré, trabuco ou tromblon archaïque joliment incrusté de nacre, de coraux et de cabochons, et pendu en bandoulière à l'épaule, ce *bachi-bozouk* rappelle les *recruteurs* de Smyrne, que Raffet a rendus célèbres par ses dessins. A côté de lui marche un fantassin circassien qui fait un vif contraste : pendant que son compagnon va presque nu dans ce vêtement qui moule exactement les formes, celui-ci disparaît au contraire sous le *bourka*, manteau de feutre chevelu surmonté d'un capuchon recouvrant le *bock*, le bonnet fourré des guerriers de son pays. Les cavaliers sont plus singuliers encore dans leur accoutrement; les chevaux, maigres et nerveux, sont si petits de taille que la plupart des cavaliers, de très-haute allure, semblent près de raser le sol, malgré leur façon de replier la jambe. L'étrier, large plateau à peine pourvu d'un léger rebord en ailes, est

d'une dimension tout à fait insolite. Le harnachement des chevaux, leurs caparaçons, les accessoires paquetés au troussequin de la selle et à la palette, les mille objets bizarres, cartouchières, colliers, amulettes, poudrières, bourses, sabretaches de forme étrange, chaînes portant la mince hache d'armes, et autres instruments divers qui pendent de tous côtés en rendant un bruit de ferraille, composent un ensemble d'un pittoresque achevé. Quelques-uns des cavaliers sont nègres; ils se drapent comme les Arabes dans des étoffes blanches, laiteuses, qui forment de beaux plis nobles et harmonieux; d'autres revêtent des pourpoints éclatants, à manches ouvertes, qui pendent jusqu'à l'étrier, et dont les couleurs vives, vert émeraude, rouge carmin, bleu sombre, ornées de soutaches d'or ou de soie tranchante d'un dessin compliqué, se détachent violemment sur la fustanelle blanche aux mille plis. L'armement est si varié que le service des munitions doit présenter une difficulté pratique considérable. Depuis l'espingarde marocaine jusqu'à la canardière et le remington, tous les systèmes sont représentés dans les mains de ces irréguliers; chacun d'eux pourvoit à ses besoins et porte avec lui son approvisionnement, son moule à balles et son plomb, ce qui explique les nombreux paquets ficelés sur les chevaux de bât qui les suivent, ou même fixés de telle sorte à leur selle ou sur la croupe et

le dos de l'animal, que le cavalier semble emboîté sur sa monture. A l'arrière-garde, des caisses rouges à fleurs peintes, semblables aux coffres de mariage des maisons arabes, représentent le bagage des officiers, porté par des ânes de petite taille de la même race que ceux du Caire.

Les quelques *zaptiés* qui font escorte ont une tout autre tenue; ce sont aussi des irréguliers cependant, mais dans l'empire turc ils représentent la police de l'intérieur et font un service qui correspond à celui de nos gendarmes départementaux. Ils comptent dans l'armée active et, en cas de guerre, forment seize régiments répandus sur toute l'étendue du territoire. Ces *zaptiés* se recrutent surtout parmi les Albanais, race guerrière d'une belle prestance et habile dans le maniement des armes; ils sont volontaires, mais ils doivent avoir servi, et on les choisit avec soin parmi les hommes les plus endurcis, les plus forts, ceux qui ont donné des preuves personnelles de courage. Quelque partie du territoire qu'on traverse, on est sûr de rencontrer le *zaptié* faisant sa ronde, servant à la fois de courrier, de garde de police, d'agent politique. Ils passent parfois la frontière pour accomplir leur office. Au dernier automne, me rendant de l'Herzégovine à Spalatro, les *zaptiés* qui accompagnaient notre caravane, composée de marchands qui portaient du café en Dalmatie, nous escortèrent jusqu'à la porte

même de la ville, traversant le territoire dalmate dans toute sa largeur. Ces cavaliers sont vêtus d'un uniforme sombre, et la fantaisie est bannie de leur harnachement. Les chevaux sont laids de forme et ne payent point de mine, mais ils sont durs à la fatigue et fournissent un excellent service. En Bosnie et en Herzégovine, comme ils personnifient l'exaction et la rigueur ottomanes et représentent souvent l'exécuteur des œuvres du percepteur de l'impôt, les *zaptiés* sont haïs par la population. En temps de guerre, ils servent aux avant-postes et font surtout le service des patrouilles; on peut en tirer le meilleur parti comme cavalerie légère.

Après quelques heures de marche en plaine, à un endroit nommé Sibic, nous quittons la grande route pour chercher le passage de la Verbaz. Jusqu'ici nous avons fait peu de rencontres, et le pays semble désert. De temps en temps passe quelque cavalier, officier supérieur régulier ou beg bosniaque, qui va voir ses colons, accompagné de serviteurs armés. L'étranger a peine à distinguer le civil du militaire parmi ces personnages d'un aspect martial et qui voyagent avec cet appareil guerrier. Nous croisons des files de chariots très-bas à roues pleines, sortes de cages d'osier formées de claies traînées par quatre bœufs ; les paysans, singulièrement accroupis dans le fond, le nez aux genoux, se rendent aux travaux des champs. Ils ne marchent qu'avec une avant

et une arrière-garde de deux raïas montés sur des petits chevaux maigres à tous crins, portant le fusil en travers de la selle. Ces paysans psalmodient parfois des chœurs d'une mélodie courte, monotone et d'une tristesse particulière ; nous reconnaissons à quelle race ils appartiennent à l'attitude qu'ils prennent en croisant la colonne. S'ils sont chrétiens et raïas, leurs chants cessent dès qu'ils nous aperçoivent, et ils s'accroupissent davantage, ne laissant plus voir que le sommet de leur turban ; s'ils sont mahométans et Turcs, ils montrent une certaine curiosité, se lèvent dans le chariot et échangent parfois des lazzi avec les soldats. Toute la région que nous traversons a été visitée par les insurgés ; depuis le 18 août (jour où ils ont coupé le chemin de fer de Novi et les télégraphes des routes du nord) jusqu'aujourd'hui, ils ont été les maîtres de tout le triangle compris entre Kostaïnicza et Kosaratz. On vient seulement de les refouler de l'autre côté de la Verbaz ; aussi les villages sont déserts, et tout le pays, qui à l'époque des récoltes devrait offrir le spectacle d'une activité relative, semble tout à fait abandonné ; comme dans la partie de la Croatie turque que nous avons traversée, les moissons sèchent sur pied et l'hiver sera dur pour tous.

A Tribicci, la colonne fait halte dans la plaine ; nous nous disposons à franchir la rivière sur un pont branlant qui paraît ne pouvoir résister à un tel ser-

vice. Les Turcs ne sont jamais pressés ; il est trois heures de l'après-midi, on pourrait certainement prendre position et s'emparer des hauteurs qu'on présume être occupées par les forces des insurgés, mais on va tout à fait à l'aventure ; après avoir perdu beaucoup de temps en allées et venues, il est décidé qu'on attendra jusqu'au lendemain à Tribicci les rapports des officiers qui ont soutenu le dernier choc et dont les communications ont nécessité le départ de la colonne.

Les villages bosniaques consistent en maisons éparses, très-distantes les unes des autres ; elles s'étendent parfois sur un espace de plusieurs kilomètres. On reconnaît le centre du groupe aux greniers publics formés de claies en osier isolées du sol à hauteur d'homme, portés sur des charpentes en bois non équarri, afin d'éviter l'humidité du sol et le contact des bêtes fauves. Ces granges, surmontées d'un toit de planches, servent à conserver les prestations en nature faites au gouvernement par les colons ; elles sont sous la surveillance des collecteurs de l'impôt.

Pendant que les troupes bivouaquent et que les officiers se concertent, les cavaliers se débandent malgré les observations de leurs chefs, et chacun cherche sa vie comme il peut. Désireux de ne pas dormir à la belle étoile et décidé à passer inaperçu, sur le conseil du chirurgien, je me dirige avec son

ordonnance vers un point du village où habitent des catholiques chez lesquels je compte rester jusqu'au lendemain. Tous ces cultivateurs dont les chaumières sont ainsi éparses s'enfuient à notre approche, ou bien, s'ils nous attendent, ils répondent négativement à toutes nos questions. J'ai beau montrer des florins, de l'argent, de l'or même, ils secouent la tête et répondent qu'ils n'ont rien, ni œufs, ni poulets, ni pain, ni fourrage pour le cheval. Le *nizam*, moins patient, fait sonner son sabre et parle haut; mais ce qui complique tout, c'est que le soldat est rouméliote et ne comprend pas le serbe. Comme la femme, selon l'usage des Slaves du sud, porte un foulard en forme de poche à la ceinture, j'y jette une pièce d'argent en lui demandant à manger dans son idiome serbe; elle ne répond ni ne fait un geste. Tourmentés par la faim, nous allons à un quart de lieue de là, mais la même scène se repète. Laissant le cheval à la porte des enclos, il nous arrive d'entrer dans des maisons complétement vides; sur le sol battu gisent des paniers, des outils de travail, des épis de maïs, et dans un coin obscur, séparé de la pièce par un petit rempart de planches, une litière de paille de sorgho indique l'endroit où reposent les habitants du lieu. Rien de plus misérable que les cabanes des raïas de Bosnie au milieu de cette riante et douce nature; on dirait qu'on entre dans un village pris d'assaut, et de fait, depuis un mois toute

cette partie a été constamment visitée par les forces chargées de poursuivre les insurgés et par les insurgés eux-mêmes.

Lassé de ces démarches inutiles, je reviens à Tribicci, où, de concert avec le chirurgien, qui craint de se compromettre et de contrarier les officiers en introduisant un étranger dans leur cercle, nous nous décidons à repasser la Verbaz et à continuer notre route vers Berbir. A moins de surprise nocturne, la colonne ne se mettra en marche qu'au matin, et nous pourrons passer la nuit dans la ville, dont nous ne sommes séparés que par une heure et demie de marche.

## BERBIR.

Berbir, la Gradisca des Turcs, s'étend au bord de la Save ; nous y arrivons presque au coucher du soleil, à l'heure où rentrent les troupeaux. La ville est entourée de vergers, les maisons s'éparpillent à grande distance les unes des autres, on y entre en traversant un cloaque de boue noirâtre. Un petit camp dresse ses tentes blanches à la droite de la route dans la plaine verte, et les mosquées à minarets de bois s'élèvent au-dessus des maisons, noires d'aspect et toujours surmontées de très-hautes toitures qui écrasent la partie habitée. Défendue sur sa

frontière par le cours de la Save, une forteresse protége la ville du côté de la plaine, mais ses murs sont en ruine ; des arbres énormes ombragent les glacis, et, au lieu d'aller chercher le passage de la poterne, on peut pénétrer dans l'enceinte par les brèches. Par une inconséquence inexplicable, cette place fortifiée, où l'on entre à volonté par des trouées assez considérables pour que des cavaliers puissent y passer, est gardée avec un luxe de précautions militaires du côté de la Save, juste au point où un fleuve d'une très-grande largeur et dépourvu de ponts constitue la plus puissante des défenses naturelles. On nous laisse franchir le pont-levis sans même s'inquiéter de la route que nous avons prise pour pénétrer dans la place, et, suivant un instant le cours du fleuve, immense nappe jaunâtre dont les eaux basses laissent à nu de grandes berges de terre brune dénudées par les eaux et sans végétation, comme les talus d'une fortification neuve, nous entrons dans un faubourg séparé de la ville où s'élève l'hôpital, dirigé par un ami de mon compagnon de route. On renvoie les chevaux je ne sais où, et un homme de police, qui porte sur la poitrine un baudrier à plaque de cuivre orné de grands caractères turcs en relief, nous introduit dans un bâtiment carré blanchi à la chaux. Nous sommes reçus dans la première pièce par un petit vieux docteur à lunettes, vêtu à l'européenne, qui parle couramment

le turc, et se tournant vers moi m'adresse la parole en français.

Nous serons dispensés de chercher un gîte, car on nous offre ici l'hospitalité. Le premier soin de notre hôte est de nous montrer l'endroit qu'il nous destine pour la nuit : c'est un salon absolument vide, tout autour duquel règne un large sofa très-bas; le sol est entièrement tapissé, et les fenêtres, au lieu de s'élever à hauteur d'appui, s'ouvrent au niveau du parquet, de sorte que la partie supérieure de la pièce reste dans l'obscurité. L'intérieur, quoique dépourvu de meubles, est cependant décent; un narghilé avec son long tuyau en serpent repose sur le sol à côté de quelques numéros d'un journal illustré et de livraisons de romans populaires italiens. Après quelques instants de conversation, je me rends compte du lieu où nous sommes; ce docteur, qui est de nationalité hongroise et depuis longues années au service de la Turquie, vient du fond de l'Asie Mineure; il habitait Sivas et a été rappelé pour diriger l'hôpital de Berbir. Il vit ici avec sa femme et sa fille. On nous apporte quelque nourriture, et la soirée se passe dans cet intérieur cosmopolite, entre un médecin musulman de l'armée turque, mon guide, ancien étudiant du quartier Latin, le docteur hongrois, marié en secondes noces à une jeune femme née à Milan, et enfin la fille de notre hôte, née à Pesth d'une mère bavaroise.

Le docteur hongrois est turcophile et assure que le raïa est le provocateur ; il prétend qu'on exagère tous les faits de guerre des insurgés, et qu'à la suite des combats qui ont eu lieu dans la plaine entre Berbir et Dubiça, malgré toutes les dépêches des journaux slaves, il n'a jamais eu que trente blessés dans son hôpital, et qu'on compte à peine une douzaine de morts. Il n'a pas assez de mépris pour tous les chrétiens des provinces turques, qu'il dépeint comme des hommes grossiers, ignorants, paresseux et indignes de l'intérêt de l'Europe. J'essaye de faire des objections, et le musulman lui-même avoue les torts de ses coreligionnaires, mais cette fois le petit vieillard s'enflamme, ses yeux petillent, il nous montre le raïa s'abandonnant lui-même, incapable d'aucune industrie, plus cruel que ceux qu'il accuse de tant de forfaits, et donnant les preuves de cette cruauté dans la lutte qu'il soutient. On voit que notre hôte a complétement épousé la cause de ceux qu'il sert. Pendant ce temps, grave et profondément pénétrée de son sujet, la jeune fille, assise sur des piles de coussins, scande à demi-voix des vers de la *Mer du Nord* de Henri Heine et des *Lieder* de Hartmann. Dans une conversation rapide, nous passons de Paris à Milan, de Milan à Sivas, des raïas aux Turcs, et nous effleurons toute chose. La Milanaise me nomme une à une les villas du lac de Côme et me dit les noms de leurs hôtes. Ces dames

sont venues jusqu'ici voilées comme des femmes turques en voyage ; elles éveillaient trop l'attention quand elles étaient revêtues du costume européen. Depuis dix ans, elles parcourent ce grand empire ottoman du nord au midi, selon les caprices d'un gouverneur ou la volonté de celui qui dirige le service médical à Constantinople.

On me donne quelques notions sur le service de santé de l'armée turque. La plupart des praticiens qui le composent sont étrangers, Allemands, Hongrois, Tchèques, Grecs et Italiens. On compte aussi un certain nombre de Français parmi eux, mais le nombre de ces derniers diminue de jour en jour. J'ai trouvé trois hôpitaux sur ma route, celui de Novi, celui de Bajnaluka, celui de Berbir; le premier est dirigé par un Slave de Prague, le second par un Hongrois de Pesth, et le troisième est aussi confié à un Hongrois. Ce service laisse beaucoup à désirer dans toute l'armée turque, et les blessés qu'on a évacués sur l'hôpital de Bajnaluka, après les deux combats qui ont eu lieu cette semaine, y sont arrivés trop longtemps après et dans un état désespéré. Une circonstance grave rend d'ailleurs la pratique de la chirurgie extrêmement difficile dans l'armée turque : toute amputation nécessite une autorisation qui n'est donnée qu'à la suite d'une enquête. Or, avec les formes en usage dans l'administration ottomane, on s'imagine aisément quelles conséquences

résultent de cette prescription, qui nous paraît monstrueuse avec nos idées européennes, mais dont la source est dans la foi même des musulmans. C'est une croyance répandue parmi eux que, s'ils se présentent à la porte du paradis privés d'un membre ou même défigurés, ils ne peuvent être admis qu'après une très-longue attente à participer aux félicités suprêmes promises par le Prophète. Les *coupeurs de tête* des régions de la Narenta vivent aussi dans cette superstition, et c'est ce qui explique que, dans cette lutte féroce entre raïas et Turcs, on retrouve sur les champs de bataille tant de cadavres mutilés. Les moins fanatiques ou les plus disciplinés ne résistent point à la tentation de rapporter au moins le nez ou les oreilles de ceux qu'ils ne décapitent point. A la suite du massacre des chrétiens de Popovo, où les réguliers rejetèrent le forfait sur les *bachi-bozouks*, les ordres de Constantinople furent si formels, que les officiers ont dû s'opposer à la mutilation des morts sous peine du châtiment capital; mais aujourd'hui encore les irréguliers ne regardent une victoire comme complète que s'ils ont déshonoré le cadavre de l'ennemi. Ce n'est plus un mystère pour personne que les insurgés, surtout ceux du bassin de la Narenta, usent souvent des mêmes procédés et s'en font volontiers gloire, à moins qu'ils n'aient pour chefs des hommes très-énergiques et éclairés. A l'affaire d'Utovo, tout un

parti qui s'était attardé sur le champ de bataille pour exécuter cette lugubre besogne de la mutilation fut enveloppé par les Turcs, qui à leur tour ne firent pas de prisonniers.

Ce sont ces procédés épouvantables qui ont donné à la lutte un caractère féroce. Le fait d'ailleurs n'est pas spécial à ces régions; nous l'avons bien éprouvé dans nos guerres d'Afrique, et dans tout le pays de l'islam les combattants en agissent ainsi. A la bataille de los Castillejos, lors de la campagne des Espagnols contre les Marocains, un escadron de *hussards de la princesse*, commandé par le marquis de Fuente-Pelayo, étant tombé dans un fossé creusé par l'ennemi et soigneusement recouvert de feuillage, les cadavres des officiers et des soldats qui ne purent échapper furent mutilés sous nos yeux, et les têtes presque instantanément séparées du tronc. En somme, il résulte de cette conversation avec notre hôte qu'un chirurgien mahométan qui a étudié dans les hôpitaux français, suivi nos cliniques et écouté les leçons de nos grands praticiens, se trouve bien empêché en face d'un sujet blessé au bras ou à la jambe, qu'il sauverait certainement s'il pouvait l'amputer, mais qu'il doit traiter sans espoir, se bornant tout au plus à prévenir l'aggravation du tétanos. C'est le cas du chirurgien militaire qui nous accompagne ici; il avoue que la lutte n'a pas été longue dans son esprit entre les convictions qu'il a acquises

hors de son pays en pratiquant un art utile à l'humanité, qui sauve l'existence d'un homme voué à la mort, et la résignation du fatalisme prescrite par sa religion, qui s'en remet à Allah du soin de le guérir sans même le panser.

Au lever du jour, après avoir reposé sur les divans du docteur, enveloppés dans nos couvertures de voyage, nous prenons la route qui suit la Save et nous nous dirigeons, non plus vers Tribicci, où la colonne s'est avancée la veille, mais vers Sviniar, située de l'autre côté de la Verbaz. La ville de Berbir est déserte à cette heure matinale. Après avoir franchi le faubourg, où s'élèvent quelques maisons *à la franca*, bariolées de paysages peints à fresque comme des cabarets italiens, nous arrivons devant le *konah*, construction en bois pourvue de grands balcons saillants. Le docteur, notre hôte, nous précède, vif, sautillant, alerte comme un jeune homme; il veut se charger de toutes les démarches. Le *konah* lui-même semble désert, la garde est endormie; notre guide disparaît sous le péristyle après m'avoir donné à entendre que je dois passer, pendant que nous traversons la ville, pour un chirurgien français qui arrive du camp et qui rejoint la colonne. Il revient en nous disant que depuis hier on a eu avis par télégraphe du mouvement exécuté par les troupes; elles se sont portées en avant et ont été déjà engagées la veille assez tard, après notre départ. On

compte ce matin même déloger les bandes des hauteurs qu'elles occupent.

Après deux heures de route dans une plaine verte comme au printemps, suivant presque toujours le cours de la petite rivière la Bobrina, nous arrivons à la Verbaz. Sur la colline, de l'autre côté de l'eau, des petits flocons de fumée, qui se détachent des bosquets dont la hauteur est semée, indiquent les repaires des insurgés. A mesure que nous approchons, nous percevons le petillement sec et répété de la fusillade. L'espace occupé par les troupes est assez considérable; le gros des forces, qui la veille avait franchi la rivière, a dû rétrograder et s'est éparpillé dans la plaine; les *bachi-bozouks* à pied et quelques compagnies de *nizams*, déployées en tirailleurs de l'autre côté, ont engagé l'action. Nous nous dirigeons vers l'ambulance, établie dans un moulin entre deux piles du pont, et où l'on est forcé de descendre les blessés par la berge. Porté sur des pilotis qui branlent et reposant sur deux bateaux mal fixés, le moulin tremble chaque fois qu'on se déplace. Les meuniers turcs n'ont pas abandonné leur meule; l'un d'eux, qui montre une face horriblement mutilée et semble avoir échappé à quelque terrible épisode de guerre, apporte dans un bassin de cuivre l'eau nécessaire au lavage des plaies. Les blessés sont d'ailleurs peu nombreux jusqu'ici; cinq ou six, étendus entre les sacs, ne laissent pas échapper une

plainte, et leur état ne se révèle que par la fixité de leur regard. Ce sont tous des réguliers aux uniformes délabrés, et qu'on prendrait pour des zouaves français mal tenus. Muni de sa pince à balle, mon compagnon extrait un projectile en forme de lingot de la cuisse d'un des blessés, qui pousse à peine un soupir pendant l'opération. Le patient sourit tristement quand on lui montre la balle encore enveloppée dans un caillot de sang. A mesure que l'affaire devient plus chaude, les blessés se multiplient; on est obligé d'évacuer ceux à qui l'on a fait le premier pansement. Les heures s'écoulent dans ce va-et-vient, l'action semble ne pas avancer; mais on m'assure qu'il en sera ainsi jusqu'au soir, et que tout se passe en fusillades comme dans une guerre de guérillas. Comme on vient de mettre deux pièces en batterie sur le bord de la rivière, j'accompagne le premier convoi de blessés jusque-là, et j'observe le tir dirigé contre une cabane au sommet du premier mamelon. Ce sont les pièces de campagne de notre colonne auxiliaire; elles sont traînées par des mulets de très-haute taille, très-bien servies, et le tir est remarquablement juste. On dit que l'artillerie turque est de beaucoup supérieure au reste de l'armée, et que son corps d'officiers se distingue parmi tous les autres. La tenue même des hommes est assez militaire, et la manœuvre, bien qu'exempte de cette précision spéciale aux armées européennes, est

plus régulière que celle des fantassins oudes cavaliers. Parmi les sous-officiers, on compte beaucoup d'instructeurs allemands, et quelques-uns, paraît-il, sont d'anciens maréchaux des logis français. Un des caractères particuliers du Turc comme canonnier, c'est l'excellente appréciation des distances, ce qui le rend naturellement très-propre au service de l'artillerie. J'observe que, dans ce groupe d'une cinquantaine d'hommes, un certain nombre des servants de pièces sont des nègres de très-haute stature.

On tiraille ainsi jusqu'à la nuit sans plan, sans décision vigoureuse d'enlever les hauteurs, de s'y établir et de les garder, et toutes les montagnes entre la Verbaz et la Bosna restent au pouvoir des insurgés, qui n'ont cependant ni chefs habiles ni munitions, et comptent au plus sept ceuts ou huit cents hommes dans toute la région, sous le commandement d'un certain Petzga. L'ensemble des forces dont on dispose ici pour les attaquer est de quatorze bataillons; on devrait donc en finir avec un peu de vigueur; mais, après chaque affaire, on revient en plaine pour occuper les villes où il n'y a plus que des Turcs, laissant les insurgés maîtres des hauts plateaux. C'est évidemment une guerre mal faite; je ne vois pas de mouvements stratégiques. La série de collines que nous avons en face de nous est absolument circonscrite par la Save, dont les passages sont faciles à garder, et sur l'autre versant de cette petite chaîne

les assaillants ont toujours un refuge derrière le cours de l'Ukrina, de sorte qu'ils attirent leur ennemi de mamelon en mamelon, le dominent toujours tant qu'ils sont dans la montagne, ont une ligne de retraite s'ils en sont chassés, et, par conséquent, peuvent toujours lui faire beaucoup de mal avec des forces très-inférieures.

Le soleil se couche; on voit revenir les *bachi-bozouks*, qui redescendent la colline et s'éparpillent dans la plaine; ils étaient deux cents au départ, on en compte cent à peine, qui repassent la rivière en traînant des moutons enlevés justement aux raïas qui ne se sont point soulevés et n'ont pas fui devant les troupes. On raconte que le gros des forces, après avoir tiraillé dans les bosquets, a fini par gravir le mamelon, a occupé un enclos autour d'une église où, pendant quelque temps encore, la fusillade a été vive; puis, comme l'action traînait, les irréguliers se sont jetés sur l'édifice en enfonçant les portes, l'ont saccagé, livré aux flammes, et fait quelques prisonniers qu'ils ne ramènent point. Le jour fini, chacun rentre; les troupes campent dans la plaine et autour des villes, les insurgés réoccupent la montagne et les hauts plateaux pour redescendre le lendemain jusque sur le front de bandière des camps, afin de harceler les Turcs et recommencer la même manœuvre que la veille.

Pendant que les troupes se reforment avec peine,

nous nous dirigeons vers le village de Dugovo, où l'on a établi provisoirement les blessés de la journée. C'est ici que nous passerons la nuit; l'état-major reste à Banicka, les irréguliers vaguent par les routes; on voit qu'il n'y a nul contrôle, nul appel, nulle discipline; chacun va où il lui plaît d'aller. Les *bachi-bozouks* ne forment pas de campement, ils se réunissent par groupes de quinze ou vingt, allument de grands feux et se couchent dans des loques les uns contre les autres, sans se garder, sans fouiller les maisons qui pourraient donner asile à des insurgés prêts à les surprendre.

## LE CAMP TURC.

Le camp de Bajnaluka, où j'ai fini par pénétrer régulièrement chaque jour, offre un certain intérêt parce que, dans sa proportion restreinte, il montre des échantillons de la plupart des troupes qui composent l'armée turque. Les tentes sont coniques et contiennent quatorze hommes, elles sont aménagées comme les nôtres, mais le soldat n'a pas la précaution, une fois qu'il a creusé la petite tranchée circulaire qui doit isoler sa demeure mobile, de surélever la terre tout autour entre chaque piquet, et d'enterrer à une bonne profondeur la *toile à pourrir*, de sorte qu'à la moindre pluie le sol est inondé. Les

tentes d'officiers supérieurs sont toutes *à la franca*, avec tables, chaises, pliants du bazar de voyage et lits en fer. On se groupe autour du *brazero* dont la cendre recouvre les charbons ardents et répand une douce chaleur; on apporte le café et les pipes, et à part le fez que portent les officiers, et les sabres à lames recourbées qui pendent accrochés au palan de la tente à côté des revolvers, on pourrait se croire dans un camp français. Autour du quartier général on a groupé, selon l'usage, les différents services de l'armée : l'intendance, le secrétariat, le service de santé et la tente du trésorier, qui, dit-on, remplit une sinécure. Le secrétariat occupe deux tentes sous lesquelles les écrivains, couchés à plat ventre sur de la paille de maïs, tracent les caractères turcs munis de leurs plumes de roseau, la main appuyée sur de petits pupitres fort bas. Les cuisines sont installées à une extrémité du camp, sous d'énormes tentes brunes à raies jaunes, en tissu grossier de poil de chameau; c'est la tente classique du Tell et du Maroc, celle de l'Arabe dans tout l'Orient. Les hommes de corvée se distinguent absolument des autres et semblent ne pas appartenir à l'armée : ils sont vêtus de blanc, les jambes nues, la tête rasée jusqu'au milieu du crâne, couronné d'une houppe de cheveux qui se tiennent tout droits, autour de laquelle le fer a laissé une trace bleuâtre. Le matériel consiste en une série d'énormes chaudières

noires dont le transport doit être difficile dans les grandes marches; tout un côté de la tente est ouvert au midi, et les cuisiniers, debout devant les grands récipients posés sur le sol, qu'on a creusé pour faire un foyer, sans même laisser d'issue pour la fumée, remuent à l'aide de grandes pelles un breuvage où surnagent des grains de riz.

J'ai eu beaucoup de peine à visiter, le long de la Verbaz, les grandes casernes de cavalerie qui semblent être un dépôt permanent; pendant les dix premiers jours, les officiers ont constamment éludé mes ouvertures à ce sujet. Les Turcs sont pleins de réticences pour tout ce qui concerne l'artillerie et la cavalerie. On m'a dit depuis que les cavaliers, lorsqu'ils voient un étranger et surtout un chrétien pénétrer dans leurs écuries, s'imaginent qu'on peut jeter un sort à leurs chevaux, et en effet un grand nombre de ceux que j'ai vus en marche laissent pendre à la bride et sur le poitrail de leurs montures de nombreuses amulettes.

Ces casernes de Bajnaluka sont énormes et peuvent constituer un des grands dépôts de la cavalerie ottomane; c'est d'ailleurs la région dans laquelle elle peut le mieux opérer, car les autres parties de ces provinces sont très-montagneuses et offrent bien peu de ressources pour l'emploi de cette arme. L'ensemble des forces de cavalerie régulière se monte à vingt-cinq régiments, qui ne dépassent pas

le nombre de vingt mille hommes, divisés en dragons, spahis, lanciers et Cosaques. Le régiment comporte six escadrons, armés de la carabine à répétition du système Winchester. C'est, dit-on, la plus faible partie de l'armée; ses services, absolument nuls en temps de paix, sont très-limités en temps de guerre. Au lieu de laisser au cavalier ottoman l'ancienne selle turque avec ses larges étriers et son large siége, on a calqué le harnachement européen, et le soldat, mis au régime de la selle anglaise, roule sur sa monture et semble embarrassé de ses jambes, qui s'appuient mal sur les longs étriers. Le cavalier est malhabile, malgré le préjugé contraire, et quelques officiers seuls ont l'habitude du cheval.

Au point de vue des aptitudes, il faut cependant faire une exception en faveur des deux régiments de Cosaques des frontières russes; leur uniforme rappelle celui des Cosaques du Don; comme eux, ils sont armés de la lance, et leurs officiers sont des cavaliers consommés; ces deux régiments comptent dans leurs rangs beaucoup de déserteurs des armées étrangères et un grand nombre de Hongrois. Les officiers, pour la plupart, sont des Slaves du nord, Polonais et Ruthènes; on compte même quelques Russes parmi eux. Presque tous les officiers ont embrassé l'islamisme, et quelques-uns ont quitté les armées à la suite de graves infractions à la discipline. Autrefois tous les étrangers, largement payés

et jouissant d'une indépendance relative, recherchaient beaucoup l'admission dans ces régiments; mais depuis qu'on a introduit les règlements européens et que le mauvais état des finances rend la paie hypothétique, la carrière est sans avenir, et ces soldats d'aventure, dont quelques-uns sont d'une bravoure à toute épreuve, ont abandonné les rangs. Déjà au moment de la guerre d'Amérique un très-grand nombre ont quitté le service des Turcs pour s'engager dans l'armée des deux confédérations. On m'assure qu'à la suite de l'expédition du Caucase, qui s'est terminée par la capture de Schamyl, un grand nombre de montagnards qui avaient émigré en Turquie y ont formé une légion de Tcherkess.

Les chevaux que nous avons sous les yeux appartiennent aux régiments de dragons, ils sont tous de race orientale, assez petits de taille, très-nerveux, à tous crins, propres au service de la montagne, mais incapables de faire masse et de défoncer un carré; ils manquent de poids, et pas plus le cheval que l'homme, coiffé du fez, vêtu de la tunique et armé du sabre recourbé, ne semblent propres à remplir l'office de la grosse cavalerie. La remonte des chevaux se fait rarement en Turquie; les fonds destinés à cet usage sont dilapidés, et il n'est pas rare de voir des chevaux au-dessus de l'âge de vingt ans continuer leur service.

La cavalerie irrégulière, dans une campagne

comme celle-ci, est apte à rendre de meilleurs services; elle comprend les gendarmes ou *zaptiés*, les *bachi-bozouks*, les *spahis* et les *Bédouins*. L'ensemble de ces forces, très-variable à cause des nombreux engagements qui se contractent en temps de guerre, peut monter alors à quinze mille ou seize mille hommes.

Sans parler du parasol sous lequel on abrite chaque pièce en batterie au front de bandière, les précautions prises dans le camp pour empêcher d'approcher des canons sont presque puériles. Ces parasols, qui ne résisteraient pas à un vent d'orage, ne préservent même pas la lumière, car la pluie en fouettant passe sous le champ qu'ils recouvrent. C'est peut-être, avec les cuisines et la tente des secrétaires, un des seuls côtés par lesquels le camp turc se distingue d'un camp européen, et la ligne perspective de ces canons en batterie surmontés de leurs tentes ornées d'une grecque rouge, avec un artilleur au pied de chaque pièce, offre un coup d'œil assez caractéristique. La Porte a fait de grands sacrifices pour constituer son artillerie; elle a formé six régiments de campagne dont l'effectif en temps de guerre est de sept mille cinq cents à huit mille hommes, et l'ensemble des batteries comprend cinq cent quarante pièces de 7, de 8 et de 9 centimètres, se chargeant par la culasse; un très-grand nombre sont du système Krupp, la plupart des autres sont de

provenance anglaise. On compte aussi plusieurs batteries de mitrailleuses du système Gatling.

La supériorité des artilleurs turcs est établie, elle se révèle surtout dans la défense des forteresses, et la Porte compte dans son histoire nombre de défenses célèbres. Elle a disséminé cinq mille ou six mille canonniers dans ses nombreuses places qui tombent en ruine. A part les forteresses du Balkan, celles des Dardanelles et les forts des environs de Constantinople, les autres sont dans un état complet d'abandon : les pièces sont rouillées, mal tenues ou sans affût; on les brûle ou on les vole; il n'y a nul contrôle, nulle surveillance, et le matériel de transport fait défaut dans les arsenaux; les routes qui communiquent d'une place à l'autre sont d'ailleurs dans un état déplorable, et aujourd'hui encore on peut voir dans les fossés de la célèbre forteresse de Belgrade une certaine quantité de pièces en parfait état, que les Turcs n'ont pu enlever lorsqu'ils ont évacué la ville par suite de la convention. Malgré des conditions aussi défavorables, il n'y a nul doute cependant que, le cas échéant, on verrait dans la défense des places se renouveler les prouesses de Silistrie, où des soldats mal nourris, mal payés, tinrent pendant des mois contre le feld-maréchal russe Paskévitch et contre l'habileté de Schidler, le premier général du génie de l'armée moscovite. S'ils recevaient l'instruction théorique qu'on donne

aux troupes européennes, avec ce don particulier du coup d'œil que tout le monde leur reconnaît, les Turcs deviendraient des canonniers tout à fait exceptionnels.

J'apprends là quelques détails d'un ordre général sur l'organisation de l'armée turque et ses ressources. Jusque dans ces derniers temps, toute réforme ordonnée par le sultan était calquée sur celles accomplies dans l'armée française, mais depuis nos revers de 1870 la Porte a pris l'Allemagne du Nord pour modèle. L'ancienne armée a été complétement désorganisée, et la nouvelle n'a pas été constituée entièrement, l'état des finances n'ayant permis d'opérer les nouveaux changements que dans les corps qui résident à Constantinople et autour de la capitale. Il résulte de cet état de choses, aux yeux des étrangers qui visitent la capitale, qu'en dehors de la Roumélie on ne trouve pas trace des améliorations qui ont été ordonnées.

C'est en 1869 qu'on a profondément modifié la constitution de l'armée afin de procéder à une réorganisation générale. Depuis cette époque, tous les musulmans sont soumis au service militaire; ils doivent vingt années, dont quatre de service effectif dans l'infanterie de ligne (*nizam*), deux dans la première réserve (*datyal*), six autres dans la deuxième réserve (*rédifs*), et les huit dernières dans la troisième réserve (*landsturm*). En temps de paix, on ne

compte certainement pas sous les drapeaux la moitié de l'effectif des *nizams*, et ceux qui veulent rester au régiment pendant le temps légal doivent servir comme remplaçants, car, malgré la prescription de la loi qui veut que tout mahométan soit soumis au service, ceux qui sont dans une position aisée se libèrent facilement; aussi la masse de l'armée représente-t-elle la classe dénuée de la population, et aux époques critiques il n'est pas rare de voir ouvrir les prisons où sont enfermés les vagabonds pour les incorporer dans les rangs. Les sujets non mahométans de l'empire sont exempts du service, mais tous payent le *bedel*, impôt spécial d'exonération.

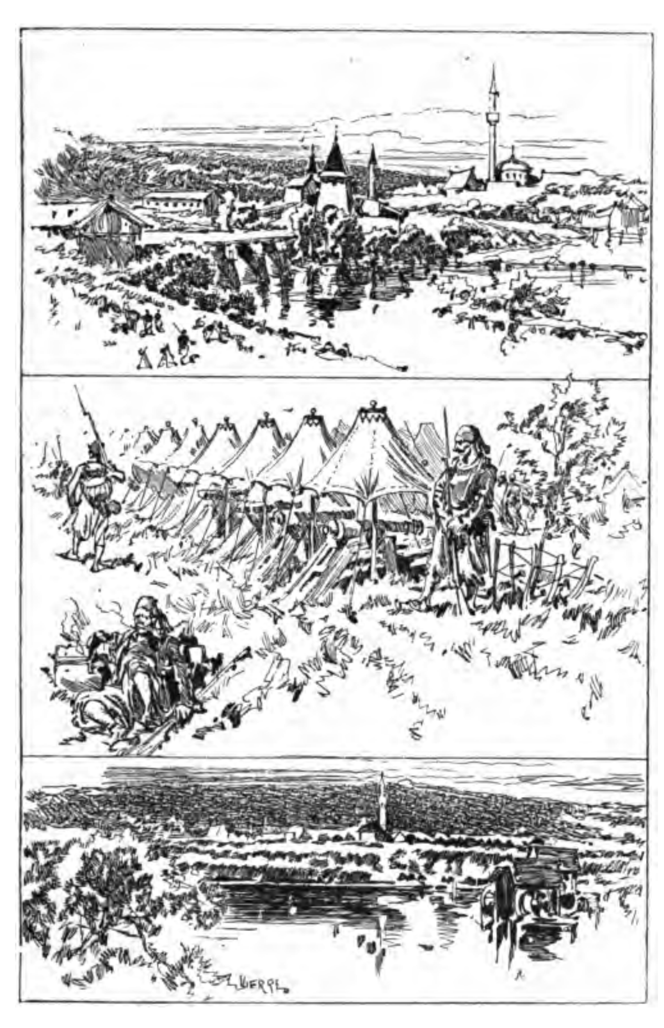
La population de tout l'empire ottoman étant évaluée à vingt-sept millions d'habitants, sur lesquels seize millions seuls appartiennent à l'islamisme, ces derniers devraient fournir le contingent; mais il faut défalquer trois millions de sujets indépendants de fait, sinon de droit, et appartenant à des tribus nomades, qui ne payent point le *bedel* et qu'il est cependant impossible de soumettre à la conscription. Un autre million d'habitants, ceux de la capitale, sont exemptés de la conscription et même de l'impôt; c'est donc deux millions de citoyens effectifs qui supportent la charge du recrutement.

Depuis la constitution du jeune parti turc et l'envahissement des idées modernes, l'idée du fatalisme

a perdu de sa force chez le musulman, et l'armée s'en est ressentie : une résignation absolue, la certitude d'un sort fixé d'avance par une volonté suprême, sort inéluctable qu'il est impie de chercher à éviter, la haine de l'infidèle et la prescription du Coran de le combattre, même s'il n'a point pris l'initiative de l'attaque; tels étaient les grands ressorts de la discipline et du courage chez le vieux Turc. L'indifférence religieuse a certainement diminué la valeur du soldat musulman sur le champ de bataille. Dans le petit camp que j'ai sous les yeux, les officiers sont loin de suivre exactement les sévères prescriptions du jeûne pendant la période du Ramazan; les soldats pour la plupart s'y soumettent encore, mais ils ne respectent pas la loi dans toute sa sévérité.

Le grand vice de l'armée ottomane, c'est, dit-on, la différence notable qui existe entre l'officier turc et le soldat. Fidèle, tenace, discipliné, ne discutant jamais les ordres de ses supérieurs, allant où on l'envoie avec la résignation que sa religion lui impose; bon marcheur, dur à la fatigue, encore que son aspect trahisse une indolence qui est plus extérieure que réelle et qui cache une grande force de résistance, d'une sobriété éprouvée et doué d'une grande vigueur physique, le *nizam*, conduit par de bons officiers, serait peut-être l'égal des meilleurs soldats de l'Europe. Sans entrer dans le détail

des choses, il est certain que bien des causes, qui ont leur source dans la façon dont l'armée est administrée, contribuent à inutiliser ces dispositions et par conséquent à diminuer la valeur du soldat. La paye, relativement élevée, ne se fait plus régulièrement depuis de longues années; il n'y a jamais d'inspection de troupes que dans la garde, et il est très-rare qu'une décision prise à Constantinople soit exécutée ponctuellement dans les provinces de l'empire. Les exactions sont considérables, elles se produisent à tous les degrés de la hiérarchie, l'absence de contrôle les rend toujours possibles. La destitution d'un pacha amène de temps en temps des découvertes qui feraient scandale ailleurs, auxquelles on est habitué ici, et qui ne dictent point à l'autorité centrale des décisions vigoureuses. C'est le soldat qui naturellement souffre le plus de cet état de choses; cependant il est résigné, solide et inébranlable sous le feu. On lui reproche de ne pas se prêter à une offensive courageuse en bataillon serré et de ne pas être propre à l'enlèvement d'une position retranchée; mais, dans un pareil cas, l'influence morale de l'officier, son entrain personnel et son exemple agissent beaucoup sur les troupes : privé de l'initiative de son chef, le soldat musulman ne saurait donc se prêter à un mouvement offensif qui n'est pas dans ses allures. Il est incontestable que, parmi les chefs, les hommes énergiques, résolus et



La vue de Bajnaluka. — Parc d'artillerie turque. — Kostainioza.
(P. 169.)

instruits sont rares; ceux-là seuls qui sortent des rangs de l'armée et qui ont gagné un à un leurs grades inspirent de la confiance aux soldats, et ils la méritent. Il n'est pas rare de trouver des généraux qui, sans avoir reçu aucun principe de l'éducation militaire, ne reculent cependant pas devant de grandes responsabilités en temps de guerre et compromettent ainsi les troupes qu'ils envoient au feu. Il y a des exceptions dans la garde, qui contient l'élite de l'armée, et où la plupart de ceux qui commandent ont été à l'école des armées européennes ou sont choisis parmi les meilleurs officiers, ceux qui ont pris part aux guerres du Danube de 1852, à celle de 1854, et ont acquis là une véritable expérience militaire. Le corps de la garde, en résidence à Constantinople et dans les environs, a pu d'ailleurs, par sa prestance, sa tenue dans le rang et sa précision relative dans la manœuvre, créer une certaine illusion sur l'ensemble de l'armée.

Les forces régulières turques comprennent sept corps d'armée; le premier occupe Constantinople et les environs, le second la Bulgarie et la province du Danube avec son quartier général à Chumla, le troisième réside en Roumélie. C'est ce dernier qui a soutenu le premier choc de l'insurrection, mais plus tard la garde a été engagée. Le quatrième corps est celui de l'Anatolie, le cinquième celui de Syrie, le sixième celui d'Yrak, et le septième occupe

l'Yémen. Ces trois derniers corps sont composés d'Asiatiques et d'Africains, et la plupart des soldats sont nègres.

Le chiffre du pied de guerre des réguliers est de cent cinquante mille hommes ; la réserve, si l'on possédait assez d'armes et d'habillements pour l'équiper, pourrait donner près de deux cent mille hommes ; mais il faut distraire des chefs de l'armée régulière pour commander les *rédifs*, et tous les officiers qui commandent leurs camps sont venus de Constantinople même. Cette circonstance exigerait des cadres très-nombreux ; le fonctionnement de la réserve se trouve donc arrêté. Les uniformes des *rédifs*, que nous avons sous les yeux, sont absolument neufs et ne sont point faits aux habitudes du corps ; leur armement est défectueux : il consiste, comme celui du *nizam* du reste, en fusils des différents systèmes Enfield, Snyder et Henry Martini. On est surtout frappé du débraillement du soldat régulier ; quelques-uns d'entre eux sont tout à fait en haillons, et les vieux officiers sont mal tenus. Presque tous, au lieu de porter en campagne la botte haute ou quelque chaussure solide et pratique, ont adopté le léger soulier verni à la Molière, dont le talon éculé par la marche et le vernis flétri leur donnent un cachet d'abandon et d'incurie. Le *nizam* et le *rédif* portent une chaussure facile à retirer, en forme de pantoufle, à cause de la prescription du Coran qui

ordonne d'entrer pieds nus dans les mosqués. Le fez, qui est la coiffure du soldat irrégulier à quelque arme qu'il appartienne, fantassin ou cavalier, est la moins pratique de toutes celles qu'on aurait pu adopter dans un pays oriental, car il n'abrite pas contre le soleil, ne garantit pas du froid pendant les nuits et ne saurait amortir les coups du projectile. La frugalité du soldat turc est célèbre : le café et le riz forment le fond de sa nourriture ; de temps en temps, on lui distribue des portions d'agneaux rôtis tout entiers à l'aide d'une perche en guise de broche passée dans le corps de l'animal, selon la mode des Orientaux.

Les délits graves sont rares dans l'armée, et les crimes de désertion et de mutinerie y sont inconnus. Cette circonstance a sa source dans l'idée religieuse. Amené des confins de la Perse ou de l'Asie dans les contrées du nord de l'empire, le soldat se résigne à la volonté d'Allah. Il va où on lui ordonne d'aller et il marche sans se plaindre. Il est sans enthousiasme, mais ne montre jamais de répugnance, attendant patiemment le jour où cette même volonté qui l'a éloigné de son foyer saura l'y ramener. Si, blessé sur le champ de bataille, il va mourir sans avoir revu les êtres qui lui sont chers et les lieux où se sont écoulées ses premières années, il trouve encore dans sa résignation à la volonté d'Allah cette consolation suprême que le soldat chrétien trouve dans la

satisfaction du devoir accompli envers Dieu et la patrie.

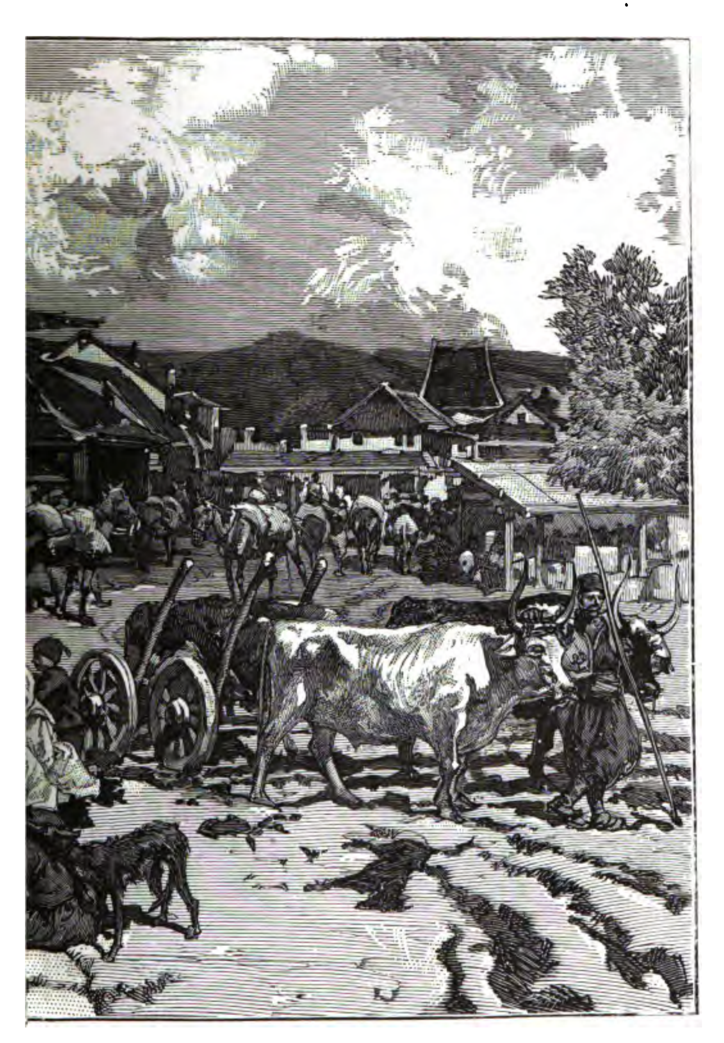
Depuis mon retour de Sviniar, après le déplacement de la colonne auxiliaire, le séjour dans une ville turque est devenu difficile. Réduit à vivre enfermé dans ma demeure, sans écho de ce qui se passe dans l'intérieur du pays, je me résous à quitter Bajnaluka, où j'ai résidé quinze jours. J'avais pu à grand'peine nouer des relations avec les officiers turcs, parcourir la ville en tous sens, explorer les environs, me renseigner sur la position des raïas et sur leurs griefs véritables contre les musulmans de Bosnie; mais on conçoit facilement que ces allées et venues d'un étranger qui veut tout voir, qui désire tout apprendre, que le spectacle le plus vulgaire intéresse, et pour lequel la notion la plus élémentaire a son prix, créent pour lui un danger permanent dans un pays en état d'insurrection, habité par une population soupçonneuse et fanatique. Tout l'arrêté et tout lui est un obstacle : il doit trouver des moyens de locomotion, il faut manger, dormir, s'arrêter la nuit dans les caravansérails, presque toujours visités par des détachements ou par quelque gendarme de service; son costume même dénonce l'étranger; son langage, ses démarches, ses déplacements constants, tout est suspect en lui et tout l'accuse.

La grande route est encore plus sûre que la ville dans les conditions actuelles. Le croirait-on? on y souffre de la faim sans pourtant jamais reculer devant la dépense. Les gens du quartier serbe ne veulent pas aller au marché turc, ils se contentent de farine de maïs, de riz, d'œufs et de laitage ; le pain ne manque pas et le vin est abondant; mais comme les chrétiens des environs ne viennent plus apporter leurs produits, là se bornent les ressources. Pendant cette quinzaine, mon hôte a tué un mouton : cette fois toute la famille a mangé pour plusieurs jours, mais depuis je n'ai plus eu l'occasion de voir la viande figurer dans mes menus ; on n'ose même pas pêcher dans la Verbaz. J'avais aussi compté sur la société des ingénieurs et sur leur habitude de la localité ; mais ils habitent loin de la ville et ne communiquent que difficilement. Les excursions sont très-dangereuses, les difficultés des communications très-grandes : il faut rentrer au coucher du soleil sous peine de se voir refuser le passage; toutes ces conditions m'ont absolument isolé et condamné à l'inaction. Si je circule dans la ville turque, on me suit ; j'ai été conduit au *konah* deux fois, et désormais je suis surveillé et considéré comme un espion. Je ne parle pas d'ouvrir un album et de fixer les aspects de la ville ou les types si étranges et si caractérisés de la population serbe ; ce serait un péril réel que de tenter de le faire. J'ai pu amener

à mon domicile une famille de raïas tout entière, qui a posé longuement devant moi ; mais il a fallu dépenser beaucoup de diplomatie, beaucoup de persistance, et employer, pour arriver à ce but, l'influence des quelques officiers supérieurs et des chirurgiens que la vue des esquisses faites précédemment avait intéressés ; il est impossible enfin de recevoir de lettres et il est inutile d'en écrire, car il n'y a pas de courrier. La vie est donc véritablement suspendue, et tout ce qui m'entoure, si intéressant à étudier, me devient inutile ; tout au plus puis-je, la porte close et les verroux fermés, noter mes impressions de la journée. L'insurrection se développe promptement, toute la basse Herzégovine est en feu, j'ouvre silencieusement mon enquête. Nous sommes probablement à la veille d'une grande convulsion politique qui menace d'embraser tout l'Orient ; il faut en savoir les causes et connaître les conditions du mouvement qui se développe avec intensité.



Le Faubourg serbe de la ville de Bajnaluka,



'après l'aquarelle de M. Charles Yriarte. (P. 174.)

## CHAPITRE IX

### LE RAIA.

La conquête. — Origine des classes. — Le Raïa. — Son histoire. — Cause permanente des insurrections.

Avant de rechercher le véritable caractère de l'insurrection des provinces slaves de la Turquie d'Europe et de dire les péripéties de la lutte, essayons d'en déterminer les causes réelles. Si, comme l'affirment les notes communiquées à la Sublime Porte à la suite de l'accord des trois puissances, le soulèvement qui a éclaté en Bosnie et en Herzégovine, et qui a envahi la Bulgarie, est dû à la situation précaire des sujets chrétiens des deux provinces, aux impôts dont on les écrase, aux vexations constantes dont ils sont l'objet de la part des begs propriétaires du sol et des fermiers de la dîme, au déni de justice des tribunaux musulmans et aux restrictions apportées dans l'exercice du culte, quelle est donc en réalité la situation du raïa, au point de vue social comme sujet du sultan, au point de vue économique comme

colon dépendant des begs, au point de vue de sa foi comme chrétien? En principe, les rescrits impériaux de 1831, de 1839, de 1852, de 1858 et de 1862 ont octroyé des réformes considérables; seraient-elles restées à l'état de lettre morte, puisque les griefs dont les cabinets de l'Europe se sont faits les interprètes sont encore les mêmes que ceux qu'on invoquait lors des insurrections précédentes?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de savoir quelles sont les origines des classes qui composent la population de ces provinces nord de l'empire ottoman, et, si le mouvement est à la fois religieux et agraire, c'est l'histoire de la province qui seule nous dira clairement pourquoi, selon les termes de la note du comte Andrassy, « l'antagonisme qui existe entre la Croix et le Croissant a pris dans la Turquie d'Europe des formes aussi acerbes », par quelles circonstances enfin, depuis plus de quatre cents ans que dure la domination, la propriété, jusqu'à ce jour, s'est presque tout entière localisée aux mains des musulmans.

L'entrée des musulmans en Bosnie sous le commandement de Mohamed-Féthi met fin en 1463 à l'indépendance du royaume; son dernier souverain serbe, Stéphan-Tomasévich, est mis à mort, et le pays est incorporé à l'empire du sultan. Vingt ans après, l'Herzégovine, jusque-là gouvernée par ses ducs, feudataires du roi Stéphan, est envahie à son

tour par Mustapha Giurgevich ; on nomme un gouverneur général ou *vali* représentant l'autorité du sultan, et de ce territoire on fait un *sandjak* ou préfecture dépendant de la Bosnie. Au moment où ils furent soumis, les habitants des deux provinces, de race serbe, occupaient le pays depuis plus de huit cents ans; ils étaient chrétiens, mais divisés déjà par le schisme des Églises grecque et latine. Le mahométan vainqueur, selon sa loi, offre au vaincu le droit de cité et tous les priviléges inhérents à la qualité de musulman s'il veut embrasser l'islamisme; mais s'il entend conserver sa foi, il paye le tribut, et on lui impose un esclavage relatif. C'est l'esprit même du Coran : « Reconnaissez qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète, et vous aurez les mêmes droits que nous sous notre loi; sinon j'enverrai contre vous des hommes qui aiment la mort plus que vous n'aimez à boire du vin ou à manger de la chair de porc, et je ne vous quitterai point, s'il plaît à Dieu, que je n'aie écrasé ceux qui combattent pour vous et que je n'aie fait des esclaves de vos enfants. »

Le peuple chrétien des deux provinces comprenait, au moment de la conquête, des magnats ou nobles et des colons ou prolétaires ; parmi les magnats, un tiers environ périt dans la lutte et dans de grands massacres devenus légendaires, un second tiers passa les montagnes de Dalmatie et le fleuve la

Save pour se réfugier en Autriche; le troisième embrassa l'islamisme. Pour les colons, une grande partie d'entre eux émigrèrent dans les mêmes provinces, et presque tous ceux qui, quoique vaincus, voulurent rester attachés au sol, conservèrent la foi chrétienne et payèrent le tribut. Ils devinrent donc les serfs, non-seulement des nobles, Serbes comme eux et chrétiens comme eux hier encore, mais aussi des prolétaires leurs égaux, qui venaient de renier leur religion pour acquérir les avantages attachés à la foi de l'islam, ou conserver ceux qu'ils allaient perdre en restant chrétiens.

Telle est l'origine des trois classes qui habitent encore aujourd'hui le territoire. Les renégats eurent la plénitude des droits des citoyens musulmans, les chrétiens fidèles ne jouirent que d'une assimilation incomplète et limitée, et, devenus tributaires, ils durent payer l'*haràc*. Par rapport à l'*Osmanli,* leur vainqueur, les habitants de Bosnie qui composaient la basse classe, celle des colons, étaient des raïas (*troupeau*), et, dans les documents officiels, cette dénomination, comme celle de *tébah* (sujet), s'étendait à tous les sujets de l'empire du sultan ; mais peu à peu on attribua au mot lui-même une signification injurieuse, méprisante, et le raïa désigna définitivement le seul prolétaire de religion chrétienne, à quelque rite qu'il appartînt.

On comprend déjà quelle infériorité politique et

sociale crée cette situation, et l'on conçoit que de telles origines aient été pour les générations qui se sont succédé un grief perpétuel héréditaire. On verra de plus que, quel que soit l'esprit de conciliation dont l'Osmanli pourrait être animé, il y a, s'il est croyant, une incompatibilité réelle entre ce que lui prescrit sa foi et ses sentiments de tolérance. Selon la lettre même du Coran, le contact du chrétien, fût-il involontaire, imprime une souillure. Un tel préjugé, battu en brèche par le progrès des idées modernes, et qui, dans la pratique de la vie politique, condamnerait le musulman à l'isolement, n'en reste pas moins pour les fanatiques une barrière infranchissable entre eux et les raïas, et un obstacle légal à la fusion nécessaire. Il faut savoir que ces descendants des Serbes, habitants de la Bosnie et de l'Herzégovine, convertis à l'islamisme lors de la conquête, comme s'ils voulaient justifier leur conversion à la religion du vainqueur par l'ardeur des convictions, pratiquent l'islamisme avec une rigueur beaucoup plus grande que les musulmans *d'en bas*. L'Osmanli lui-même, c'est-à-dire le musulman des provinces du midi, est presque un *giaour* pour le Bosniaque, surtout s'il porte les habits européens et ne conserve que le fez, suivant la mode de Constantinople. Le Bosniaque, lui, est un *Turc* dans le sens qu'on attribue chez nous au *vieux parti turc*, et le voyageur constate avec étonnement que ce mot,

qu'il applique indifféremment à tous les sujets musulmans de la Porte, manque absolument de propriété lorsqu'il désigne un Rouméliote ou un Andrinopolitain. Deux pays au monde offrent seuls l'exemple de races européennes professant l'islamisme, la Bosnie et l'Albanie ; mais le contraste est grand entre les deux provinces. L'Albanais est indifférent en matière religieuse : subjugué par les Ottomans, il a embrassé leur foi pour se faire accepter par eux ; le Serbe de Bosnie, au contraire, n'a vu dans la conversion à l'islamisme qu'un moyen de garder ses priviléges dans une certaine mesure. Vaincu par le sultan, mis en mesure d'opter, il n'a pas hésité ; il savait, en devenant musulman, conserver sa suprématie, la propriété de la terre, et vis-à-vis du souverain lui-même certains priviléges qu'il était décidé à maintenir même par la force, comme il sut le montrer plus tard. Le mahométanisme, en s'étendant chez les Slaves, a donc pris en Bosnie et dans la province de l'Herzégovine un caractère aristocratique. C'est un phénomène social spécial à la contrée, et ce caractère ne se retrouve dans aucun point de l'Orient.

On peut dire hardiment que dans tout le pays de l'islam, chez le plus puissant et le plus noble, l'idée de la prérogative de la naissance et de la caste n'existe absolument pas. Dans la Bosnie et sa province, le sentiment de prééminence aristocratique




Serbes de la principauté. — Raïas catholiques de Bosnie. — *Granzer* des confins militaires. (P. 181.)

s'allie à la conscience de la supériorité religieuse et produit un caractère orgueilleux, violent et fanatique. Il y a dans la langue du pays un mot spécial pour désigner la race de ce Turc d'en haut (*soj*), comme il y a dans l'hindoustani un mot spécial pour exprimer chacune des castes dont les Indiens sont si fiers; et alors que ce musulman d'en bas se montre doux au petit, plein de bonhomie, facile à vivre, cordial dans ses relations, et, si l'on peut appliquer cette qualification à l'Orient, imbu d'un esprit *démocratique*, le Bosniaque musulman, orgueilleux dans sa démarche, méprisant dans son regard, hautain dans son geste, affecte un dédain aristocratique pour le raïa et ne quitte jamais son handjar et ses pistolets, qui sont les marques extérieures de sa supériorité sur le chrétien. Il affecte même une retenue caractéristique dans son attitude à l'égard du fonctionnaire osmanli venu de Constantinople pour occuper un poste dans la province; il reste sur la défensive vis-à-vis de lui, et cette anomalie ne peut s'expliquer que par les conditions historiques dans lesquelles le pays s'est développé.

Soumise à la couronne bosniaque, l'ancienne noblesse slave représentait à peu près dans le royaume ce qu'ont représenté les hauts barons dans la constitution de l'Europe du moyen âge; comme *capitaines* et comme *begs*, les descendants de ces nobles passés à l'islamisme ont conservé une situation pres-

que identique sous le sultan ; ils ont perçu l'impôt, et, en échange, ils ont prêté leur service au Grand Seigneur avec leurs hommes d'armes choisis uniquement parmi les musulmans. Depuis le quinzième siècle jusqu'en 1850 sans interruption, ils ont représenté le pouvoir légal en Bosnie et en Herzégovine, restant stationnaires envers et contre toute l'Europe ; ils ont été aussi les remparts de la vraie doctrine musulmane, ceux qui prenaient le Coran au pied de la lettre. Lorsque le sultan Mahmoud en 1831, à la suite de l'insurrection de Grèce, entrant dans ce qu'on a appelé le concert européen, voulut modifier la constitution de l'empire pour la mettre en harmonie avec les idées modernes, on vit, singulier contraste, les Bosniaques musulmans et les Arnautes, les derniers convertis de tout l'empire, combattre avec acharnement contre la Porte elle-même, et ces *Turcs* lutter contre les Osmanlis pour l'intégrité du principe religieux.

Au début de la conquête, sous la loi des capitaines, des begs et des agas, quelle avait été la condition du raïa ? Soumis en 1463, il avait pu conserver sa religion et sa propriété jusqu'en 1521, sous la réserve de payer le tribut ; le vainqueur se souciait peu de ce menu peuple qui était pauvre et qui vivait attaché à la glèbe : c'était *le troupeau ;* mais quand, dans la première moitié du seizième siècle, commencèrent ces grands passages de puissantes

armées turques de l'Asie et de la Roumélie que les sultans lançaient tantôt contre les Hongrois, tantôt contre les Autrichiens et les Bohêmes, l'exaction entra sur le territoire avec le soldat musulman, et constamment opprimés, pillés, menacés dans leur existence, dans leur propriété, dans leur honneur, les chrétiens se réfugièrent en masse à Raguse, à Macarsca, dans toute la Dalmatie, et au nord dans les Confins militaires. Passant la Unna et la Save, ils émigrèrent en Croatie et en Slavonie, emportant avec eux le souvenir légendaire des injures et des violences subies, et léguant leur haine à leurs enfants. Il suffit d'avoir parcouru ces provinces pour juger jusqu'à quel point ces ressentiments sont profonds encore aujourd'hui chez le peuple qui les habite, et c'est ce qui a rendu la situation de l'Autriche si difficile pendant toute l'insurrection. Après les passages, la peste se déclara, et le pays, déjà si éprouvé, resta tout entier aux vainqueurs et aux anciens Slaves convertis, qui occupèrent presque tout le territoire sans droit de propriété. En 1683, quand les Turcs entreprirent le siége de Vienne, Jean Sobieski les ayant refoulés, l'armée, en retraite, repassa par la Bosnie, et ces hordes de musulmans humiliés, vaincus, saccagèrent encore une fois la province, brûlant les églises des chrétiens, détruisant leurs couvents, semant la terreur même parmi les renégats. S'il était resté quelque raïa attaché au

sol, il lui fallut définitivement l'abandonner, et l'on vit les derniers chrétiens quitter le pays sous la conduite de leurs prêtres. Les propriétés avaient été déjà occupées par les Serbes convertis ; cette fois ces derniers s'emparèrent même des demeures abandonnées, ils s'y établirent et firent un partage légal du sol. En 1739, l'empereur d'Allemagne et le sultan ayant signé la paix, on stipula le rapatriement des émigrés ; mais, comme aujourd'hui, ceux de la Dalmatie n'eurent pas confiance dans les promesses des Turcs, et la plupart restèrent définitivement fixés de l'autre côté du Vélébit. Quant à ceux qui avaient passé la Unna et la Save, ils rentrèrent dans la Croatie turque et dans la Bosnie, redemandant aux renégats leurs champs et leurs toits. Tous ne parvinrent point à les recouvrer ; la plupart acceptèrent des transactions, devenant doublement tributaires, du sultan d'abord comme raïas, puis du beg, qui leur faisait payer la restitution de leur propre bien. Les émigrés relevèrent les maisons, rétablirent les clôtures, plantèrent des arbres fruitiers, convenant avec leurs propriétaires de leur donner le neuvième des produits et de payer un droit de pâture. Dans la Bosnie centrale et dans l'Herzégovine, pendant le temps qu'ils avaient occupé indûment la terre, les Turcs avaient bâti de nouvelles maisons et défriché le sol; les raïas qui rentraient de l'émigration devinrent leurs fermiers. L'autorité n'inter-

vint jamais dans ces pactes : les maîtres fournissaient les bœufs pour le labourage, les semences, les chevaux pour battre le blé, et les colons étaient tenus de leur donner la moitié des produits, en outre des impôts payés à l'État.

Jusque-là tout allait bien, et le raïa pouvait vivre : c'était après tout la condition de la plupart de nos paysans d'Europe; cependant comme les familles des capitaines et des begs s'augmentaient sans que leur propriété s'accrût, ces derniers se concertèrent entre eux et introduisirent un nouvel impôt, la *robote* (servitude de la terre), qui stipulait le défrichement par le colon d'une parcelle de terrain appartenant au beg, jusque-là restée inculte, et dont le produit tout entier lui serait dévolu. On supporta quelque temps cette aggravation, mais, après l'insurrection de Grèce, comme il y avait dans le monde un courant d'idées humanitaires et que les écrivains politiques s'enflammaient facilement pour les idées généreuses, la presse allemande agita cette question des impôts payés par les raïas. La diplomatie prit l'éveil : enfin en 1839, les chrétiens s'étant soulevés, des agents envoyés dans les provinces ouvrirent des enquêtes, et les colons furent invités à faire parvenir leurs plaintes au cabinet de Vienne, qui les transmit au sultan. Impuissant à abolir la robote, le souverain ordonna de la régulariser, et la servitude de chaque famille fut limitée à deux jour-

nées par semaine. Mais il ne suffit pas qu'un décret soit publié par la Porte pour qu'il soit exécuté dans les provinces; pendant huit années, de 1840 à 1848, les exactions furent les mêmes. Le cabinet de Vienne dut intervenir encore avec plus d'énergie. La Turquie désormais ne pouvait plus vivre isolée du reste de l'Europe ; sa sécurité intérieure et son intégrité étaient devenues nécessaires à l'équilibre européen. Le sultan inaugura une série de réformes, et la première de toutes fut encore la révision de la robote. Une commission siégea même à Travnik avec la mission spéciale de s'occuper de cette question.

On est frappé de voir que les événements, dans cette partie de l'Europe orientale, se représentent toujours avec le même caractère inhérent au génie de la race et à l'esprit du mahométanisme. La commission de Travnik se composait des notables de Bosnie et d'Herzégovine, des pachas les plus importants, d'Ignace, évêque de Séraïevo, et de quelques Frères franciscains influents chargés de représenter les intérêts des raïas. Tous, begs, pachas, prêtres des deux rites, comprirent avant toute chose que leurs redevances allaient être diminuées, et, avec une unanimité qui est une ironie cruelle, ceux qui étaient chargés de veiller au dégrèvement des impôts dont le raïa était accablé eurent pour premier soin de rédiger une supplique au sultan pour attirer

sa bienveillante attention sur le sort des pauvres notables qui allaient être dépouillés. Ils proposèrent une transaction qui fut acceptée; or, cette transaction était une aggravation nouvelle. La robote était bien abolie, mais à l'avenir les chrétiens donneraient aux begs et aux agas le tiers de leur récolte en fruits et en légumes et la moitié de leurs fourrages; de leur côté, les begs, pour indemniser les colons de la construction des habitations élevées sur leurs terrains et des frais de clôture, leur restitueraient le tiers des dépenses et payeraient à l'avenir un tiers de l'impôt foncier. Cette nouvelle forme de l'impôt s'appela la *tretina;* comme ce tiers était payé en nature et qu'il devait être porté dans les dépôts des begs par le raïa contribuable, c'était la robote sous une autre forme, puisque, pour opérer la livraison loin de son propre domicile et aux magasins du beg, il fallait employer plusieurs journées d'hommes et de chevaux. Corvée pour corvée, c'était donc à peu près la même perte de temps. Cependant chacun des membres approuva, les prêtres grecs et les prêtres catholiques ne protestèrent point, et chacun d'eux reçut en gratification un certain nombre de piastres et un manteau.

La *tretina* était devenue la loi. Le gouvernement ottoman, voyant le beg l'imposer pour sa propriété privée, voulut la percevoir à son tour; mais un moment vint où, au lieu de la demander en *nature*

dans ses magasins, le beg crut pouvoir la réclamer en *espèces*, sous le prétexte que, dans la nouvelle convention adoptée par la commission de Travnik, lui, propriétaire, qui avait consenti à payer un tiers de l'impôt foncier à l'État, le déposait en *espèces* dans la caisse du percepteur. Cette nouvelle exigence devait amener de graves résultats ; en 1851, on vit seize mille colons quitter le territoire qui ne pouvait plus les nourrir ; des milliers de raïas sans abri abandonnaient leurs foyers, passaient les fleuves frontières sous les menaces et sous les violences des Turcs, et venaient, comme aujourd'hui, demander l'hospitalité à leurs coreligionnaires des Confins militaires.

Devant les protestations de l'Europe indignée, le sultan dut aviser : il envoya Jamil-Pacha dans les provinces, abolit l'impôt foncier et le remplaça par une taxe sur chaque maison, fixée à quatre-vingts piastres par toit (17 francs). C'était une mauvaise mesure ; car, dans ces régions, tout être, si misérable qu'il soit, possède un toit pour l'abriter, toit de chaume ou de feuillage ; et dans sa riche et vaste demeure entourée de bois, de jardins et de plaines où paissent de nombreux troupeaux, le beg ne payait point une taxe supérieure à celle exigée du plus pauvre. L'émigration continua donc, les Turcs de Bosnie voulurent retenir les colons et usèrent de violence ; un soulèvement se déclara : Omer-Pacha, envoyé dans les

provinces avec de pleins pouvoirs, dut user de toute son habileté comme administrateur et de son énergie comme général pour pacifier un État où les sujets, plus turcs que le Turc, ne voulaient rien concéder aux chrétiens et refusaient de suivre le sultan, leur maître, sur le territoire des concessions. C'est l'époque des grandes réformes connues sous le nom de *tanzimat*, et c'est, par le fait, la fin du pouvoir féodal en Bosnie et en Herzégovine. Les magnats des deux provinces, capitaines, begs, agas, rentrèrent dans les conditions générales des sujets mahométans de la Porte, le corps aristocratique des spahis fut supprimé, tout sujet musulman fut soumis à la conscription : enfin l'égalité des chrétiens et des musulmans devant la loi fut reconnue.

On croira difficilement que le système féodal, appliqué dans toute sa rigueur, n'a cessé de fonctionner qu'en 1851, et que la force seule put imposer aux musulmans de Bosnie et d'Herzégovine ces réformes toujours contestées, et qui malheureusement devaient bientôt redevenir lettre morte. Jusqu'en 1852, dans tous les districts, l'autorité directe était exercée par les capitaines descendants des anciens nobles de Bosnie convertis à l'islamisme, et quelques-uns d'entre eux habitaient encore les demeures fortifiées où leurs aïeux avaient soutenu des luttes contre les rois serbes. Le vizir résidant à Travnik n'avait nulle ingérence dans les affaires

intérieures de la province, et ces hauts barons étaient constamment en lutte avec le représentant du pouvoir central. Les capitaines avaient leur force armée, les spahis, aristocratie musulmane qui se transmettait les charges militaires par voie d'hérédité et qui percevait les taxes au nom du sultan, mais à son propre bénéfice, à la condition de prendre les armes et de servir à ses frais avec un nombre déterminé de soldats.

On se demande comment les sultans, dès le début de la conquête, avaient laissé subsister un pouvoir aussi gênant pour leur autorité, aussi périlleux pour les raïas que pour le gouvernement central, source réelle de tous les maux qui ont désolé la Bosnie, cause incessante de conflits qui ont failli plusieurs fois déterminer la ruine de l'empire ottoman.

C'est que ces mêmes sultans trouvaient dans cette force armée des capitaines et de leurs spahis une compensation supérieure, car, à un moment donné, l'esprit qui animait ces musulmans farouches protégeait la Porte contre ses éternels ennemis. De l'autre côté de la Unna et de la Save, derrière le Velebit et la Montagne-Noire, vivaient des populations chrétiennes contre lesquelles ce système féodal et cette puissance concentrée aux mains de renégats fanatiques étaient un puissant rempart. A la fin du siècle dernier, la Bosnie fût devenue autrichienne sans les capitaines et les spahis, et l'Herzé-

govine fût devenue pays monténégrin. Il y a quelques années à peine, quand, dans un noble élan qui sera l'éternel honneur de ce peuple, les Serbes de la principauté, accourus sous les drapeaux de Kara-George et de Milosch, réclamèrent leur indépendance, l'aristocratie bosniaque se déclara tout entière pour le sultan et sut garder ses frontières ; les seuls qui purent les franchir alors pour se grouper autour de George le Noir étaient des raïas de religion grecque, et ceux-là devaient faire cause commune avec une émancipation qu'ils ont toujours appelée de leurs vœux et qui reste leur suprême espérance.

Chez les begs d'aujourd'hui, propriétaires actuels du sol et successeurs des anciens capitaines et des spahis, l'esprit est bien resté le même, ces exemples de dévouement à la Sublime Porte, que nous avons cités, datent d'hier. L'insurrection qui dure encore apporte chaque jour de nouvelles preuves de la persistance de cette fidélité à l'égard de la Porte ; mais on conçoit que de telles dispositions chez les sujets privilégiés d'un pays ne sont pas faites pour préparer la fusion nécessaire et pour abaisser les barrières entre deux classes de citoyens que l'Europe persiste à considérer comme devant jouir de droits égaux, car l'indignité qui, aux yeux du musulman, résulte de la foi professée par le *giaour* ou par le raïa devient au contraire un titre pour lui aux yeux des cabinets européens.

Les réformes consenties par la Porte en 1852 ne furent donc imposées en Bosnie que par la rigueur, et moins de quatre années après la promulgation elles étaient si bien devenues lettre morte, et les exactions des begs, les sévices des *bachi-bozouks*, la dureté des zaptiés chargés de faire rentrer les impôts en retard, étaient tels, que les populations chrétiennes se soulevèrent encore une fois. Luca Vukalovitch de Krouchévitza leva le premier l'étendard de la révolte (1856), et, comme aujourd'hui, la lutte s'engagea sur ce territoire de Sutorina, si propice à l'insurrection. Le Monténégro prit part à la guerre (26 février 1857) ; Ivo Radonich rallia les tribus chrétiennes de Krouchévitza, et les Turcs, repoussés dans l'intérieur, durent s'enfermer dans Trébigné. Jusqu'au 12 mai 1858, les chrétiens soutinrent la lutte, et la Porte, vaincue par le Monténégro, devenu le soutien principal de la rébellion, dut conclure une trêve avec la principauté et lui céder le territoire de Grahovo et de Jupa.

En 1858, les raïas de la partie nord de la Bosnie, ceux qui peuplent les régions que nous avons parcourues dans la première partie de notre récit, se soulevèrent à leur tour, réclamant purement et simplement l'exécution du *hatti-houmaïoum* de 1856, qui n'était lui-même que la réédition de celui de 1852 promulgué par Omer-Pacha. A la suite d'une insurrection nouvelle en 1862, la dernière qui ait

pris de graves proportions, de nouvelles concessions furent accordées, de nouvelles promesses furent faites aux représentants des cabinets européens et à l'internonce de l'empereur d'Autriche ; les rescrits impériaux promulgués, connus sous le nom de *hatti-schérifs*, furent même confiés, pour l'exécution, aux soins de commissions permanentes ; mais il suffit de lire la note du comte Andrassy, communiquée le 30 décembre dernier au gouvernement ottoman, pour se convaincre de l'inanité de ces mesures. Toute réforme décrétée depuis 1852 a donc été vaine dans la pratique : la haine entre les raïas et les musulmans est restée aussi profonde, les exactions ont été aussi nombreuses et les percepteurs de l'impôt, fermiers ou propriétaires, aussi âpres que par le passé. Hilferding Federovic, consul de Russie en Bosnie, a signalé dans un journal de Moscou, *Ruskaya Bésieda*, le fait qui s'est passé dans ces dernières années à Bok, et qui tendrait à faire croire que les récits d'origine slave, dont on a raison de douter, car ils sont souvent empreints d'une grande exagération, ne sont cependant pas toujours de tous points mensongers. A Gradasac, dans le village de Bok, Rauf-Beg exigeait d'un de ses colons le payement en espèces de l'impôt la *tretina;* Jean Kosic offrait de se libérer en nature comme le comporte la loi, se fondant sur son extrême pauvreté ; Rauf le fit saisir, lui et cinq

autres chrétiens qui vivaient sur le même champ, on les suspendit au plafond de la cabane, et on alluma sous leurs pieds un grand feu de paille de maïs. Les six raïas ne furent rendus à la liberté qu'à moitié asphyxiés, après que la douleur leur eut arraché la promesse de donner tout ce qu'ils possédaient.

Il n'y a pas à entrer dans le détail des faits, mais il reste évident que la dernière insurrection, celle qui a éclaté dans les premiers jours de juillet 1875 dans les districts de Stolatz et de Névésinge, qui du 15 au 16 août a gagné la Bosnie, s'est prononcée en Bulgarie, et a été l'occasion de la guerre actuelle entre l'empire ottoman, la Servie et le Monténégro, est due aux exactions des percepteurs de l'impôt. On a beaucoup parlé, au sujet de ces événements, des excitations venues du dehors, des sourdes menées de la Servie et du Monténégro, des ramifications du soulèvement avec les chefs des partis révolutionnaires qui se mettent en Europe au service de toute rébellion, et du désir légitime des Slaves du sud d'arriver à l'indépendance par l'autonomie de la Bosnie et de l'Herzégovine. Il serait puéril de nier que ceux qui voient les choses de plus haut que le pauvre raïa l'ont poussé en avant et ont dû exploiter sa misère en faveur de la « grande idée »; d'autres projets souterrains, des menées ambitieuses d'une nature différente ont

aussi contribué à entretenir l'agitation; mais, en jetant un coup d'œil sur la liste des impôts exigés des colons de Bosnie, on se résoudra facilement à voir dans la plupart des soldats de l'insurrection un colon chrétien qui, réduit à mourir sur un sol fertile à cause de l'avidité du possesseur, aime mieux tomber en homme, champion d'une rébellion légitime, à laquelle sa bannière religieuse sert de drapeau et dont le chef est son propre pasteur. Ce point de vue tout sincère n'empêchera pas, le moment venu, de constater avec impartialité la part que les étrangers ont pu prendre à la rébellion et le caractère particulier de rapine que la présence de certains chefs et le concours de sauvages aventuriers ont donné dès le principe à l'insurrection de 1875 sur quelques points, semant ainsi le doute sur ses causes véritables, sur son but réel et sur la légitimité de son origine, compromettant par conséquent la cause du raïa, que tous les cabinets de l'Europe ont embrassée avec une certaine ardeur et avec une décision manifeste d'obtenir dans la pratique les réformes concédées depuis si longtemps en théorie.

# CHAPITRE X

## LES IMPOTS.

**Les impôts. — Détail de chacun d'eux. — Les fermiers. — Leurs exactions. — Vice des moyens de perception.**

Il existe dans le Coran une prescription qui détermine l'infériorité de l'islam comme institution politique. « Il faut, dit le livre sacré, que la terre même devienne musulmane, dût-elle continuer à être le séjour des infidèles. » La loi a déjà condamné le chrétien à une condition sociale équivalant à une servitude, elle le condamne encore à la pauvreté en lui interdisant la propriété. Sans tenir compte des quelques exceptions qu'on pourrait signaler, et qui sont le résultat de concessions faites dans ces derniers temps, on peut dire que la presque totalité des terres qui n'appartiennent pas à l'État ou aux mosquées est entre les mains des musulmans. L'industrie étant absolument nulle, le raïa des deux rites est agriculteur et colon, et comme tel il ne peut vivre de la terre qu'il cultive qu'à une seule

condition, c'est que la somme des impôts qu'il paye à l'État et les redevances que perçoit le propriétaire du sol ne soient pas supérieures à la somme qu'il recueille de son travail.

Au moment précis où a éclaté l'insurrection des provinces, c'est-à-dire en 1875, quels étaient les impôts et redevances exigibles ?

L'*haràc*, devenu *askeriga* ou *bédélat askarie*, est le plus ancien de tous les impôts, c'est le *tribut* basé sur l'exemption du service militaire de tout individu qui n'est pas musulman ; il a encore conservé son ancien nom dans quelques provinces. L'*haràc* est exigible de seize à soixante ans pour chaque chrétien mâle, à raison de vingt-deux piastres par tête et par an (4 fr. 40 c.). La Sublime Porte, pour la facilité de la perception, a établi l'usage de réclamer une somme totale à chaque village, et le *knez* ou maire remplit l'office de répartiteur. Si l'argent demandé n'est pas en rapport avec le nombre des chrétiens contribuables, les chefs de village doivent imposer des enfants et des vieillards, ou de toute façon parfaire la somme exigée. Tout individu contribuable trop pauvre pour pouvoir acquitter l'impôt devra être porté au compte de la charité publique. De ce chef, la loi exige vingt-deux piastres, mais, dans la pratique, par le système de répartition par tête de chrétien mâle, il est notoire qu'on perçoit trente piastres.

Le *vergui*, impôt foncier sur les immeubles, s'élève au taux de 4 pour 1,000; c'est dans l'estimation elle-même qu'au dire des raïas se glisse l'arbitraire. L'impôt étant exigible du musulman aussi bien que du chrétien, une cabane de mille paras est cotée par le répartiteur bien au-dessus de sa valeur, tandis que la maison du beg serait au contraire appréciée au-dessous de ce qu'elle vaut en réalité.

Le *décime* (*desétina*, en slave) est prélevé sur toutes les céréales, le tabac, les légumes, les fruits, le raisin, les fourrages, etc. Au lieu de représenter la dixième partie de la valeur de la récolte sur les céréales, cette taxe représenterait au minimum le huitième, car, depuis 1867, à l'occasion du voyage du sultan en Europe, on a établi un surimpôt (*zam*) qui, se fondant avec le décime, en a augmenté le rapport; mais, si exorbitante que soit la taxe même ainsi aggravée, c'est dans le mode de perception employé que réside le dommage considérable dont se plaint le raïa. Le gouvernement met aux enchères le droit de percevoir ce huitième, et comme il exige de ceux qui concourent à l'adjudication un prix qui n'est point en rapport avec le bénéfice légal à retirer de la soumission, il en résulte que le traitant emploie tous les moyens pour faire rendre le plus possible à l'impôt. Le grain mûr est sur le sol, on attend le percepteur qui, devant aller de village

en village, ne peut naturellement pas répondre au vœu de tous; pendant ce temps-là, le soleil brûle le grain, la pluie vient après la chaleur, le vent souffle, le champ s'égrène. Le colon voudrait bien moissonner, compter sa récolte et mettre de côté la dîme; mais l'estimation, légalement, doit se faire sur pied, et comme tout raïa tremble devant le représentant de l'autorité musulmane, il l'attend, il souffre, et sa moisson diminue. Le fermier de l'impôt est enfin venu; après avoir déterminé avec le chef de la famille la quantité à marquer sur son registre, il lui laisse un extrait sous la forme d'une copie *en langue turque*. Le raïa, lui, voudrait que le fermier prît immédiatement livraison, mais celui-ci ne peut encombrer ses greniers et recevoir tout en même temps, car sa besogne est lourde et sa tournée dans le district sera longue encore; il reviendra donc à l'automne, quand les blés sont en hausse et l'estime par conséquent supérieure comme valeur. C'est une seconde exaction, après la moins-value qui a été le résultat de la longue attente; mais le colon va devenir la victime d'une exaction plus grande encore : prêt enfin à recevoir son dû, le fermier demande la feuille du contribuable, et sur cette même feuille où il a tracé des hiéroglyphes en langue turque, il a forcé le chiffre total de la récolte. Le raïa proteste, il avait bien en main le papier qui fait foi, mais à une lieue à la ronde per-

sonne n'entend le turc, et encore moins le sait lire. L'exaction cependant devient la loi; il faut obéir ou recourir aux juges.

Le blé et le raisin sont perçus en nature; pour les légumes, les fourrages, les fruits des arbres, les olives et le sumac, on exige que l'impôt qui les frappe soit payé en argent. Là l'estimation est laissée au soin du fermier, et il serait juste encore qu'on fixât un prix moyen pour couper court aux exigences basées sur la hausse éventuelle. Enfin l'une des manœuvres habituelles qui s'exercent au détriment du raïa, c'est de laisser les dîmes perçues dans les champs et, si quelque malfaiteur inconnu les a pillées sans scrupule, de rendre tout le village responsable du méfait.

On a déjà payé la dîme sur les céréales et sur les fruits, et parmi les fruits on a compté le raisin; on va la payer à nouveau sur le vin. La famille cependant gardera pour sa consommation deux cents mesures libres de tout impôt; mais, au-dessus de cette quantité, chaque mesure devra deux piastres au Trésor. Le résidu lui-même qui produira l'esprit sera frappé à son tour, et la mesure d'eau-de-vie qui en sortira devra cinq piastres à l'État.

Pour le tabac, il faut faire la même remarque : comme produit du jardin, la plante a rapporté son décime; comme produit industriel, en séchant et au moment où elle va être vendue, elle sera frappée

d'un droit nouveau, taxe fixe de huit piastres dont cinq sont payées par le consommateur et trois par le propriétaire de la plante. Aussi, avant d'acheter, le négociant doit-il obtenir du sous-intendant l'autorisation de conclure son marché, et ce marché passé, il déclarera devant témoins la quantité pour laquelle il a traité. Les étrangers n'ont pas le droit de se rendre acquéreurs de tabac en gros chez le propriétaire qui cultive, et, pour bien constater que celui qui possédait chez lui un certain nombre de plants n'en a pas tiré profit sans en tenir compte à l'État, après la première tournée d'inspection du fermier viendront successivement cinq et six délégués, serviteurs de celui-ci, qui, de jardin en jardin, s'en iront comptant combien de feuilles vertes restent sur chaque plant, et si le nombre est conforme au chiffre inscrit sur le registre de l'impôt. Dans ce dernier cas, ces délégués, comme tous ceux qui dépendent du service des gabelles, logent au village chez l'habitant *et à ses frais;* on agit de même pour la perception du décime, et, s'il faut s'en rapporter aux récits des raïas, ces séjours des percepteurs chez eux sont aussi onéreux que l'impôt lui-même. Ceci est le fait dans la pratique, car la loi n'admet pas que ses agents imposent leur présence et leur entretien au contribuable : jamais un fonctionnaire ne peut réquisitionner sans payer, et tout service rendu hors des corvées légales doit être ré-

tribué; mais il n'en est pas ainsi, et le passage des représentants de l'autorité en visite d'enquête équivaut à nos anciennes *dragonnades*, à cause de la différence des religions et de l'idée naturelle de supériorité que l'Osmanli s'attribue sur le raïa.

Le *broc* est une herbe à teinture qui fournit un rouge vif très-utile et très-apprécié en Bosnie; elle ne produit la fleur d'où l'on extrait la matière colorante qu'au bout de quatre années; à partir du jour où elle a fleuri, elle donne annuellement son revenu. Chaque parcelle de terrain planté de cette herbe paye un droit spécial de quatre piastres, et cela depuis le jour où elle est plantée. Si le raïa, qui file sa laine et qui la teint lui-même, n'ensemence qu'un petit espace de trois ou quatre mètres carrés afin d'avoir sous la main le produit nécessaire à son usage, il n'échappe pas plus à l'impôt que celui qui fait de cette vente une source habituelle de revenus.

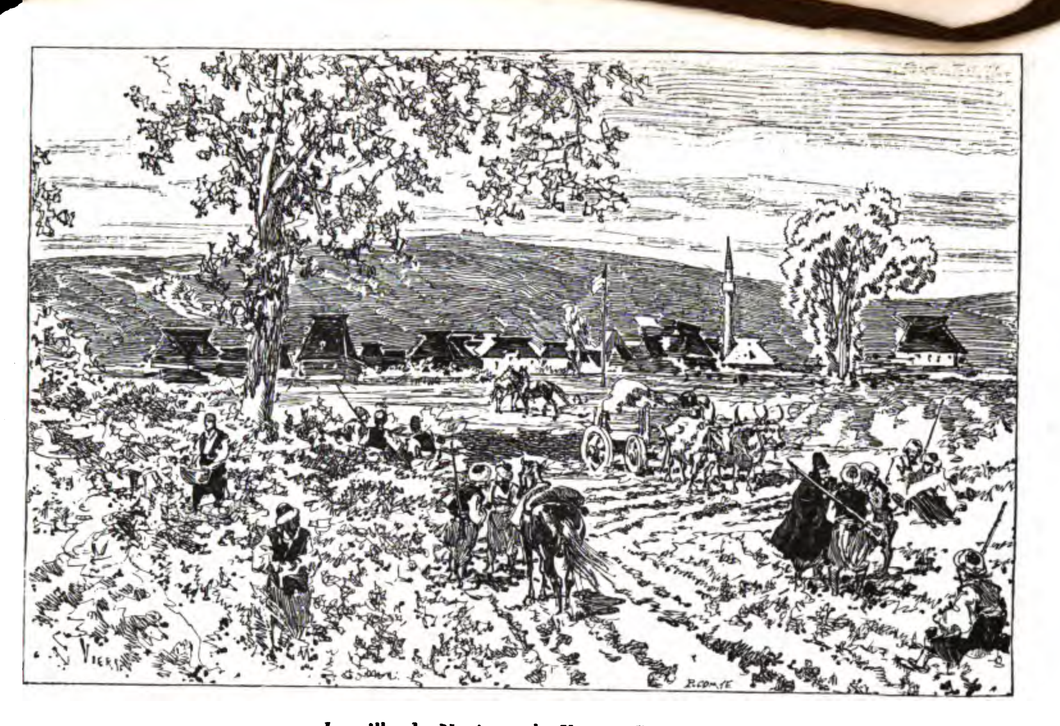
L'*herbatico* est un droit de pâturage sur les montagnes; il est fixé par chaque tête de bœuf à quatre piastres, et si, pour échapper à cet impôt, le raïa envoie son maigre troupeau dans ces terrains vagues dont l'État ne réclame pas la possession, il se trouvera toujours un beg ou un musulman pour arguer d'un état de possession dont on sera impuissant à constater l'authenticité.

Le *porez*, impôt sur le gros bétail, n'est en vi-

gueur que dans les régions où n'a pas encore été introduit le régime du *rad* ou impôt sur le revenu du travail; il est facile à percevoir, la taxe en est de quinze à vingt piastres par tête. Dans les grandes localités, le contrôle est facile; mais pour le *resmi-agnam*, impôt sur le menu bétail, la besogne est moins aisée, car on peut dissimuler aisément la possession; aussi les précautions prises par l'autorité sont-elles la source de mesures vexatoires. Au lieu de s'en rapporter au *knez* ou chef de village, comme cela se pratiquait il y a peu de temps encore, les fermiers et leurs serviteurs arrivent à la nuit close pour surprendre le raïa; ils fondent sur lui au moment où il y songe le moins et s'installent sans façon à son foyer pour faire leur compte de répartition. Si ce compte n'est pas conforme à ce que la délation ou la notoriété a établi, il en résulte des violences et de nombreuses exactions. Généralement les répartiteurs viennent dans les villages au mois de mars, ils arrêtent leurs états, et, peu de temps après, exigent l'impôt en argent; mais comme entre la venue du fermier et le moment de la perception l'épizootie s'est déclarée, ou qu'au moins en temps normal on a passé par l'épreuve qu'amène avec elle la saison de la mortalité et de la maladie, on prend toujours pour base le nombre de têtes inscrites avant cette époque; s'il y a contestation ou si le raïa n'a point d'argent comptant, comme il doit deux piastres pour

chaque menu bétail, il n'est pas rare de voir le fermier se payer en nature, et, pour quelques moutons qui lui sont dus, emmener de force une bête du troupeau d'une valeur bien supérieure.

Le *donuzia* est fixé à quatre piastres par an pour chaque tête de porc dont le poids est supérieur au poids normal; cet impôt a été l'objet des récriminations les plus vives. L'impôt a même dû être remanié : dans le principe, il était de trois piastres par chaque tête d'animal, quels que fussent son poids et sa taille ; il a été successivement élevé au point de rapporter à l'État jusqu'à dix piastres par an et par tête. Les chrétiens de la Posavine, cette contrée limitrophe de l'Autriche, voyant disparaître ainsi leur seule ressource, ont vendu leurs porcs dans les Confins et se sont voués au travail de la terre. L'État y a perdu, on n'a frappé dès lors que les têtes du troupeau. Il y avait aussi dans la pratique un fait aggravant : le Coran regarde le porc comme un animal immonde, il ne le désigne que sous le nom de « ruminant au sabot fendu »; or, contraindre un musulman à faire le recensement des porcs, c'est condamner le chrétien chez lequel il entre pour accomplir cette besogne à des insultes sans fin. Ce sont désormais les chefs des villages qui s'acquittent de cette tâche directement chez les fermiers, et dans une ville turque, même dans le quartier serbe, un chrétien n'ose point conserver un porc dans sa



La ville de Novi sur la Unna. (P. 205)

cour; c'est même avec de grandes précautions que les paysans font le trafic de la viande de cet animal.

Pour le miel, il semblerait qu'il n'y a point de place à la fraude dans la perçeption du droit dont sont frappées les ruches; mais les intéressés prétendent qu'alors même que les abeilles les ont abandonnées depuis plusieurs saisons, les percepteurs les forcent encore d'acquitter pour chaque ruche vide le tribut de quatre piastres.

De toutes les charges qui pèsent sur les chrétiens, celle qu'on leur impose sous le nom de *rad* est peut-être la plus dure. On a établi en principe dans l'administration des deux provinces qu'un homme qui possède un cheval peut gagner par an deux mille cinq cents piastres (500 francs); sur cette moyenne de gain qu'on le suppose devoir réaliser, sans lui tenir compte ni de la nourriture, ni de l'entretien de la bête de somme, on exige de lui la *quarantième partie* du revenu qu'il devrait en retirer. S'il est dans les conditions les plus humbles, il entre dans la catégorie de celui dont le travail par année ne représente que mille piastres (200 francs), et il doit alors à l'État vingt-cinq piastres. S'il est immobilisé par la maladie, s'il ne trouve pas de transports à faire d'une ville à l'autre, ou de services à rendre au moment de la récolte, il n'en est pas moins coté pour sa moyenne, et il doit l'acquitter, car dans la répartition par village on a

compté les têtes, et le cas d'empêchement de force majeure n'a pas été admis.

L'obligation de travailler sur les routes publiques existe dans la plupart des contrées slaves du nord ; elle se pratique encore à l'heure qu'il est dans la principauté de Servie, et là elle s'impose à tous les citoyens. Le riche se fait représenter ou paye sa rançon ; c'est par ce moyen que les routes publiques de cet État ont été exécutées. Dans l'Empire ottoman, les chrétiens seuls sont forcés d'accomplir cette corvée, et là où dans l'État voisin on ne peut voir qu'un impôt perçu sur tous pour le bien de tous, on peut considérer en terre turque que c'est une servitude imposée par les musulmans à tous les chrétiens des deux rites. Si l'on s'en tenait aux termes formels de la loi, la corvée serait rétribuée, et, si mince que fût la paye, elle serait une compensation au déplacement, aux dépenses qu'il entraîne et à la perte de temps qui en résulte. La loi dit que le chrétien donnera à l'État, pour le percement et l'entretien des routes publiques, de quatre à huit jours de travail par an. Or, le raïa ne reçoit jamais de paye, et on lui enjoint parfois d'aller travailler à dix ou quinze jours de marche de sa demeure. Ce fut le cas pour le percement de la route qui mène de Mostar à Séraievo ; ces travaux s'accomplissaient au moment même où se préparait la moisson, et chaque individu inscrit sur le *nufuz* (liste des chrétiens

mâles), quel que fût d'ailleurs le nombre d'individus fournis par chaque famille, se vit alors condamner à quinze jours d'absence de son foyer, laissant sans ressource sa femme et ses enfants, forcé de plus d'emporter la somme d'argent nécessaire pour sa nourriture et son entretien de quinze jours, voyant tarir enfin pendant le même temps toute source de revenus pour les siens.

Lors de notre courte occupation française sous le premier Empire, nous avions profité du bénéfice de cette dure loi imposée aux habitants par les vainqueurs; mais, en administrateur habile, le général Marmont avait offert au paysan serbe l'appât d'un gain rémunérateur qu'il devait, à la fin de notre séjour, rechercher avec empressement; c'était la conscription du travail : les riches donnaient de l'argent pour s'exempter, les pauvres travaillaient et gagnaient honorablement leur vie; le pays, en somme, se moralisait par le travail, et la comparaison qu'a pu faire la génération qui a suivi notre départ n'était pas en faveur de la Porte. Dans la seule province de Knin, on avait obtenu ainsi douze mille terrassiers : six mille opéraient pendant quinze jours, et les six mille autres se livraient à la culture ou à leurs travaux habituels. Divisés en nombreuses escouades sous le commandement d'un sergent ou d'un chef civil choisi par l'autorité, on leur désignait leur tâche, et, outre leur salaire, au moins égal

à celui qu'ils retiraient en temps normal de l'emploi de leurs journées, on leur donnait un pain de munition et deux rations chaque soir. La route qui va de Czettigna à Crésimo en Bosnie a été exécutée dans ces conditions, et c'est avec un certain sentiment de satisfaction que le Français qui parcourt à cheval ces rudes passages qui mènent de la Dalmatie en territoire turc lit le numéro du régiment de ligne qui a exécuté ce travail et la date de 1806 encore gravés sur le rocher.

Les provinces de la Bosnie et de l'Herzégovine, détachées du reste de l'empire, entièrement dépourvues de routes, très-montagneuses et du plus difficile accès, sont exposées de ce fait à une sujétion qui vient s'ajouter à toutes celles que l'État et les propriétaires de la terre imposent à ceux qui la cultivent. Une colonne de troupes se rend d'un point à un autre, passant des frontières de Servie à celles de l'Autriche, de la Roumélie en Bosnie ou aux frontières de Monténégro; l'État, en pareil cas, exerce sur chaque individu qui possède un cheval un droit de réquisition pour le transport du matériel ou même pour celui du soldat. Les chevaux, ânes et mulets employés dans cette circonstance, emmenés souvent loin de la résidence de leurs maîtres, qui sont tenus de les suivre, ne résistent point à la peine, surmenés par les musulmans, qui n'ont nulle cure du dommage qu'ils vont causer au raïa. L'homme et

l'animal sont l'objet du plus brutal traitement, beaucoup en sont les victimes, et le chrétien qui n'a pas même à son service une bête de transport doit prêter ses épaules et prendre sa part du fardeau. C'est là le dur impôt qu'on désigne sous le nom de *komore*, source de bien des maux, car il entraîne la perte du temps, la dépréciation de l'animal et, dans la pratique, des sévices sans fin exercés par le soldat musulman ou par l'aga, qui n'a nulle responsabilité et se considère toujours comme en pays conquis.

Avec le consul de France à Raguse, j'ai assisté en temps de paix, c'est-à-dire dans des conditions tout à fait normales, au transport de canons que l'autorité turque, après avoir eu l'assentiment du gouvernement de Vienne, envoyait de Trébigné à Gravosa pour les embarquer dans le port autrichien. Cette route, qui mène de Borgho Plocce à Trébigné, est des plus arides et des plus tourmentées; c'est un profond ravin dallé de rochers roses, un torrent à sec qui descend des hauteurs du Vélébit pour aboutir à la mer. On avait réquisitionné dans les villages entre Trébigné et la frontière nombre de raïas qui, attelés aux caronades, accomplissaient ce dur labeur sous les yeux des musulmans; les coups de courbache tombaient dru sur les épaules des pionniers, et comme la scène se passait par le fait en pays dalmate, les Slaves de Raguse, sujets de l'Autriche, sup-

portaient assez mal une pareille scène et d'aussi rudes labeurs imposés à leurs voisins de frontière, serbes et chrétiens comme eux.

Tel est dans son détail l'ensemble des droits que le sujet chrétien de Bosnie et d'Herzégovine paye à l'État et au propriétaire du sol; il faudrait joindre à ces charges celles qui lui incombent pour les frais du culte, que le gouvernement ne prend pas à son compte, puisqu'il ne fait que tolérer la religion. Si pesant que soit le fardeau des impôts, les hommes pratiques, consuls, membres de commissions spéciales, fonctionnaires étrangers au service de la Porte, s'accordent à dire que c'est dans la répartition et dans le mode de perception plutôt que dans le système fiscal lui-même que réside le vice de l'administration. La terre est féconde en Bosnie et elle rend au centuple. L'Herzégovine, surtout la province basse, est loin d'être aussi bien partagée : les terres incultes et les forêts y occupent un espace quatre fois plus considérable que les terres cultivées, et cent cinquante mille colons n'ont à exploiter que 300,000 mètres carrés; mais, quoiqu'on ne puisse pas présenter le raïa comme un colon sobre et industrieux, il est du moins habitué à sa pauvreté, et l'on peut dire hardiment qu'il pourrait vivre heureux sans l'avidité des fermiers et leurs exactions sans fin.

Bien longtemps avant l'abolition du servage et la

concession des grandes réformes, le gouvernement de la Porte avait reconnu le vice du mode de perception; dès 1839, un *hatti-schérif* le flétrit en ces termes en ordonnant de le faire cesser : « Un usage funeste subsiste encore, quoiqu'il ne puisse avoir que des conséquences désastreuses, c'est celui des concessions vénales connues sous le nom d'*iltizam*. Dans ce système, l'administration civile et financière d'une localité est livrée à l'arbitraire d'un seul homme, c'est-à-dire quelquefois à la main de fer des passions les plus violentes et les plus cupides. » Le *hatti-houmaïoum* de 1852, celui de 1856, reviennent encore sur le même sujet avec une énergie telle qu'il semble impossible que, condamné par trois fois avec autant de force et avec autant de solennité à la face de l'Europe, le système des fermages soit resté en usage dans les deux provinces, en dépit du sultan lui-même, et ait pu donner lieu à la réclamation des trois puissances qui ont pris en main la cause des raïas.

Cette incroyable persistance de l'administration turque à suivre les errements condamnés par l'Europe et flétris par elle-même a sa source dans le caractère de l'Ottoman, dans l'horreur que lui inspire toute réforme, surtout quand elle est dictée par une influence étrangère; dans la mollesse du pouvoir central qui n'a jamais eu la force de faire exécuter, en dehors d'un rayon fort restreint, les

ordres donnés par les vizirs. De telles raisons suffiraient à expliquer l'état des choses, mais on en pourrait invoquer deux autres qui restent supérieures, et, cette fois encore, s'opposeront, nous le craignons du moins, aux nouvelles réformes concédées par l'*iradé* du sultan du 2 octobre et le firman du 12 décembre 1875; c'est que le système des fermages a le précieux avantage d'offrir à un gouvernement besogneux une ressource toujours prête : l'escompte des impôts à percevoir et la réalisation anticipée d'un rendement absorbé avant même qu'il soit perçu. C'est qu'enfin, entre le trésorier nommé par la Porte, qui réside à Séraïevo pour la Bosnie et à Mostar pour l'Herzégovine, et le contribuable des deux provinces, les intermédiaires à tous les degrés sont nombreux, et que chacun d'eux, fidèle à cette tradition du *baskchich*, invétérée dans l'empire, ne recule pas devant des gains illicites dont les sujets du sultan portent tous le poids. On pourrait remonter plus haut encore si, au lieu d'étudier la question au point de vue spécial de la Bosnie et de l'Herzégovine, on avait mission de porter un remède au mal au siége même de l'empire; mais il sera plus utile de continuer à exposer quelle est la situation du raïa vis-à-vis de la justice, et quelle garantie lui donne la loi quand, dans une contestation avec un sujet musulman, il veut recourir aux tribunaux du pays.

# CHAPITRE XI

## L'ADMINISTRATION. — LA JUSTICE.

Administration civile et judiciaire. — Différentes juridictions. — Les juges. — Composition des tribunaux. — Les témoins. — Ce qui se passe dans la pratique. — Les Tackhi-Medzlis.

Le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire sont liés de telle sorte que, pour se rendre compte du fonctionnement de la justice dans les provinces, il faut d'abord étudier rapidement la forme de leur administration.

Le gouvernement central est représenté en Bosnie par un *vali* ou gouverneur général dont la résidence est à Séraïevo ; la province tout entière se divise en six districts ou sandjaks, et la haute et la basse Herzégovine forment un septième sandjak sous la dépendance du vali, qui prend le titre de gouverneur général de la Bosnie et de l'Herzégovine. A la tête du sandjak, avec résidence dans sa capitale, est placé le *mutésarif*, gouverneur civil délégué et nommé par le vali, et chacune des *casas* ou sous-préfectures du sandjak est administrée par un

*caïmacan*. Les *casas* à leur tour se divisent en *nahije*, communautés de villages régies par un *mudir*, qui correspondrait à nos maires; enfin chaque subdivision de ces communautés est administrée par un *knez*. Le sandjak d'Herzégovine est le seul dont le *mutésarif*, au lieu d'être nommé par le vali, soit désigné directement par la Porte. Dans des cas graves comme ceux qui se sont récemment présentés, pour l'unité du commandement, le vali assume la responsabilité de l'autorité directe sur le sandjak d'Herzégovine.

Les provinces sont régies par une constitution spéciale, loi organique qui s'applique aujourd'hui à tous les *vilayets* ou gouvernements, mais elle n'a été étendue à celui de Bosnie que par suite des concessions récemment accordées. L'histoire administrative de la Bosnie ne serait d'ailleurs pas longue à écrire, puisqu'il y a vingt années à peine la province était, nous l'avons vu, soumise au régime féodal. A côté de chaque caïmacan siége un juge ou cadi nommé pour un temps indéterminé par le gouverneur, et dans quelques cas par un chef suprême de la justice de la province, le *mula*, envoyé de Constantinople, nommé pour un an seulement et dont la résidence est à Séraïevo.

Les trois représentants du pouvoir central qui ont la puissance exécutive, le vali, le caïmacan et le mudir, n'ont pas un pouvoir discrétionnaire,

ils s'appuient sur un conseil qui siége sous leur présidence au *konah* et qui se compose d'un nombre de membres proportionné à l'importance du centre administratif.

Ce *medzlis* (c'est le nom du conseil) représente, par le caractère de ceux qui le forment, les différentes classes et les différentes religions qui se partagent la population, et il se recrute à l'élection d'après le titre V de la loi organique des vilayets; mais la majorité des voix, dans toute décision, reste fatalement acquise aux musulmans, parce que, outre que l'influence gouvernementale y est prépondérante, le nombre des musulmans qui en font partie est supérieur à celui des chrétiens.

Les *medzlis* revêtent tour à tour le caractère administratif et le caractère judiciaire, et c'est un bienfait de la nouvelle constitution. Le cadi, dans son tribunal, juge suivant le Coran et n'admet pas le témoignage des chrétiens; il a donc fallu, le jour où l'on a reconnu en principe l'égalité des deux religions devant la loi, autoriser les raïas à soumettre leur cause au *medzlis*, qui, lui, peut prononcer suivant le *tanzimat*, c'est-à-dire admettre ce témoignage. C'est un progrès évident, mais, pour que l'égalité que le législateur a inscrite dans la loi devînt une réalité, il faudrait que le nombre des juges qui professent les deux religions fût égal, et ce n'est pas le cas.

Il y a trois instances au civil et au criminel. On peut en appeler du *cadi* au *medzlis*, et du *medzlis* siégeant au chef-lieu du *sandjak* au *mula* ou juge suprême siégeant à Séraïevo. Quand les accusés sont musulmans, ils trouvent dans la constitution même des tribunaux une garantie suffisante; s'ils sont chrétiens, le *cadi* n'existant point pour eux, ils ont dès le début recours au *medzlis*, qui devrait leur offrir la même garantie qu'aux musulmans, mais qui en réalité ne leur en présente aucune; car, indépendamment du nombre de votes fatalement acquis à ceux de la religion contraire, tout ce qui est employé du gouvernement central est Osmanli, nommé par les Osmanlis, dépendant de leur pouvoir, et par conséquent intéressé à rendre des décisions qui leur soient agréables. Indépendamment de ces considérations, un embarras permanent résulte de cette circonstance que les membres du tribunal parlent le turc, qui est la langue officielle du gouvernement et des tribunaux, et que ceux qui ont la conduite des affaires judiciaires, juges, rapporteurs, interprètes, s'expriment et verbalisent dans cette langue. Or les plaideurs, habitants des deux provinces de Bosnie et d'Herzégovine, parlent le serbe et ne peuvent en aucune façon contrôler les procès et apprécier les sentences. Il faut bien reconnaître que, dans les centres où les chrétiens sont nombreux, et c'est le cas pour tous les centres agricoles, on a appelé à

faire partie du conseil des représentants des raïas des deux rites, et ceux-ci sont tenus de savoir le turc; mais, pour remplir une telle condition, il faudrait que ces représentants catholiques ou grecs eussent vécu à Constantinople ou dans la partie orientale de l'empire, ce qui n'est pas fréquent, puisque, colons attachés à la terre, ils ne peuvent quitter le sol qui les nourrit; dans la pratique, on a donc recours à de petits négociants retors qui font le commerce avec Constantinople ou les villes de Roumélie, et, à leur défaut, à des Hellènes établis en Bosnie et qui y ont acquis le droit de cité.

La sentence à intervenir s'obtient d'ailleurs si lentement, et l'impartialité du jugement est si contestable, que le chrétien ne va plus devant les tribunaux. La plainte que le chrétien dépose doit être écrite en langue turque, et rarement un secrétaire ou un écrivain public se prêtera à la rédiger, parce qu'elle est la plupart du temps dirigée contre un musulman; une fois faite, on la consigne au caïmacan, et celui-ci, s'il la trouve conforme, la signe et la remet au juge, qui la joint aux nombreux dossiers auxquels on n'a pas donné suite. Ce cadi étant musulman, comment admettre qu'il favorise une plainte portée contre un musulman par un chrétien, et quand, après de nombreuses démarches, et les causes épuisées, la dernière est enfin appelée, comment admettre encore qu'ayant la majorité

dans le conseil du *medzlis*, les juges musulmans concluent en faveur du chrétien?

La procédure est orale, et il n'en reste pas de trace. Toutes les écritures du gouvernement central où se localisent les plaintes et les contestations des deux provinces n'emploient pas plus de quinze à vingt scribes; à Séraïevo, toute la chancellerie du juge suprême tient dans quelques petits sacs, nos anciens sacs à procès, où s'entassent année par année les actes contenant le sommaire de la plainte et le sommaire du jugement rendu, sans jamais tenir compte des débats intervenus.

Les témoins cités ne sont jamais indemnisés, ils doivent souvent venir de loin; s'ils ont à porter la parole contre un coreligionnaire, ils s'abstiennent; s'ils doivent au contraire attaquer un Turc, ils redoutent la vengeance : aussi les témoignages sont-ils incomplets, et comme la justice ne se rend pas gratuitement, que la sentence est rarement impartiale, le peuple chrétien a perdu la foi dans les décisions juridiques, toujours onéreuses pour lui. Il a donc renoncé à saisir les tribunaux, tandis qu'au contraire un Turc qui a une contestation avec un raïa n'abandonne jamais la plainte et arrive facilement à ses fins.

D'ailleurs, grâce à la condition qui réunit les musulmans dans les villes et laisse la campagne aux chrétiens, il y a peu de points de contact dans la

vie habituelle entre les sujets des deux religions; mais les contestations deviennent plus nombreuses, on peut même dire incessantes, dès qu'il s'agit des rapports entre les colons et les begs. Pour la solution de ces conflits, qui portent sur le fermage, sur l'exécution des clauses et les mille détails de l'exploitation, le gouvernement de la Porte a créé un tribunal spécial, le *Tahkih-Medzlis*, composé de juges musulmans assistés d'un prêtre du rite grec oriental et de deux négociants, l'un catholique, l'autre grec; mais là encore les intérêts de ceux qui décident ne sont point identiques avec ceux des plaignants, et les colons chrétiens, n'étant jugés que par des négociants, des prêtres et un certain nombre de jurés musulmans du vieux parti turc bosniaque, ne trouvent dans les décisions rendues qu'une satisfaction discutable.

Laissons de côté les accusations de prévarication portées par les raïas, les soupçons de pression exercée sur les juges par les riches et hauts employés du gouvernement central; ce sont là des assertions qu'il faudrait contrôler et qu'on ne doit pas accueillir à la légère, même lorsqu'elles s'appliquent à des tribunaux musulmans jugeant des contestations entre chétiens et mahométans; c'est dans la constitution même des tribunaux et dans le manque de garantie qu'ils offrent, et non pas dans le caractère de ceux qui les composent, qu'il faut chercher le

vice de l'administration judiciaire. Dans cet ordre d'idées, le pouvoir central a aussi reconnu la nécessité d'accorder des réformes, et il a prescrit les modifications connues sous le nom de *Kanun*, par lesquelles les droits des plaignants sont les mêmes, à quelque religion qu'ils appartiennent; mais en réalité les Turcs qui siégent dans les *medzlis* n'ont pas plus suivi les prescriptions qui concernaient la justice que les caïmacans n'ont fait observer les lois nouvelles relatives à l'abolition des fermages, et le cadi, le code musulman à la main, persiste à juger les contestations entre chrétiens et musulmans d'après le *Scoriat*, c'est-à-dire sans admettre le témoignage du premier, parce qu'il n'accepte pas l'idée d'égalité morale entre lui et le raïa, égalité reconnue par le *Tanzimat*. Pour se convaincre de la réalité du fait, il suffit de jeter les yeux sur la note rédigée par le comte Andrassy au nom des trois puissances. « L'égalité devant la loi est un principe explicitement proclamé dans le *hatti-houmaïoum* et consacré par la législation; mais, tout en étant obligatoire en droit, ce principe n'est pas encore généralement appliqué dans tout l'empire. De fait, le témoignage des chrétiens contre les musulmans est accueilli par les tribunaux de Constantinople et de la plupart des grandes villes; mais dans quelques provinces éloignées, telles que l'Herzégovine et la Bosnie, les juges refusent d'en reconnaître la

validité. Il importerait donc de prendre des mesures pratiques pour qu'à l'avenir les chrétiens n'aient pas à redouter des dénis de justice. »

On voit que nous ne sommes pas loin de l'interprétation du dicton populaire serbe, *krscaninu suda nema! — pour le chrétien pas de justice!* Les fonctionnaires turcs se sentant plus portés pour leurs coreligionnaires, et les caïmacans s'appuyant de préférence sur l'aga ou le beg propriétaire de la terre qui met à leur service son influence locale, il en résulte que ce proverbe, qu'on entend si souvent citer par le raïa, n'est pas uniquement une de ces exagérations mises en avant par un parti turbulent qui n'accepte point le fait accompli de la domination musulmane.

## CHAPITRE XII

### LA LIBERTÉ DES CULTES. — LES RAIAS DES DEUX RITES.

**Situation respective des sujets des deux cultes à l'origine de la conquête. — Concessions faites aux franciscains. — Réformes du sultan Mahmoud. — Réformes d'Abdul-Medjid. — Hatti-schérif de la plaine de Gulkhané.**

Les raïas insurgés ont formulé leurs griefs au point de vue du libre exercice de leur religion dans des représentations rédigées par un de leurs chefs; il est impossible de peser la valeur de ces assertions. Malgré ce qui vient de se passer à Salonique, le récit des faits imputés aux musulmans, meurtres, actes violents de prosélytisme, rapt d'enfants pour les soustraire au baptême, sévices de toute nature à l'égard du culte, etc., paraît empreint de l'exagération propre aux Slaves de ces provinces. Même en admettant l'exactitude de ces assertions, elles s'appliqueraient à telle ou telle localité, et ce serait un procès difficile à instruire; il faut donc, quand on essaye de rechercher sans passion les causes du conflit, s'en référer aux faits généraux officiellement formulés par la note diplomatique à

laquelle nous avons souvent fait allusion dans le cours de ce travail.

« Il n'est peut-être pas de contrée dans la Turquie d'Europe, dit le comte Andrassy, où l'antagonisme qui existe entre la Croix et le Croissant prenne des formes aussi acerbes. Cette haine fanatique et cette méfiance doivent être attribuées au voisinage de peuples de même race jouissant de la plénitude de cette liberté religieuse dont les chrétiens de l'Herzégovine et de la Bosnie se voient privés.

« Plus d'une fois l'Europe a eu à se préoccuper de leurs plaintes et des moyens d'y mettre un terme. Le *hatti-houmaïoum* de 1856 est un des fruits de la sollicitude des puissances ; mais, aux termes mêmes de cet acte, la liberté des cultes est encore limitée par des clauses qui, surtout en Bosnie et dans l'Herzégovine, sont maintenues avec une rigueur qui chaque année provoquait de nouveaux conflits. La construction des édifices consacrés au culte et à l'enseignement, l'usage des cloches, la constitution des communautés religieuses, se trouvent encore assujettis dans ces provinces à des entraves qui apparaissent aux chrétiens comme autant de souvenirs toujours vivaces de la guerre de conquête, qui ne leur font voir dans les musulmans que des ennemis de leur foi, et perpétuent en eux l'impression qu'ils vivent sous le joug d'un esclavage qu'on a le droit et le devoir de secouer. »

Remarquons en passant que la politique des hommes d'État est pleine d'inconséquences, qu'il est difficile de dire plus clairement à des insurgés que l'insurrection est le plus sacré des devoirs dans le cas où ils se trouvent, que d'ailleurs depuis hier les insurgés sont des *belligérants*. Et, s'il le peut, que le gouvernement austro-hongrois, après avoir apporté l'appui moral de cette note à la rébellion, explique l'enlèvement du chef Liubibratich sur le territoire de Vingani, que la carte de l'Europe centrale de Schéda et celle de Handtké désignent, à n'en pas douter, comme une terre ottomane et non autrichienne.

Nous allons examiner, en nous plaçant sur le terrain des faits, comment les choses se passent dans les provinces en ce qui concerne la liberté des cultes, quelle est la constitution qui les régit et quelle est, dans la pratique, la façon dont on exécute la loi.

Il faut le dire ouvertement, cette loi des vilayets, applicable aujourd'hui à la province de Bosnie et à son sandjak de l'Herzégovine, est très-libérale au point de vue religieux, et ce libéralisme ne date pas d'hier, il n'est pas le produit d'une influence étrangère ni le résultat de la prudence et de la perspicacité des hommes d'État de la Porte, qui ont senti le besoin de faire des concessions à l'esprit moderne ; il est dicté par le Coran lui-même, qui

a posé ce principe : Une fois le tribut consenti et payé, le chrétien peut librement exercer son culte et vaquer à ses fonctions religieuses, — sous la réserve, bien entendu, de quelques restrictions dont nous tiendrons compte. Ce libéralisme, qui est fait pour étonner ceux qui ignorent l'esprit du Coran, a été mis en pratique il y a plus de douze siècles, lorsque les Arabes s'emparèrent de Jérusalem (637), et l'on verra en lisant le texte même de la capitulation d'Omar qu'il n'y a pas de différence essentielle entre les dispositions de la loi nouvelle très-récemment octroyée, et cette première qui a servi de modèle à toutes les conventions postérieures entre les chrétiens soumis au joug turc et les musulmans vainqueurs.

« Les chrétiens, dit le texte de la capitulation, payeront une rente annuelle conformément à la loi du Coran. Ils ne pourront ni monter à cheval sur des selles, ni porter aucune espèce d'armes, ni faire usage de la langue arabe dans la devise de leurs cachets, ni vendre aucune sorte de vins. Ils seront obligés de porter les mêmes espèces d'habits en quelque lieu qu'ils aillent, et auront toujours des ceintures sur leurs vestes. Ils ne placeront pas de croix sur leurs églises et ne montreront point ouvertement dans les rues des musulmans les croix dont leurs livres sont remplis. Ils ne feront point retentir la ville du bruit de leurs cloches et n'en

laisseront entendre qu'un coup pour annoncer la prière. »

S'il se conforme à ces prescriptions, le chrétien est libre d'agir à sa guise ; aujourd'hui, de plus, il jouit de l'égalité civile en théorie, il est *théba*, sujet de l'empire comme le musulman, quoique l'usage le désigne sous le nom de raïa, qui doit, nous l'avons dit, s'appliquer à tout le *troupeau*. « Travaille, paye, et prie comme tu voudras », telle a été la devise des Arabes conquérants de Jérusalem, telle est encore aujourd'hui celle des musulmans qui gouvernent l'empire ottoman, et, pour montrer toute sa tolérance, une fois le tribut consenti et payé par le chrétien, la Porte, dans les villes de Smyrne et de Constantinople, fera même escorter la procession du Saint-Sacrement par ses propres soldats.

En 1453, quand les Turcs s'emparent de Constantinople, les chrétiens conservent leurs églises, le libre exercice de leur religion et le droit de s'administrer eux-mêmes. Sainte-Sophie, il est vrai, est transformée en mosquée ; mais les autres églises de Constantinople sont partagées par moitié entre les deux rites. Quant aux ministres du culte, ils échappent à tout impôt, et leurs propriétés elles-mêmes en sont exemptées. C'est l'esprit politique qui dicte au vainqueur ce rescrit impérial qui exonère tous les religieux chrétiens de la capitation en

leur assurant le libre exercice de leur culte. Dix ans après, le lendemain de la conquête de la Bosnie, un firman connu sous le nom de *Hatnamé* applique à la nouvelle province de l'empire cette même loi dont avait déjà bénéficié l'ancien empire grec. Ce firman de 1463 est celui qui, plus pertinemment, a régi jusqu'aujourd'hui les sujets catholiques de Bosnie et d'Herzégovine. Voici la traduction littérale de ce curieux document, qui existe en original dans le couvent de Foitnitza, en Bosnie, où un de nos compatriotes, M. Sainte-Marie, a pu en prendre copie :

« Nous, sultan Méhémet-khan, à tous nobles et non nobles, faisons connaître : J'ai concédé ce firman aux prêtres franciscains de Bosnie et je le leur ai remis par un signe particulier de ma grâce. J'ordonne que personne n'apporte d'empêchements ou d'entraves, soit à leurs églises, soit à eux-mêmes, et ne les moleste en rien, et je veux que dans tous mes États et mes possessions ils n'aient rien à craindre ou à redouter. Ceux qui ont fui et qui sont revenus ne doivent pas être inquiétés : qu'ils soient exempts de poursuites dans mes provinces et qu'ils y puissent desservir leurs églises.

« Que personne, ni mes grands, ni mes vizirs, ni mes fidèles musulmans, ni mes sujets, ne s'ingère dans leurs affaires, ne les ourmente ou ne les afflige de sévices. Qu'ils jouissent d'une absolue

liberté pour leurs âmes, leurs demeures, leurs églises, ainsi que les hommes et les étrangers venant les visiter dans mon empire. Pour confirmer cette grâce et cette protection très-élevée accordée aux prêtres susdits, je leur remets cet ordre, et je jure par un serment très-grave : au nom du Créateur du ciel et de la terre, au nom des sept livres saints, au nom de notre grand prophète, au nom des cent vingt-quatre mille prophètes, au nom du saint glaive dont je suis ceint. Que personne ne tourmente en quoi que ce soit lesdits prêtres, ne s'oppose à eux, autant qu'ils sont fidèles à ma personne et à mes représentants. »

Si l'on considère que ce document, adressé au Père Angelo Svidovich, chef spirituel des franciscains, est daté de 1463, on doit reconnaître qu'il est empreint d'un esprit de libéralisme qui fait contraste avec l'époque et avec le caractère légendaire d'intolérance qu'on a toujours prêté au commandeur des croyants. Ces franchises accordées aux représentants du culte catholique en Bosnie l'avaient été dix ans auparavant aux représentants du rite grec à Constantinople, et, depuis le premier jour de la conquête jusqu'à ces dernières années, elles furent solennellement renouvelées à chaque avénement d'un sultan.

On voit que, sans parler de ces concessions nouvelles octroyées à chaque avénement, si les rescrits

impériaux avaient toujours été suivis au pied de la lettre, la condition des sujets chrétiens du sultan n'aurait rien eu à envier à celle des sujets dissidents des autres nations de l'Europe. Bénévoles d'abord et accordées conformément aux principes du Coran, qui proscrit le prosélytisme une fois le tribut accepté, ces réformes devinrent des nécessités politiques à partir du jour où la Grèce, échappant au joug des Turcs (7 mars 1830), fut constituée en un royaume indépendant.

L'issue de cette révolution influa d'une manière favorable sur le sort des chrétiens. L'Europe avait les yeux fixés vers l'Orient, et désormais toute infraction aux engagements souscrits par les sultans eux-mêmes devenait un grief pour les populations chrétiennes du monde entier : les grands vizirs les plus obstinés dans les vieux errements comprirent dès lors qu'au lieu d'alimenter la haine et d'élever des barrières entre les deux races, il fallait au contraire apaiser les esprits par des concessions, briser les entraves apportées au libre exercice du culte, effacer enfin les inégalités qui subsistaient encore entre les Osmanlis et les chrétiens.

Ce n'est point à dire que durant un si long espace de temps il n'y ait eu de dissensions entre les vainqueurs et les vaincus. Si le Turc est essentiellement tolérant à l'égard du culte, il est exact qu'à diverses phases de la domination il a rêvé l'extermi-

nation complète des chrétiens de ses États, parce qu'il a vu dans leurs soulèvements successifs un grave danger pour l'empire : au lendemain du désastre de Navarin, Sultan-Mahmoud, qui fut le grand réformateur, caressait cette idée d'un massacre général ; comme en 1640, sous Mourad IV, et en 1770, à la suite du soulèvement de Morée, on avait discuté la question dans les conseils du Divan ; mais une fois l'idée écartée et le péril d'une telle détermination reconnu, Mahmoud entra résolûment dans la voie des réformes, octroya le principe de l'égalité devant la loi et alla jusqu'à encourager la construction des églises. On vit en 1831 le grand vizir Réchid-Pacha, si énergique dans la répression de l'Albanie, souscrire quatre-vingt mille piastres pour l'érection d'une église du rite grec à Monastir. En 1837, le sultan parcourut la Bosnie et l'Herzégovine afin de s'assurer par lui-même de la stricte observation des règlements qui avaient suscité de très-graves désordres dans cette partie de l'empire. C'est à cette époque que l'une des clauses les plus essentielles de la capitulation d'Omar, celle relative à la distinction du costume, si chère aux musulmans et dont ils étaient si fiers, abolie déjà en principe par Mahmoud, entra définitivement dans la pratique. On vit, au grand scandale des Bosniaques du vieux parti turc, les raïas ceindre le turban et porter des pantoufles jaunes comme les fils du Muslim. Mah-

moud, en cette année 1837, alla plus loin qu'aucun de ses successeurs dans la voie des réformes; il enjoignit à toutes les autorités de veiller au bien-être de ses sujets *sans distinction d'origine ni de culte,* et il prononça ces paroles mémorables, que les historiens ont enregistrées : « Je ne veux reconnaître désormais les musulmans qu'à la mosquée, les chrétiens qu'à l'église, les juifs qu'à la synagogue[1] ».

On a bien dit que ces actes de tolérance étaient dictés moins par la nécessité et le désir de se rattacher les populations chrétiennes que par sa jalousie secrète contre Méhémet-Ali et le désir de vaincre en libéralisme le vassal insolent dont il n'avait pu triompher sur le champ de bataille; mais le résultat fut le même, momentanément du moins, et il y eut une ère d'apaisement partout, *excepté pourtant en Bosnie et en Herzégovine,* car ce qui explique la situation actuelle, c'est justement la différence qui existe entre ces provinces et le reste de l'empire, et c'est là ce qu'il faut bien établir. Quoi qu'il en soit, le mouvement de réformes continuait, et le 31 juillet 1839 Réchid-Pacha, maintenu au ministère à l'avénement d'Abdul-Medjid, en présence du sultan, de tout le peuple assemblé et des représentants de la diplomatie, lut dans la plaine de

[1] *Lettres sur la Turquie,* par M. A. Ubicini.

Gulkhané le *Hatti-schérif* dont il avait été le principal promoteur, qui décrétait le principe de l'égalité civile entre tous les sujets de l'empire « sans distinction d'origine ni de culte ».

La grande réforme de 1839, d'où aurait dû dater l'affranchissement réel du raïa, était résolue dès 1831, et c'est Mahmoud qui en eut l'honneur; mais dès cette époque les musulmans de Bosnie refusent de reconnaître la loi nouvelle, ils chassent le vizir de Travnik, et Ali-Bey, gouverneur de Stolatz en Herzégovine, marche contre les rebelles pour ramener le représentant du sultan dans sa résidence. La Porte, trouvant dans Ali un serviteur énergique qui vient de donner une preuve de fidélité, le crée pacha et vizir indépendant; on lui donne le gouvernement de la province entière. Une fois là, au lieu d'appliquer les réformes de Mahmoud, il regarde à son tour comme un ennemi tout ce qui obéit à la loi nouvelle et accable les chrétiens; il garde pendant de longues années le gouvernement absolu du pays, malgré le sultan, dont il n'est plus que le vassal nominal, et il agit en maître à la condition de payer à la Porte un tribut de deux cent mille francs par an. Pendant dix-sept années, le pouvoir des différents sultans qui se succèdent est illusoire dans les provinces, et ce n'est qu'en 1850 que, Ali le rebelle renversé, puis fusillé, l'autorité centrale est enfin reconnue.

C'est ainsi que la Bosnie et son vilayet d'Herzégovine ont échappé depuis 1831 jusqu'en 1850 au mouvement dont Mahmoud s'est fait le promoteur, et les *hatti-schérifs*, si libéraux dans leur esprit, ont été lettre morte pour les musulmans d'en haut. En 1850, on l'a vu, Omer-Pacha combat encore une rébellion dans le nord de l'empire, et il faut imposer par la force les réformes nouvelles du *tanzimat*. Depuis 1851 jusqu'en 1875, on peut dire hardiment que la question n'a pas avancé d'un pas; au contraire, elle a rétrogradé, et quelques-unes des libertés octroyées ont été, non pas abrogées ou retirées, mais annulées dans la pratique. Pour ne parler que des distinctions extérieures, un raïa de Bosnie ne ceindrait pas impunément le turban et ne substituerait pas sans scandale les *opanke* du Slave aux babouches du Turc, alors que, comme nous l'avons dit déjà, lors du voyage de Mahmoud on vit les chrétiens effacer toute distinction de costume entre eux et les musulmans.

Tel est le rapide historique des réformes jusqu'à l'avénement d'Abdul-Medjid; les étapes sont peu nombreuses, puisque par le fait, depuis 637 jusqu'en 1839, la seule mesure radicale prise en faveur des chrétiens, c'est celle que leur a accordée Réchid-Pacha, mesure qui eût mis fin à toutes contestations si elle eût été appliquée dès l'origine, mais qui ne passa jamais dans les mœurs et resta une clause pu-

rement théorique. De 1839 à 1875, depuis Abdul-Medjid jusqu'aujourd'hui, tous les rescrits des sultans n'ordonnent rien de nouveau, car le *tanzimat*, c'est-à-dire l'ensemble des réformes violemment imposées par Omer-Pacha à la province de Bosnie, qui n'avait pas voulu accepter ces mesures et s'était soulevée, n'est après tout que le *hatti-schérif* de Gulkhané, qui n'avait jamais pu être appliqué dans la province, quoiqu'il fût exécutoire pour tout l'empire. Le 6 juin 1853, un nouveau *hatti-schérif* est promulgué ; en 1856, un *hatti-houmaïoum* vient encore confirmer les réformes ; en 1858 et en 1862, à la suite du soulèvement de Luca Vukalovitch, on y revient dans les termes les plus formels, et l'on peut espérer enfin que la loi écrite deviendra la loi ; mais il n'en est point encore ainsi. Depuis cette époque, une nouvelle insurrection a éclaté, et le comte Andrassy, dans ses conclusions, se voit forcé de poser le *desideratum* suivant : « Je viens d'exposer les points dont il faudrait obtenir l'application aux provinces soulevées pour pouvoir se livrer à l'espoir fondé d'une pacification. Ces points, les voici : *la liberté religieuse pleine et entière*, l'abolition du fermage des impôts, etc. »

Le droit d'ouvrir des églises est reconnu depuis longtemps, les manifestations extérieures du culte sont tolérées, les chefs spirituels, patriarches,

évêques, archimandrites, ont le droit, en principe, d'administrer les diocèses et de diriger les communautés ; en un mot, il semblerait qu'on jouisse de la liberté religieuse sans restriction aucune, mais les autorités locales trouvent moyen d'annuler dans la pratique toutes ces mesures libérales, parce que pour en jouir il faut que les chrétiens soient pourvus d'une autorisation qui émane du *vali* ou du *caïmacan,* et que cette formalité devient irréalisable à cause des entraves qu'y apporte le fanatisme, l'insouciance ou la mauvaise volonté des musulmans. Pourquoi donc cette anomalie, et lorsque l'Arabe assiste impassible aux manifestations religieuses des chrétiens de Jérusalem, lorsque le Rouméliote et l'Albanais affectent, sinon une tolérance raisonnée, au moins une indifférence réelle à leur égard, comment le musulman de Bosnie et d'Herzégovine, rebelle à la volonté même du sultan et aux prescriptions du *vali,* poursuit-il le raïa de sa haine et se refuse-t-il à le faire bénéficier des dispositions libérales des réformes octroyées ?

La raison invoquée par le comte Andrassy est certainement péremptoire, la comparaison que fait le raïa entre son propre sort et celui de ses frères soumis à l'empire austro-hongrois et séparés de lui seulement par un fleuve ou par une montagne lui rend sa condition d'infériorité plus pénible ; mais cette raison n'est pas la seule, et ce n'est qu'un des

côtés de la question ; le mal vient de plus loin. C'est une grande calamité pour tous qu'à un moment donné de leur histoire des chrétiens slaves soumis aux rois de Bosnie, vaincus par des musulmans, aient abandonné leur religion pour embrasser l'islamisme. Il est dans le caractère même du Slave de s'exalter pour la religion qu'il suit, et, sans faire allusion à la Pologne, les exemples ne manquent pas à l'apui de cette assertion. Si l'essence de la religion que le Slave professe est le fanatisme, il s'exalte dans son ardeur, et ce fanatisme chez lui arrive à l'extrême limite. De là la différence qu'on constate entre le Slave musulman *d'en haut,* descendant des renégats bosniaques de l'époque de la conquête, et l'Osmanli *d'en bas,* suspect au premier dans sa foi, parce qu'il a accepté les réformes consenties par les sultans depuis Mohammed jusqu'aujourd'hui. D'un autre côté, en face de ce Bosniaque slave et musulman, se trouve le Bosniaque slave et chrétien, aussi exalté que lui dans la foi contraire (pour les mêmes raisons puisées dans le caractère de sa race), et qui a de plus ce ressentiment traditionnel né d'une trahison et d'une apostasie qu'il n'a jamais oubliées.

Ce n'est pas tout encore, il existe une incompatibilité rédhibitoire entre les réformes accordées et l'esprit même du Coran. Le livre sacré est en même temps la loi civile et la loi religieuse, le code et

l'évangile; sans doute il ordonne que, le tribut payé, le chrétien puisse librement exercer sa foi, et il proscrit le prosélytisme; mais il n'en a pas moins tracé entre le musulman et le raïa une ligne de démarcation infranchissable, et il a inscrit son infériorité sociale à la base même de la constitution. Quand solennellement, en 1839, dans la plaine de Gulkhané, Abdul-Medjid décrétait l'égalité civile, s'il donnait au monde le spectacle d'une haute tolérance en imposant à ses sujets une loi nouvelle dictée par l'intérêt politique de son empire, le commandeur des croyants portait en même temps, aux yeux du vieux parti turc, une atteinte grave à ce qui jusque-là avait été considéré comme la seule loi qu'on ne peut transgresser. Ceux-là seuls pouvaient accepter les réformes qui étaient doués d'une bienveillance naturelle, d'un certain esprit de tolérance ou d'une indifférence religieuse qui n'a jamais été l'apanage des Slaves musulmans de Bosnie et d'Herzégovine. Aussi l'égalité écrite dans la loi n'est-elle jamais passée dans les mœurs des habitants de cette partie de l'empire, et, je crains de le dire, elle n'y passera point. Et le raïa soulevé, auquel la Sublime Porte accorde toutes les concessions réclamées par les trois puissances, refuse de se fier à des promesses faites tant de fois déjà, si les gouvernements de l'Europe n'apposent leurs signatures au bas des traités et n'en garantissent la stricte exécution.

Bien d'autres préjugés d'ailleurs viennent accroître la distance qui sépare les deux classes et empêche l'assimilation des Bosniaques. La domination musulmane, qui n'a jamais été complétement acceptée dans les provinces du nord, n'a apporté avec elle, à aucun moment, ces compensations de bien-être ou d'illustration que les conquêtes, même les plus tyranniques, donnent parfois aux populations en échange de la liberté ravie. Pour n'en citer qu'un exemple qui nous touche de près, nous aussi nous sommes entrés en vainqueurs dans les provinces slaves au commencement de ce siècle, mais notre courte occupation y a laissé d'autres souvenirs : des communications ouvertes, des habitudes de discipline, des exemples d'ordre, d'économie et de travail. L'islamisme, en se greffant sur la race slave, n'a porté que des fruits amers, et lorsque chez les Arabes, chez les Espagnols et les Perses on voyait florir une époque lumineuse, fertile pour les arts, pour les sciences, pour l'industrie, on a vu ce même islamisme rester stérile dans cette partie de la Turquie d'Europe où il s'est implanté par la violence depuis quatre siècles.

Est-ce à dire maintenant que le raïa lui-même, auquel les puissances apportent le concours de leur intervention, soit doué comme peuple des vertus qui manquent aux Bosniaques musulmans? On n'oserait l'affirmer; c'est une grande désillusion pour

le voyageur que de constater les divisions, les dissensions intestines qui partagent les chrétiens du rite latin et ceux du rite grec. Unis dans l'oppression, il était naturel que ces Slaves le fussent dans la révolte ; mais dans toute la partie nord de la Bosnie, dans la Croatie turque et sur les rives de la Unna et de la Save, l'antagonisme est assez grand entre les deux rites pour que nous ayons vu de nos propres yeux les catholiques marcher à la suite des Turcs contre les Grecs soulevés. Il est vrai de dire qu'il n'en est point ainsi dans la Basse-Herzégovine ; mais il y a là d'autres plaies tout aussi profondes, et ce serait une autre face de la question qu'on devrait présenter au public. L'absence d'industrie élémentaire, si flagrante chez les raïas, peut être mise à la charge des prêtres franciscains qui ont la direction du troupeau catholique ; l'ignorance invraisemblable des orthodoxes et leur superstition doivent être attribuées à celles tout aussi grandes des membres du clergé grec. A défaut d'une administration gouvernementale qui leur dispense les moyens de sortir de leur barbarie, les chefs spirituels pourraient prendre en main la cause de la civilisation de ces générations chrétiennes de Bosnie et d'Herzégovine, sans crainte de voir l'autorité turque intervenir. Au lieu de cela, par une incroyable aberration, les prêtres des deux rites entretiennent la haine, et l'on peut dire, sans être taxé d'exagération, que, domi-

nation pour domination, le franciscain préférerait celle du Turc à celle du Serbe orthodoxe. C'est l'aveu naïf que nous faisait, à Travnik, un prêtre catholique à qui nous allions demander par quelle singulière anomalie nous avions pu voir les autorités turques distribuer des armes dans les villages catholiques et entraîner les habitants à la suite de leurs colonnes pour combattre les raïas insurgés.

Il est à cet état de choses des raisons évidentes qui sont fondées sur des motifs d'intérêt : le clergé catholique de la Bosnie jouit de priviléges spéciaux, le firman de Mohammed II leur a garanti la propriété absolue des terres qui leur appartiennent avec exemption des impôts ; un autre firman leur a concédé le droit de pouvoir étudier à l'étranger. Il n'y a pas un seul franciscain en Bosnie qui n'ait fréquenté au moins quelques années les séminaires de Hongrie, d'Autriche et d'Italie. Dépendant tous du collége de la Propagande de Rome, ils connaissent l'esprit de corps, et ce sentiment les rend supérieurs au clergé orthodoxe, opprimé et pressuré par ses propres évêques : leur autorité est réelle, et le peuple les considère même comme infaillibles ; s'ils avaient employé leur influence à civiliser leurs ouailles et à leur apporter de l'extérieur ces notions d'industrie élémentaire qui auraient eu tant de prix dans ces provinces, à n'en pas douter, la face du pays aurait été changée. Le raïa sait labourer et rien




Insurgé serbe. — Pope de Bosnie. — Paysanne de l'Herzégovine. (P. 241.)

au delà ; il sait encore, après avoir coupé la peau de mouton qu'il a fait sécher, la tremper dans l'eau et coudre des lanières pour en faire les *opanke,* la chaussure nationale de la péninsule des Balkans ; là s'arrête son industrie. Il a une supériorité sur le Grec, c'est que le jour de la fête de son saint il ne regarde pas comme un point d'honneur de dépenser dans l'ivresse ou même dans l'hospitalité donnée au voisin tout ce qu'il a pu amasser pendant l'année, et cette retenue est un résultat des admonestations de son curé, qui cependant ne lui a pas assez inculqué l'horreur des boissons fortes, qui l'abrutissent et le dégradent. On peut aussi reprocher au prêtre catholique de la Bosnie de laisser croire en lui à un pouvoir surnaturel. Cette foi indique chez le raïa de son rite une naïve crédulité qu'il faudrait détruire, et, chose singulière, celui du rite orthodoxe refuse à son pope le pouvoir magique qu'il accorde au franciscain. Regardant ce privilége comme une source légale de revenus, on voit la plupart des franciscains vendre des amulettes et des talismans contre le mauvais œil et contre les esprits infernaux. Autrefois ils écrivaient de leur propre main quelque verset des Écritures, dont ils disposaient les termes d'une façon cabalistique. Aujourd'hui ce n'est un mystère pour personne que l'impression de ces petites cartes est une des branches d'industrie de certains établissements typographi-

ques d'Agram et de Zara. Pliées en forme de chapeau, ces amulettes, contenues dans des sacs pendus au cou, éloignent, suivant leur rédaction, telle ou telle maladie, garantissent des accidents et correspondent enfin à la plupart des situations qui sont le propre du raïa.

Le catholique, somme toute, est moins abandonné que l'orthodoxe; il a des répondants, des protecteurs nés ; l'évêque de Bosnie surveille le clergé et les paroisses, les franciscains cependant échappent à son action, quoique la plupart des prêtres catholiques appartiennent à cet ordre et que cet évêque lui-même, la plupart du temps, en fasse aussi partie ; mais enfin les raïas de ce rite sont surveillés et soutenus, ils ont l'appui de la Propagande de Rome; le voisinage de l'Autriche leur rapporte un constant appui de la part des sociétés catholiques du pays, des secours en argent sous toutes les formes et un contrôle exercé par des comités; la Propagande de Lyon enfin exerce jusque-là son influence et fait sentir les bienfaits de sa sollicitude par des envois de secours et de contributions en faveur des écoles et de la construction des églises.

Quant aux orthodoxes, le métropolitain fanariote appelé à être leur chef spirituel en Bosnie et en Herzégovine par ces élections du Fanar de Constantinople, si singulières dans leurs compéti-

tions, souvent si tumultueuses et si mouvementées par les intrigues souterraines des évêques *in partibus* suffragants, ajoute encore à leur misère et à celle du pope par sa rapacité plutôt que d'être un appui pour eux. Les redevances que leur paye chaque habitant sont hors de proportion avec la fortune du raïa. Les droits et les avantages de ces dignitaires sont nombreux : chaque nouvel avénement, chaque investiture exige un déplacement de tout prêtre grec à la métropole, afin de recevoir du titulaire un nouveau diplôme qu'il payera cher, et dont l'obtention entraînera de grandes dépenses. Le métropolitain de Séraïevo ne dit la messe gratuitement que trois fois par an, et tout est une source de revenus pour ces hauts membres du clergé. Aucun mariage ne peut être célébré sans une dispense que l'on achète, soit du patriarche, soit de l'évêque. La confession, l'absolution, la communion aux malades, le baptême, sont soumis à des droits dans le produit desquels l'évêque prélève sa quote-part. Parmi les nombreux priviléges que lui confère la dignité dont le synode du *Fanar* l'a revêtu, il faut compter le droit à l'héritage des habits sacerdotaux, du cheval de selle et des livres de tout pope du diocèse.

Mais il faut dire que le chrétien orthodoxe donne toujours généreusement quand il s'agit de l'église, et l'on est étonné de voir les plus pauvres se dé-

pouiller volontairement et laisser tomber leur aumône dans la bourse du quêteur. De plus, le pope vit si étroitement avec le peuple de son rite, il est en communion si intime avec lui qu'il n'y a point lieu de s'étonner que ce soient surtout les prêtres grecs qui aient été les chefs du mouvement; non-seulement ils en ont donné le signal, mais encore ils ont pris le fusil pour conduire leurs paroissiens au combat. Chez ces mêmes hommes, l'idée de religion et celle de race ou de nationalité est tellement identique, que le mot Serbe est devenu synonyme du mot orthodoxe. Il n'en est pas ainsi chez les catholiques : l'idée de religion chez les prêtres de Bosnie prime l'idée de nationalité, et l'on a pu voir en cette dernière circonstance le clergé catholique de cette province, obéissant, dit-on, à des ordres venus de Rome, détourner autant qu'il l'a pu ses ouailles d'entrer dans le mouvement. Les plus avancés se sont bornés à faire imprimer en un latin naïf des prières en faveur d'une intervention de la grande puissance catholique voisine, pour mettre un terme aux maux de l'oppression.

Quant à la persistance des divisions qui séparent non-seulement les deux religions, mais encore les deux rites, comment s'en étonner? L'État ottoman se désintéresse absolument, et pour cause, de l'éducation du raïa, et, comme il laisse ce rôle civilisateur à l'Église, il en résulte naturellement que le

pope, s'il dispense l'instruction, prend pour base la dissension ou tout au moins la division entre les deux rites. Le résultat de ce système est évident et il est fatal : les enfants grecs chez l'higoumène, les catholiques chez le prêtre franciscain, les musulmans chez l'uléma, vont apprendre à se haïr, et c'est, à vrai dire, la seule tâche à laquelle ils ne failliront point une fois devenus hommes.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des conditions intérieures aussi pleines d'instabilité, des éléments de dissension aussi nombreux, après avoir créé un état de choses de tout temps précaire, aient eu pour dénoûment cette explosion insurrectionnelle du mois d'août dernier. Et cependant un peu plus de sagesse dans l'administration des deniers publics, une répartition plus équitable, une certaine vigueur dans le gouvernement des provinces, appuyée, chez les caïmacans, sur une probité individuelle moins discutable, auraient assuré à ce régime un avenir dont personne ne pouvait mesurer le terme ; mais la crise financière a eu son dénoûment, et il n'a fallu rien moins qu'un événement aussi énorme au point de vue des intérêts engagés pour donner de l'importance à une insurrection qui, réduite à ses véritables proportions et prise au point de vue de sa force intrinsèque, n'était nullement faite pour inquiéter l'Europe ni même la Turquie. L'assassinat des consuls de France et d'Allemagne à

Salonique n'aura fait que précipiter une solution qui n'est pas encore un dénoûment. La déclaration de guerre de la principauté de Servie et de celle du Monténégro amènera peut-être un changement radical en remaniant la carte de la Turquie d'Europe.

Mais on nous dira qu'au point de vue historique, si l'on veut remonter jusqu'à l'entrée des Serbes sur le territoire de Bosnie, ces derniers, pas plus que les Turcs, n'ont de droit absolu sur la terre qu'ils occupent. Quand ils descendirent comme un flot sur ces régions du Balkan et qu'ils se fixèrent dans les provinces à l'époque de la chute de l'empire romain, se substituant alors aux peuples thraco-illyriens et aux Grecs, les Serbes avançaient dans leur unité de race et dans leur unité de religion, et ne portaient point en eux de germe de dissensions. Quand plus tard, au début du VII[e] siècle, l'empereur Héraclius, se voyant sans cesse envahi par les Avares, appelle à lui les Croates et les Serbes, et leur concède des terres sur les bords de la Save et du Danube, il ne commet pas non plus la faute, en créant sur ces rives un rempart contre les Barbares, de le former de défenseurs de races différentes. Les deux peuples ont la même origine et parlent la même langue, ils ont aussi la même foi. L'État serbe se fonde enfin, après de longs tâtonnements ; il compte sept rois, deux tsars, Étienne Douchan, le grand législateur, et,

quand il tombe à Kossovo, en 1389, c'est pour renaître avec Kara-George au commencement du XIXe siècle. D'ailleurs, même après Kossovo, la race serbe trouve encore un refuge inaccessible dans le Monténégro. En 1463, quand les ancêtres des raïas d'aujourd'hui ont été soumis aux Turcs, ils étaient tous chrétiens ; il fallait alors, conséquent avec l'esprit de conquête, étouffer le peuple tout entier qui occupait le territoire, le transporter dans d'autres régions, contraindre tous les vaincus à embrasser l'islamisme ou leur laisser à tous leur foi au lieu d'offrir à ceux des Slaves qui accepteraient la loi du Coran des priviléges propres à semer des germes de division et de haine entre les générations qui allaient se succéder. Ces générations ne devaient jamais oublier que les musulmans qui régnaient sur eux étaient, non pas des Turcs venus en vainqueurs, — c'est une loi qu'on subit, celle-là, — mais des frères, des Serbes vaincus comme eux, chrétiens comme eux, devenus des privilégiés au prix d'un honteux sacrilége.

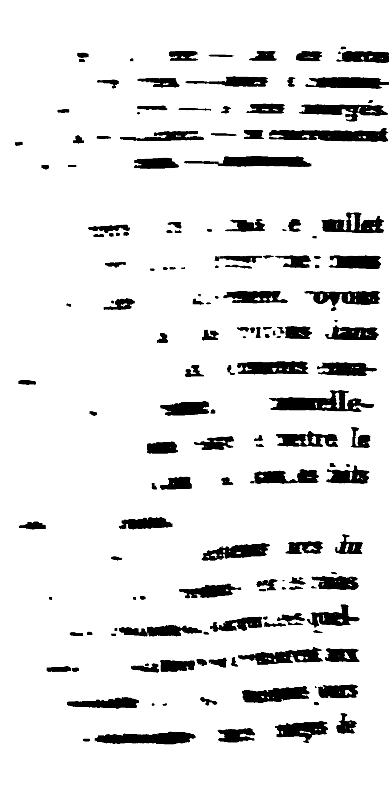
Nous devons ajouter pourtant que la loi du livre sacré est formelle ; le Turc ne pouvait agir autrement qu'il l'a fait à l'époque de la conquête, car une fois l'infidèle courbé sous le genoux du vainqueur, le musulman a pour premier devoir de lui proposer l'option entre l'islamisme et le servage du tribut. Cette renonciation à la religion de leurs

pères fut regardée par les Serbes qui se firent musulmans et par ceux qui leur donnèrent le choix comme une mesure politique, et ce n'est pas le seul exemple qu'on en pourrait citer, mais c'est cependant là la grande erreur, et les combinaisons de la diplomatie la plus ingénieuse ne peuvent rien pour réparer les résultats de cette disposition dictée par le livre sacré. Pour de telles mesures, qui sont des crimes, et, selon le mot célèbre, plus que des crimes, des fautes politiques, il n'y a pas de prescription, elles sont déposées comme un germe empoisonné dans les constitutions qui régissent les peuples à leur début, ou celles qu'on leur impose à une période reculée de leur histoire, elles se développent avec eux et vicient le corps tout entier. De temps en temps, quand on constate le mal, on peut bien essayer de l'atténuer par des réformes, mais les crises deviennent périodiques, incessantes, et le mal est chronique. Si le peuple dont il s'agit est isolé des autres nations par sa position géographique, il s'affaisse et meurt; mais si au contraire il confine à des nations de même race dont la constitution n'offre pas ce même vice, s'il est entré dans le concert européen, si des transactions considérables ont été nouées avec lui par ses voisins ou ses alliés, ou si enfin, reculant devant l'évidence, il aggrave la crise par des forfaits contre les représentants des grandes nations de l'Europe qui vivent à

son foyer, sa chute peut ébranler l'Europe, et les ennemis héréditaires qui convoitent ses dépouilles, au moment de se les partager, peuvent à leur tour éclater en cruelles dissensions et offrir au monde le spectacle du plus effroyable conflit.

pères fut regar
sulmans et pa
comme une me
exemple qu'on
dant là la gran
diplomatie la p
réparer les ré
le livre sacré.
crimes, et, se
mes, des faut
tion, elles son
sonné dans les
ples à leur dél
période reculé
pent avec eux
temps en temps
bien essayer d
les crises devie
mal est chroni
isolé des autres
que, il s'affaisse
confine à des nat


tution n'
le conc
bles o
alliés



ıquête entraient dans la région avec une zaptiés, les habitants crurent à des re- attaquèrent l'escorte et mirent les com- en fuite. Ce fut le signal de la révolte le district.

ɔport du gouvernement ottoman explique nt l'origine de la collision : Au commence- l'été de 1875, des habitants des environs ésinjé avaient attaqué une caravane appar- à des négociants de Mostar; les vivres et les andises furent pillés et quelques gendarmes scorte massacrés. Les tribunaux furent saisis, ropriétaires lésés s'armèrent et recherchèrent upables, qui se réfugièrent dans le Monténégro. comprend bien qu'en demandant un refuge la Tzerna-Gora les coupables, au nombre de de cent, n'avouèrent pas leur crime, ils allé- rent qu'ils avaient pris la fuite pour se soustraire exactions des fermiers de l'impôt et deman- ənt au prince Nicolas d'intercéder en leur faveur r obtenir la cessation des poursuites avec la mission de rentrer dans leurs foyers. A Constan- ople, non-seulement on accorda la demande sans lition, mais, au dire du rapport officiel ottoman, ıne décision qui ne pouvait être que le résultat e erreur, on promit de faire examiner par les locales « les griefs des émigrés ».

ıtallés dans le district, les pillards

armés et forts de l'impunité, déclarèrent que désormais ils ne payeraient plus leurs contributions et se mirent à la tête d'un mouvement qui avait pour but de soulever quatre villages du district. Au lieu d'étouffer la rébellion, Dervish-Pacha, gouverneur général de la Bosnie, auquel on en référa, entra en négociation avec les raïas et nomma une commission présidée par Hassan-Edib-Pacha et Constant Effendi, qui étaient précisément occupés à délimiter dans ces régions la frontière monténégrine. Les commissaires se présentèrent escortés de zaptiés en assez grand nombre, et, à leur entrée dans les villages, les habitants en armes déclarèrent qu'ils ne recevraient pas les représentants de l'autorité s'ils persistaient à s'entourer de cet appareil militaire. Une collision éclata; il y eut du sang de répandu des deux parts. En quelques jours, le mouvement s'étendit tout le long de la vallée de la Narenta jusqu'aux frontières du Monténégro, de la Bosnie et de la Dalmatie. Le vaste massif montagneux que contourne la Narenta et qui forme le centre de l'Herzégovine entre Mostar, Kojnitza, Névésinjé et Gatchko fut bientôt entièrement au pouvoir des insurgés. Dervish-Pacha avait été pris au dépourvu, les forces turques étaient disséminées, et l'ensemble des troupes réparties sur tout le territoire du sandjak de l'Herzégovine ne dépassait pas dix-huit cents hommes faisant partie du 3e corps

d'armée, dont le quartier général est à Monastir.

L'agitation s'était produite dès la fin du mois de juin dans les districts de Stolatz et de Névésinjé; le 9 juillet, les zaptiés servant d'escorte aux commissaires turcs avaient été attaqués; le 24 du même mois, un premier engagement avait eu lieu à Dabra, suivi le lendemain d'un petit combat à Zalim; le 2 août, Trébigné fut investie par les insurgés, et le 16 août seulement, c'est-à-dire plus de cinq semaines après le soulèvement des districts, les quatre premiers bataillons de renfort débarqués à Kleck entraient en Herzégovine sous le commandement de Nebdjib-Pacha. En même temps, le gouverneur général de la Bosnie arrivait à Mostar, venant de sa résidence de Séraïevo, à la tête de toutes les troupes disponibles de son commandement, c'est-à-dire quatre mille hommes répartis dans trois régiments d'infanterie à trois bataillons, et cinq bataillons de rédifs de Bosnie.

Ces cinq semaines de retard furent fatales au gouvernement de la Porte, et bien des circonstances militaient en faveur des insurgés, qui prenaient partout l'offensive, tandis que les Turcs avec dix-huit cents hommes disséminés par détachements insignifiants sur un espace considérable étaient réduits à se tenir sur la défensive.

On ne comprendra la difficulté réelle de la situation pour le gouvernement chargé de réprimer

l'insurrection que si l'on connaît la constitution physique des provinces. Cette constitution très-particulière suffit à expliquer le succès des insurgés, les échecs des Turcs et la persistance d'une rébellion qui, après tout, dispose de forces sans cohésion et douées de peu de consistance.

La Bosnie pourrait s'appeler la Suisse de l'orient de l'Europe, avec cette différence que ses montagnes ne s'élèvent pas dans la région des neiges persistantes. L'auteur de la *Nouvelle Géographie universelle* compare le système des chaînes de la Bosnie et de sa province méridionale l'Herzégovine au système des chaînes du Jura, parceque, comme ces dernières, elles affectent dans leur ensemble la forme d'un plateau à sillons parallèles. La régularité de ces hauteurs est interrompue par de nombreux accidents géologiques. A l'est et au sud-est plusieurs grandes vallées séparent les monts bosniaques des massifs de la Servie. La plus grande de ces vallées est la plaine de Novi-Bazar, où viennent se rencontrer un grand nombre de torrents et qui commande tous les passages de la contrée. Cette plaine de Novi-Bazar est la clef de cette région de la Turquie. Il y a des lois stratégiques auxquelles les moins expérimentés ne sauraient manquer; aussi les montagnards serbes qui connaissent les passages

difficiles, groupés autour du pope Zarko, occupent dès le 17 août ce défilé de Novi-Bazar et interceptent les communications entre la Roumélie et la Bosnie, se rendant maîtres en même temps des routes qui relient la Servie et le Monténégro.

Le gouvernement ottoman avait compris depuis longtemps l'importance de cette position, et, sur le conseil des hommes les plus compétents, il avait résolu d'en faire le nœud principal du futur réseau des chemins de fer du nord-ouest. Nous avons exposé dans toute son exactitude les faits relatifs à la création des chemins de fer de l'empire turc ; dans l'intérêt de ce dernier on ne peut que déplorer la fatale résolution qui a entravé la construction de ses voies ferrées concédées en 1869 à M. le baron de Hirsch. Nous avons dit comment les conventions de 1869 furent annulées, comment on réduisit de moitié la longueur du réseau et l'on se contenta d'achever les diverses lignes dont les travaux se trouvaient en cours au moment de la résiliation. C'est ainsi que les voies ferrées, coupées en trois tronçons isolés les uns des autres et privés de communication avec les lignes du reste de l'Europe, n'apportèrent au pays aucun des réels avantages qu'on en pouvait attendre. Qui sait si l'exécution complète du réseau, en permettant de porter rapidement les troupes sur les points menacés, n'aurait pas changé entièrement la face des choses?

S'il y a des lois stratégiques auxquelles les plus inexpérimentés ne sauraient manquer, il faut ajouter que ces lois sont éternelles parce qu'elles sont basées sur la constitution physique des pays où opèrent les armées. A moins d'un cataclysme, chaque fois que des forces se trouveront en présence dans une même région, leurs marches seront les mêmes et les mêmes noms déjà célèbres dans les fastes d'un pays acquerront encore une célébrité nouvelle. C'est à l'est des massifs des montagnes de Bosnie, dans la région où le Vardar et la Morava prennent leur source, que passèrent et repassèrent les hordes barbares; plus tard les armées des sultans qui s'avançaient vers les troupes impériales prirent le même chemin; c'est là qu'il y a cinq cents ans (1389) succomba la puissance serbe à Kossovo, dans le « Champ des Merles »; là encore qu'aujourd'hui les forces serbes ont essayé de disputer le passage aux Ottomans.

Il faut observer que les chaînes, prolongement du système alpin de la Carniole et de la Croatie autrichienne, s'élèvent à mesure qu'elles avancent vers le midi de la Péninsule. D'abord à peine hautes de mille mètres, elles atteignent la hauteur de deux mille au milieu de leur parcours, et, sur la frontière du Monténégro, les cimes du Dormitor montent à deux mille six cents mètres. Une seule rivière, la Narenta, dont le cours est extrêmement sinueux,

trouve au milieu de la masse montagneuse une série de fissures qui lui permettent de s'épancher à l'ouest vers l'Adriatique; tous les autres torrents, suivant la pente générale du sol, descendent vers le Danube. Leurs vallées devraient évidemment servir de chemins naturels pour gagner les plateaux; mais la plupart des gorges sont difficiles d'accès, les routes n'existent absolument point, et tant qu'il en sera ainsi, il faudra péniblement gravir les hauts remparts qui séparent les villages où les montagnards se sont juchés. Le pays tout entier peut donc être comparé à une immense citadelle dont le mur le plus élevé se dresse précisément au midi comme pour défendre l'entrée aux possesseurs du pays. Une fois le rempart escaladé, il faudrait forcer successivement chaque défilé de rivière, gravir chacune des crêtes parallèles des monts, et retranchés dans ces positions formidables, on comprend que quelques insurgés peuvent forcer à la retraite des bataillons entiers. C'est le manque de communications directes et faciles qui rend les opérations militaires en Bosnie et en Herzégovine si pénibles et si périlleuses pour des armées régulières.

Nous avons considéré la configuration générale du pays, voyons quelle est la nature spéciale du théâtre des opérations militaires. On va reconnaître, dès le début, que la lutte se localise toujours aux mêmes points, et ces points sont naturellement les

passages qui communiquent d'une province à une autre et par où doivent fatalement s'avancer les forces envoyées par le gouvernement central.

La contrée soulevée ne se rattache aux autres vilayets de l'empire que par une bande de territoire hérissée de montagnes, étranglée à l'est par la Servie, à l'ouest par le Monténégro. Le seul accès possible du côté de la mer, c'est le port de Kleck, enclavé dans la province autrichienne de Dalmatie; son entrée est bien permise aux bâtiments de guerre ottomans, mais sans autorisation de débarquement, à moins d'assentiment du gouvernement austro-hongrois.

Comment une telle enclave a-t-elle été concédée? d'où vient cette anomalie qu'un fonctionnaire allemand passant de Slivno, village de Dalmatie, à Stagno, qui fait partie de la même province, doive demander aux autorités turques la permission de franchir un petit espace appartenant à la Porte et qui coupe en deux le territoire autrichien?

L'origine historique est curieuse et les archives de Raguse contiennent, au sujet de la ratification du traité de concession, les documents les plus explicites. A l'époque où Venise dominait sur toute la côte sud de l'Adriatique, depuis Capo d'Istria jusqu'au Péloponèse, la république de Raguse, alors à son apogée, et qui vivait indépendante, encadrée pour ainsi dire entre Cattaro, ville vénitienne, et

Spalatro, qui appartenait aussi à Saint-Marc, comme tout le littoral dalmate, craignait à tout moment de se trouver aux prises avec ses ambitieux voisins. Comme il s'appuyait alors sur le Turc, l'éternel ennemi de Venise, le sénat ragusain demanda au sultan de prendre possession, et de droit et de fait, d'une langue de terre partant du côté du nord du petit port de Kleck au rivage de l'Adriatique, dans le canal de Stagno même, et allant rejoindre, par une ligne perpendiculaire, la frontière turque de l'Herzégovine. Du côté du midi, c'est-à-dire du côté de Raguse même, la ligne de délimitation partait aussi du rivage d'un petit endroit appelé Imotica, et, obliquant un peu vers la droite, aboutissait à l'ancienne frontière turque à Tocionik. Une autre langue de terre au delà de Raguse et près de Castelnuovo, la *Sutorina*, pointe extrême du district de Zubci, isolait le territoire de Raguse de celui des Vénitiens du côté du midi; mais ce point donne accès dans les bouches de Cattaro, et les Turcs n'y possèdent pas de port. Le 21 juillet 1718, les Ottomans prirent possession; il va sans dire que ce territoire concédé était pris sur les possessions ragusaines, et le résultat poursuivi par la petite république était obtenu, car elle avait désormais pour voisin son allié le sultan, le protecteur de son commerce, et évitait ainsi les collisions constantes et les empiétements qui, un jour ou l'autre, auraient pu servir de pré-

texte au sénat de Venise pour lui déclarer la guerre et mettre fin à une rivalité commerciale devenue inquiétante pour lui.

La déchéance de la République fut proclamée par le traité de Campo-Formio. Le fameux décret : « La République de Raguse a cessé d'exister », fut promulgué, et après les péripéties connues de notre courte occupation, les troupes françaises évacuèrent la Dalmatie. Le congrès de Vienne mit alors l'Autriche en possession de tout le territoire de l'Adriatique, depuis Trieste jusqu'à Budua. Dans cette nouvelle répartition, l'enclave subsista, et lorsque le cabinet de Vienne demanda une rectification de frontière et le rétablissement de l'état de choses antérieur à 1718, la Sublime Porte, à laquelle on proposa des échanges et des compensations, allégua une disposition fondamentale de sa constitution civile, qui défend toute cession de territoire et interdit même toute transaction dans ce but avec une puissance chrétienne. Ces détails, outre qu'ils éclairent des origines qui ont leur importance, prennent un intérêt considérable dans la circonstance de l'insurrection, car on verra bientôt que ces deux bandes de terre, et surtout celle au midi, qu'on désigne sous le nom de la Sutorina, ont joué un rôle considérable dans l'insurrection et dans la campagne des Monténégrins contre Mouktar-Pacha. En effet, Kleck est le passage principal des renforts arrivés de

Constantinople par mer, comme c'est un point éminemment stratégique pour les Slaves, puisque à droite et à gauche, sur Zara comme sur Raguse, tout en foulant le sol turc, ils conservent toujours un pied sur le territoire autrichien, où ils trouvent un refuge.

Il faut dire cependant que le port turc de Kleck débouche dans des eaux autrichiennes; c'est donc une mer fermée, « *mare chiuso* », comme on l'appelle ici, et quoique ce soit une pure question de formalité que l'autorisation de débarquement à demander aux autorités autrichiennes, on conçoit facilement que selon les dispositions du cabinet de Vienne à l'égard de la Porte, la concession devient facile, ou au contraire elle rencontre des difficultés; elle peut même être absolument refusée pour peu qu'il y ait un intérêt évident à favoriser le mouvement ou à l'étouffer.

En dehors de la possibilité d'amener là des troupes et des approvisionnements, la position de Kleck a donc pour les Turcs beaucoup moins d'importance que pour les insurgés, parce que les premiers n'ont jamais prévu le cas où, dans une circonstance comme celle qui nous occupe, ils auraient besoin de routes qui leur faciliteraient le ravitaillement par le seul point maritime qu'ils possèdent sur le territoire d'Herzégovine. Il en résulte que, gênés déjà par la situation de Kleck comme port, par le

15.

peu de profondeur du canal de Stagno et la nécessité d'obtenir les autorisations de débarquement, les généraux turcs ne peuvent pas considérer ce point comme base d'opérations réelle, à cause du manque de débouché dans leur pays insurgé.

La seule route accessible qui relie Kleck à Mostar, capital de l'Herzégovine, se trouve jusqu'au delà de Metkovich sur le territoire autrichien, et le seul débouché qui existe sur le territoire turc consiste, à partir de Néoum, en un sentier ardu qui aboutit à la vallée de la Trébinstchitza. Nous avons parcouru deux fois cette route à cheval, forcé d'abandonner les rênes à ces montures bosniaques dont le sabot vaut celui des mulets; cette voie unique n'est qu'un défilé hasardeux, dangereux même en temps ordinaire, et en nous expliquant les difficultés presque insurmontables que les Turcs rencontrent lorsqu'ils veulent approvisionner leurs troupes dans ces contrées pauvres, aujourd'hui dévastées, nous comprenons aussi pourquoi les Monténégrins se cantonnent dans ces parages avec une telle insistance. Ils s'abritent derrière les rochers, guettent l'ennemi au passage, opèrent des razzias de convoi, barrent facilement la route avec des obstacles, et si leur embuscade tourne contre eux et qu'ils rencontrent une résistance inattendue, ils enjambent pour ainsi dire la frontière et trouvent à deux pas de là un refuge en territoire neutre. La position de



Les Bachi-Bozouks en marche. (P. 263.)

Sutorina est encore plus propice aux insurgés, en raison du peu de largeur de l'enclave, de son manque absolu de débouché et du voisinage des habitants des Bouches-de-Cattaro, populations indomptables, et que les Turcs, pas plus que les Autrichiens, n'ont jamais pu soumettre entièrement, témoin la sanglante résistance de Krivosjce, en 1869, où une poignée de montagnards qu'on voulait appeler à la conscription, comme c'était la loi pour tous, tinrent en échec des régiments entiers. On envoya contre eux trois mille hommes d'armée régulière; ils leur tuèrent, à la seule affaire de Knjezowacz, plus de quinze officiers, et, à celle de Maïna, exterminèrent deux compagnies sans perdre un seul homme. On dit que pendant toute cette expédition les montagnards n'eurent que onze tués et soixante-treize blessés, tandis que les deux régiments furent décimés, et cependant l'attaque avait été à la hauteur de la défense, et les Autrichiens, dans une situation terrible pour eux, avaient donné l'exemple de la plus rare énergie et du plus mâle courage.

Cette partie de la basse Herzégovine, comprise entre les monts Dormitor et l'Adriatique, dont elle n'est séparée que par une étroite bande de territoire, où s'élèvent des cités comme Stagno, Gravosa et Raguse, est le champ d'action naturel où vont se rencontrer les combattants, car les Turcs y

sont enfermés entre trois frontières, celles de l'Autriche, celles du Monténégro et celles de la Servie. Les insurgés auront donc toujours, quoi qu'on fasse, un point de refuge dans chacun de ces trois pays. Une vallée assez étroite sépare l'Herzégovine de la principauté serbe; c'est le passage où les Turcs ont élevé les forteresses de Vischgrad, les défenses de Priepolye et de Novi-Bazar, destinées à surveiller leurs voisins émancipés, et à tenir libre leur communication avec la Roumélie.

On doit dire que si la lutte est difficile pour les Ottomans, ils ont cependant des points d'appui sérieux qui constituent d'excellentes bases d'opération, et des barrières destinées à intercepter les communications entre la Servie et le Monténégro. Il y a là Trébigné, Niksich, le pont vers lequel se concentrent tous les efforts des belligérants dans la phase actuelle, Kolachine, Priépoljé et Sienitza. Un peu plus haut, vers le nord, ils ont encore Mostar, Stolatz, Lioubigné, Bilectch, Gatzko et nombre de forts et de blockhaus dans les districts de Zubci.

Trébigné est une petite ville joliment située sur la Trébenitza, qui n'est défendue que par une enceinte en terre flanquée de tours en ruine et entourée d'un fossé large et profond; de tout temps la place a reçu une garnison relativement forte, elle peut contenir deux mille hommes. On s'explique qu'elle ait été le premier objectif des insurgés, à

cause de sa réelle importance stratégique; elle est à cheval sur l'unique voie de communication qui existe entre la pointe méridionale extrême de l'Herzégovine, le district de Zubci et le reste de la contrée. Elle est en outre au nœud même des routes qui mènent à Raguse, au Monténégro, à Kleck, à Mostar, à Niksich et à Biletch. Être maître de Trébigné, c'est posséder toute l'Herzégovine méridionale, ce qui explique l'opiniâtreté des insurgés à bloquer la place et celle des Turcs à la défendre. Niksich n'est qu'une forteresse, mais c'est un point d'appui sérieux en tout temps, à cause de la situation à la frontière même du Monténégro, et c'est par la principauté que, au terme des propositions récemment faites par les puissances, la place devait être ravitaillée alors que, bloquée par l'insurrection vers la fin du mois d'avril dernier, on s'attendait chaque jour à voir tomber Niksich aux mains des raïas. Construits en maçonnerie recouverte de terre, les retranchements sont pourvus d'un armement de sûreté de douze pièces, et la place peut contenir une garnison de huit cents hommes. Il faut remarquer que si Trébigné n'a acquis son importance qu'en raison des circonstances actuelles, Niksich est de tout temps un point stratégique de haute importance, puisqu'il s'appuie absolument à la frontière. Kolachirre, située sur la rivière de Tara, a la même fonction, la même position et la même importance

que Niksich ; c'est une petite ville placée à cheval sur la voie de communication la plus directe qui réunit la Servie et le Monténégro en passant par l'Herzégovine ; Kolachine est reliée à Constantinople par un télégraphe dont les stations les plus proches sont celles de Berané et de Sienitza ; l'effort des insurgés sur cette place n'a pas été considérable ; elle est peu défendue, parce que la population qui habite la ville est surtout composée de musulmans. Pourtant la partie se trouve encore aux mains des insurgés ; c'est là qu'opérait le pope Zarko. Comme le nœud des communications télégraphiques entre la Bosnie, l'Herzégovine, la Roumélie, et par la Roumélie tout l'empire, est placé entre Prépolje et Sienitza, ces deux villes sont aussi fortifiées et occupées militairement ; elles ont été constamment l'objet des attaques des insurgés.

Il nous resterait, pour décrire le théâtre des opérations et faire comprendre l'importance de chacun des points dont les noms reviennent le plus souvent dans les dépêches, à décrire le théâtre des opérations, à énumérer les blockhaus très-nombreux qui constituent tout un système défensif uniformément adopté dans les provinces. Ce sont des postes détachés, fortifiés, juchés parfois sur le sommet d'un rocher qui commande un défilé, parfois aussi s'élevant à l'entrée d'un pont, près d'un gué, ou au débouché d'une petite vallée ; ils sont

généralement d'une dimension uniforme et peuvent contenir une compagnie ; chacun d'eux construit en maçonnerie, pourvu de meurtrières, contient un puits et un abri pour la garnison. En temps de paix, les blockhaus ne sont pas occupés ; en temps de guerre, il faut que tous ceux d'une même région soient défendus pour qu'ils puissent être utiles à la défense, sans quoi la garnison qui les occupe peut voir ses communications coupées. Quarante hommes dans un blockhaus peuvent tenir indéfiniment contre les bandes mal armées des insurgés ; et comme un grand nombre de ces postes n'étaient point occupés au début, l'insurrection s'est emparée de ceux qui se reliaient à des villages occupés par eux. Nous verrons plus tard comment, à un moment donné, les raïas, mettant à profit certaines découvertes nouvelles et faisant preuve d'une grande audace, ont tenté de faire sauter quelques-uns de ces blockhaus qui, par la résistance qu'offraient leurs défenseurs, interceptaient leurs communications et barraient la retraite à leurs bandes.

D'une façon générale, on peut dire qu'une armée, même mieux organisée que celle des Turcs, éprouverait une grande difficulté à combiner des opérations militaires dans un pays comme l'Herzégovine. Il n'y a dans toute la province que trois routes convenables. La première va de la frontière de Dalmatie à Séraïevo. Elle part de Metkovich au-dessus

de Kleck, suit la rive gauche de la Narenta et passe par Mostar. La seconde va de Mostar à Trébigné, et elle passe par Stolatz et Lioubigné. La troisième, en très-mauvais état, va de Trébigné à Kleck, et elle bifurque sur Raguse.

En dehors de ces routes, les voies ne sont que des sentiers accessibles aux chevaux de montagne et aux mulets, et il serait tout à fait impossible d'y faire passer des convois autres que ceux des caravanes.

Les armées régulières engagées sur un pareil théâtre d'opération perdent la plus grande partie de leur supériorité; elles ont à lutter contre des bandes composées de montagnards auxquels les moindres sentiers sont familiers, qui s'éparpillent à l'infini, se réunissent pour l'attaque et se dispersent pour la retraite, font une guerre de partisans, de guérilleros, cherchent à faire le plus de mal possible à l'ennemi, sans objectif précis et sans plan d'ensemble. L'ennemi trouve facilement à se ravitailler; car il est chez lui, il connaît son terrain, il a partout des amis et des complices, et véritablement on s'explique, après avoir vu le pays, le peu de succès qu'y ont remporté les troupes turques et les difficultés parfois insurmontables contre lesquelles elles ont eu à lutter.

Nous avons dit qu'au moment précis où éclata l'insurrection de 1875, les forces turques tenant garnison en Herzégovine ne pouvaient pas être évaluées à plus de dix-huit cents hommes; voici comment ce faible effectif était réparti : deux bataillons de réguliers et une batterie de pièces de montagne servie par quarante artilleurs étaient à Mostar, un bataillon occupait Trébigné et les forts et blockhaus des environs, principalement ceux de Zubci et Klobouck; si l'on considère que ces bataillons étaient de quatre cents hommes seulement, on voit combien Trébigné était faiblement défendue. Deux compagnies d'un dernier bataillon occupaient Niksich, les autres compagnies fractionnées en petits détachements occupaient les blockhaus les plus importants du district. L'escadron de cavalerie, qui ne comptait que soixante hommes, était à Fotcha, et les zaptiés étaient répartis dans toute la province.

Il faut remarquer que le troisième corps de l'armée ottomane, dont le quartier général est à Monastyr, dont dépendaient ces dix-huit cents hommes, doit compter réglementairement un régiment d'artillerie, et dans ce régiment trois batteries de montagne, dites *batteries herzégoviniennes*, dont la fonction est de servir à la défense de la région montagneuse. Or, de ces trois batteries, une seule occupait son poste; de sorte que l'artillerie de montagne, cette grande supériorité des forces organi-

sées contre des bandes insurgées, faisait déjà défaut à l'entrée de la campagne, et cela contre toute prévision. Ces dix-huit cents hommes étaient sous le commandement d'un général de brigade, Sélim-Pacha, gouverneur spécial du Sandjak dépendant de Dervish-Pacha, gouverneur général de Bosnie et d'Herzégovine, peu connu jusqu'alors ; ce lieutenant de Dervish ne sut faire preuve ni d'activité, ni de capacité militaire.

La situation ainsi établie avec un effectif aussi faible, réparti sur un territoire si particulièrement mouvementé et de si difficile accès, il fallait que Sélim fût rejoint le plus tôt possible par Dervish-Pacha, qui grouperait autour de lui toutes les forces disponibles. Mais l'envoi de renforts exigeait un temps considérable; s'ils arrivaient par mer, ils devaient s'ouvrir un chemin à la pointe de l'épée, de Kleck à Trébigné, et passer par les défilés devenus célèbres, où une poignée d'insurgés les pouvait arrêter à chaque pas. Il fallait aussi, dans ce cas, attendre les permissions de débarquement de l'autorité autrichienne. Si elles venaient de Constantinople à Salonique, le premier port, et que de Salonique, pour gagner du temps, on les fît venir en chemin de fer par Uskub et Mitrovitza, les troupes avaient encore à parcourir à pied une distance de trois cent cinquante kilomètres dans un pays montueux, difficile, sympathique à l'insurrection ; et pour

monter jusqu'à Mostar, ou pour pénétrer dans le district de Zubci, quartier général de l'insurrection, ils ne pouvaient éviter ces passages de Novi-Bazar, où le pope Zarko les attendait. Enfin, dernière hypothèse, si on les faisait venir de Bosnie, et si l'on dégarnissait les territoires occupés par des raïas, il fallait auparavant procéder à la mobilisation des *rédifs* ou réserves de l'armée active. En attendant, au commencement d'août, la Bosnie se soulevait à son tour, et la situation se compliquait encore.

Voici le parti que prit le nouveau ministre de la guerre, Hussein-Avni-Pacha, celui-là même que les événements avaient ramené au même poste. Renonçant au premier moment à mobiliser les rédifs de l'intérieur, il appela les réserves sur tout le littoral de la Méditerranée et de la mer Noire, ainsi que ceux du vilayet du Danube. Les bataillons, équipés et armés en toute hâte, prirent possession des places; et, au fur et à mesure, on embarqua pour Varna, Constantinople et Salonique, les nizams devenus disponibles. Le 16 août, les quatre premiers bataillons de renfort, débarqués à Kleck, disputaient aux insurgés le passage de Trébigné, et s'avançaient jusque dans cette ville, sous les ordres de Nedjib-Pacha. De son côté, presque simultanément, le gouverneur général de Bosnie, Dervish, entrait à Mostar, venant de sa résidence de Séraïevo, à la tête de toutes les troupes de son

commandement qu'il avait pu remplacer par des réserves. Ces forces, qui venaient se joindre aux dix-huit cents hommes de Sélim, comprenaient trois régiments d'infanterie à trois bataillons et cinq bataillons de rédifs bosniaques, c'est-à-dire à peu près quatre mille hommes : ce qui, en comptant les non-valeurs, portait l'ensemble des troupes réunies à cinq mille combattants.

Telles étaient les forces régulières amenées sur le théâtre des opérations, à la date du 16 août, c'est-à-dire cinq semaines après l'explosion du mouvement. Jusqu'à la fin du mois de novembre, à l'époque où la rigueur du climat forcera les belligérants à prendre leurs quartiers d'hiver, les forces ottomanes se développeront, et cet effectif de cinq mille huit cents hommes s'augmentera successivement. Mais de nouvelles complications surgiront bientôt. Au nord, sur les rives de la Unna et de la Save, la Porte, craignant une invasion autrichienne, devra renforcer le cordon et établir des petits camps d'observation de distance en distance sur les bords des deux fleuves, depuis la Servie jusqu'à la Croatie turque. D'une autre part, tout le long de la Drina et aux passages du mont Slatibor, c'est-à-dire depuis Novi-Bazar jusqu'au point où la Drina se confond avec la Save, il faudra surveiller la frontière de la principauté serbe, et les conflits seront quotidiens. L'exaltation sera grande chez ces voisins, les

changements successifs de ministères, les déclarations de la Skouptchina inquiéteront la Porte : et cette situation sera tellement tendue qu'elle deviendra une complication beaucoup plus grave que celle qu'apporte l'attitude du Monténégro. Le décret du 22 août, qui ordonne une concentration considérable de troupes et la formation d'un camp à Nisch, sera le résultat de cet état de choses. Le même jour, tous les rédifs de l'Anatolie recevront l'ordre de se diriger sur le théâtre de l'insurrection. Le 7 septembre, alors que les généraux ottomans réclament toujours des renforts et du canon, le danger toujours croissant de l'entrée des Serbes sur le territoire turc forcera encore le ministre de la guerre à diriger de nouvelles troupes sur la frontière, on fortifiera Nisch, devenu désormais un camp retranché, armé de trente-six pièces Krupp, et la Porte, par une note du 9 septembre, annoncera au gouvernement hellène qu'elle se voit forcée de retirer les troupes qui gardent les frontières du côté de la Grèce. Le 23 septembre, cinq mille nizams, c'est-à-dire des meilleures troupes turques, iront encore renforcer le camp de Nisch.

Le 24 septembre, nous pouvons établir d'une manière précise la situation de l'armée d'opération sous le commandement de Dervish-Pacha, le gouverneur général. Il a sous ses ordres seize mille hommes répartis en Bosnie et en Herzégovine, et il occupe

de sa personne la ligne de la Narenta avec cinq mille rédifs, trois bataillons de nizams et quelques batteries. Un de ses généraux de brigade, Sélim-Pacha, s'étend entre Nevesinje et Piva et y commande trois mille hommes; un autre, Bély-Bey, est à Stolatz avec mille hommes; enfin, au sud, c'est-à-dire entre Bileck et Niksich, Nedjib et Hussein-Pacha ont six mille hommes sous leurs ordres, parmi lesquels les bachi-bozoucks.

Ces seize mille hommes ne suffisant point à réduire les insurgés, le 4 octobre des bataillons d'élite débarquent encore à Kleck sous les ordres de Chewket-Pacha, et au 12 novembre, quand la neige tombe, alors que les chemins sont devenus impraticables et qu'on peut considérer la campagne de 1875 comme terminée, de nouveaux renforts arrivent encore par Kleck et aussi par Salonique, et portent le chiffre définitif de l'ensemble de l'armée d'opération à trente et un bataillons d'infanterie de nizams et rédifs, et celui des escadrons à quatre. Les rapports des généraux turcs permettent de fixer à vingt-cinq mille combattants le chiffre de l'armée d'opération au moment où les combattants concluent un armistice involontaire par suite des intempéries.

Il faut établir aussi la situation de l'armée turque dans le reste du territoire des provinces nord, car d'autres nécessités tout aussi graves que celle créée par l'insurrection exigent la présence des

troupes ottomanes sur d'autres points, et le sort de l'armée d'Herzégovine est toujours lié à celui de l'armée d'observation qui garde la ligne des Confins militaires et celle qui surveille la frontière de la principauté de Servie depuis Novi-Bazar jusqu'à la Save.

Il y a près de cent mille hommes sous les armes depuis la Unna et la Save jusqu'au Balkan, c'est-à-dire depuis Novi, le point extrême vers les confins militaires de l'Autriche, jusqu'à Sofia. Le premier groupe, c'est l'armée d'opération aux ordres de Dervish-Pacha; le deuxième, ce sont les troupes locales et les renforts de la province de Rascie à Novi-Bazar, à Sienitza, à Mitrovitza; plus de vingt mille hommes sont répartis en Thessalie, en Macédoine et en Albanie, et seize mille se concentrent autour de Scutari dans les plaines albanaises du nord. Ce second groupe très-considérable est sous les ordres de Méhémet-Ali-Pacha.

Le troisième groupe comprend toutes les forces autour de Nisch sous le commandement de Achmet-Ekoub-Pacha, dont le chef d'état-major est un Polonais émigré, Mustapha-Djelaleddin-Pacha. Les Serbes ont répondu à cette concentration par des mesures semblables, et ils ont mobilisé trente-cinq mille miliciens rassemblés au commencement de septembre sur la frontière; quinze mille sont en face de Nisch et vingt mille en face de Zvornick et

de Novi-Bazar. Le point de concentration pour les rédifs est Sofia, et le parc d'artillerie est à Bazardshik.

On voit quelle est la proportion entre les forces de l'armée d'opération et celles des armées d'observation et d'occupation. Les troupes engagées contre les insurgés ne représentent guère que le cinquième de ce grand effectif.

S'il est difficile d'établir exactement la situation de l'armée régulière ottomane, on peut dire qu'il est presque impossible de faire un état probable des forces insurrectionnelles. Tout ce qui, d'ordinaire, constitue un renseignement dans ce sens sert, dans cette circonstance, à égarer l'opinion, et les rapports des généraux turcs qui combattent les raïas ne méritent pas plus de créance sur ce point que les renseignements puisés aux sources slaves. Sur le théâtre même des opérations et dans les agences secrètes de Raguse, celles des bords de la Save, et chez les correspondants occultes des insurgés où l'on tenait compte de ce qui pouvait intéresser le sort de la rébellion, on n'a jamais évalué le nombre de ceux qui portaient les armes contre la Porte à plus de vingt mille hommes, répartis dans les deux provinces. En réalité, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de novembre 1875, les révoltés n'ont pas eu

plus de quinze mille hommes sous les armes, et, pendant les trois premiers mois de la campagne, leurs forces ont été réellement supérieures en nombre à celles de l'armée ottomane, qui n'a compté un effectif de vingt-cinq mille combattants qu'à la fin de novembre. Autant qu'on peut l'établir, le nombre des étrangers sous les drapeaux de l'insurrection était de deux mille; sur ce nombre, la moitié étaient de nationalité serbe et sujets du Monténégro, à cheval sur les deux pays, venus là sans mandat, en partisans, pour l'amour de la lutte, du désordre, la haine traditionnelle du Turc, le désir de l'émancipation; ou souvent entraînés par quelque chef ou voïvode jouissant d'un certain prestige dans la localité à laquelle ils appartenaient. Mille autres venaient de la Dalmatie, de la principauté de Servie, des confins militaires de la Croatie, de la Slavonie et de l'Italie. Le contingent français, polonais, russe, était à peine appréciable; cependant on verra que quelques-uns de ces nationaux ont joué un rôle dans la lutte. En dehors de cet élément étranger, le fond de l'armée insurrectionnelle se composait de raïas, Grecs pour la plupart, surtout dans la Bosnie. En Herzégovine, lorsque ces raïas appartenaient au culte catholique, ils se sont toujours groupés par villages sous les ordres d'un chef du même rite. Cette distinction est importante, mais il faut remarquer que dans l'Herzégovine, surtout dans la partie

basse et le district de Zubci, les catholiques ont pris part au mouvement avec autant d'ardeur que les Grecs, tandis que, dans la première partie de la campagne, en 1875, sur les bords de la Save, leur abstention était presque absolue.

Il y a tout un côté de la question qu'il faut renoncer à traiter, c'est celui de l'organisation occulte et de la préparation secrète de l'insurrection, du rôle qu'ont joué dans le soulèvement ceux qui, profitant des circonstances créées par les Turcs eux-mêmes et mettant à profit leurs exactions, ont fait un mouvement politique d'une rébellion purement religieuse et agraire. Qui pourra dire l'action réelle et la portée limitée des comités de Prague, de Neustadt, d'Agram, de ceux de Raguse et des succursales de toutes les villes de Dalmatie, des agences subalternes des petits ports de la Save, des sociétés russes de secours aux blessés, celle enfin des cercles de la Servie et du Monténégro ? C'est la chronique qui ne s'écrit point, et ce ne serait pas la moins curieuse à lire. Il pourrait y avoir un danger réel à spécifier; mais pendant notre séjour dans les provinces slaves, uniquement préoccupé de rechercher les causes de l'insurrection, de pénétrer son but, de démêler les origines des actions qui s'exerçaient, nous avons constaté que les agents les plus actifs, les seuls qui nous intéressent, parce qu'il ne s'agit plus là de théorie et de spéculation, mais bien

de concours effectif, étaient presque partout des négociants d'origine slave, intelligents, remuants, se déplaçant avec la plus grande facilité, riches pour la plupart, propriétaires dans les grandes villes de plusieurs dépôts de marchandises de toute espèce et entreprenant toute opération commerciale, même la plus étrangère à leur spécialité. Ces correspondants bénévoles depuis longtemps faisaient servir leurs nombreuses relations avec les provinces du nord à une organisation secrète, qui d'abord avait eu pour but la propagande slave, et plus tard devait servir de point d'appui à l'insurrection. C'est par leur soin que des armes, achetées avec le produit de souscriptions dont ils étaient les trésoriers, ont pu être introduites au nord par la Save, au sud par la Suttorina, par Knin, Sign et Metkovich. Tout individu qu'un signe de ralliement quelconque ou un mot de passe faisait reconnaître pour un affilié trouvait aisément un gîte et des renseignements dans la ville où il arrivait. Nombre d'officiers et correspondants de journaux slaves, allemands, russes, anglais, se faisaient aussi les émissaires bénévoles des comités qui fonctionnaient ouvertement dans la plupart des grandes villes où l'élément slave a la majorité du nombre. Et autour de ceux-ci se groupaient naturellement tous ces aventuriers qui ne cherchent qu'une occasion de pêcher en eau trouble, ou ceux que le dégoût de l'uniformité de la vie pousse à la

recherche d'une existence plus mouvementée. Tout un état-major bariolé cosmopolite s'apprêtait à se joindre au début du printemps à l'insurrection renaissante si, au lieu de se localiser dans le district de Zubci et entre les frontières de Servie et celles du Monténégro, elle devait dégénérer en une conflagration générale de la péninsule du Balkan. Et effectivement il s'y est joint du jour où le prince Milan et le prince Nicolas ont déclaré la guerre.

Le premier résultat de l'organisation antérieure aux troubles du mois de juin 1875, dans les districts de Stolatz et de Nevesinjé, avait été un groupement des raïas du rite grec, dans cette partie de la basse Herzégovine, par petites sections ou escouades de quinze, vingt et trente hommes, qu'on appelait des *tchota*. Ces petits groupes représentaient l'ensemble des raïas de chaque village qui, le cas échéant, seraient disposés à prendre les armes, et, dans cette hypothèse, chaque groupe avait désigné un chef appelé *natchelnik*. C'est là le noyau de l'insurrection, et ce principe de morcellement qui fait peut-être sa force comme difficulté de vaincre une rébellion qui s'éparpille d'une façon pour ainsi dire infinitésimale constitue évidemment sa faiblesse comme insurrection aspirant à un but politique par une unité de mouvement. Par exemple, dans le cas d'une entente avec le général Rodich, gouverneur de la Dalmatie, qui pouvait répondre

que les bandes qui tenaient les défilés de Novi-Bazar et celles qui, encore aujourd'hui, occupent les monts Kosaratz, vers la Save, auraient obéi à l'ordre de désarmement donné par les chefs de la basse Herzégovine ?

L'armée insurrectionnelle s'est de tout temps divisée en quatre groupes : l'un, qu'on pourrait appeler le corps d'opération de Bosnie, n'a jamais été supérieur à quinze cents à deux mille hommes, disséminés depuis la Croatie turque jusqu'à la Drina, dans les plaines nord de la province. Le second a opéré entre Visegrad et Novi-Bazar, le long de la frontière de Servie ; il comptait deux mille cinq cents hommes, aux ordres de Zarko, archimandrite du monastère de Banja. Le troisième groupe était celui de Liubibratich, commandant les insurgés de la basse Herzégovine ; Lazar Socic s'étant réservé le district de Piva. Le quatrième, au delà de la Narenta, c'est-à-dire dans la haute Herzégovine, pouvait s'élever à quatre mille hommes et reconnaissait de nombreux chefs qui n'ont jamais eu l'occasion de faire un effort collectif et de se réunir sous un commandement unique. Au moment où les insurgés ont pris leurs quartiers d'hiver, vers le 15 décembre 1875, le commandement était tellement morcelé qu'on aurait peine à énumérer les bandes et les chefs. On ne compte pas moins de trente-huit bandes, et il est curieux de voir que ceux des chefs

qui ont acquis quelque prestige dans la lutte sont loin de réunir autour d'eux les forces les plus nombreuses. Ainsi, la bande de Liubibratich n'était que de cent hommes de toutes nationalités, le voïvode Bogdan en avait six cents, Lazar Socic huit cents, Luca Petkovic trois cents, etc., etc. Mais quand on combinait une attaque, toutes les bandes d'un district se réunissaient et reconnaissaient le commandement d'un chef unique. Au camp de Grebzi, Liubibratich n'a jamais eu plus de douze cents hommes; mais il a mené quelques jours après trois mille hommes au combat.

L'armement laissait beaucoup à désirer : il consistait à l'origine en vieux fusils à pierre; peu à peu on a reçu de Dalmatie des carabines Minié, des remington et quelques chassepots. Les insurgés, vers le mois d'octobre, ont eu trois pièces de canon, et plus tard un d'entre eux, un Français, a été chargé d'aller chercher en Autriche une batterie de pièces de montagne fabriquée aux environs de Vienne et offerte à l'insurrection par une étrangère. Dès les premiers temps, les pièces de différents calibres que Liubibratich avait pu se procurer lui ont été plus nuisibles qu'utiles, étant donné le genre de guerre qu'il faisait aux Turcs : le 22 octobre, au combat de Zubci, le champ de bataille était tel qu'il était impossible d'y faire manœuvrer les deux pièces de 7 que les insurgés avaient traînées avec eux, et

après en avoir détruit les affûts et les roues, ils les ont enterrées, afin de les soustraire à l'ennemi.

On connaît le théâtre des opérations, on devine aisément le plan des insurgés : ils fuient avec soin tous les engagements sérieux et les occasions où il faut combattre à découvert, ils ne procèdent que par embuscade et, disons-le, par guet-apens. Comme ils doivent se nourrir sur place et qu'ils n'ont point d'intendance, leur première préoccupation est d'enlever les convois de l'ennemi ; souvent même quand ils parviennent, au lieu de faire profiter toutes les bandes d'un district de l'aubaine qui leur est échue, ils ne songent même pas à faire des provisions pour l'avenir ou à répartir la proie, ils réalisent et vont vendre à la frontière les moutons, les bœufs et animaux de bât, quand le lendemain, dans une marche forcée, on manquera de montures pour le bagage et de ravitaillement pour la troupe. C'était le procédé familier à Peko Pavlovich. Le manque de cohésion est absolu à partir du moment où l'on n'est plus engagé avec l'ennemi ; car, procédant comme le Kabyle, qui accourt là où parle la poudre, un chef qui, en allant au feu, ne comptait que cent cinquante hommes, voit réunis sous son drapeau plus de mille individus venus de toute part se grouper autour de lui, uni-

quement pour guerroyer contre le Turc. C'est le cas de Liubibratich qui, par deux fois, a dû se retirer en Autriche n'ayant plus autour de lui qu'une poignée d'hommes, vingt volontaires, pour la plupart Italiens ou Russes.

Parmi les chefs insurgés, quelques-uns se sont acquis une certaine célébrité par leur habileté comme capitaine et leur énergie dans le commandement; leur nom restera célèbre dans les fastes de cette insurrection. Déjà dans ce pays classique de la Guzla, où les rapsodes serbes improvisent des chants nationaux qui se répandent de district en district colportés par les *guzlars* errants, les noms du pope Zarko, de Liubibratich, de Luca Petkovic, de Peko, de Trifko Vukalovich, de Lazar Socic, de l'higoumène Mélantija, du pope Milo et d'autres encore, sont répétés de chaumière en chaumière comme ceux des chefs serbes qui tombèrent à Kossovo et celui du Cid de Servie Marko Kralievitch. Cependant si l'insurrection a trouvé des capitaines, elle n'a pas trouvé un général; Liubibratich, le plus sérieux d'entre eux, avait un idéal trop élevé pour ses soldats; tous ceux qui le connaissent ont été frappés de sa tenue, qui faisait contraste avec celle de tous ceux qui l'entouraient. D'une grande distinction personnelle, d'une belle prestance et d'un charme

réel joint à une grande autorité, Liubibratich, âgé de trente-six ans, né dans la basse Herzégovine, et qui depuis longtemps rêvait l'affranchissement de la province, a apporté dans le commandement des allures de gentilhomme et des façons civilisées qui ont eu moins de prise sur ses compagnons que les brutalités de quelques autres chefs. Simple, modeste, instruit, parlant facilement plusieurs langues, un peu rêveur peut-être, humanitaire égaré parmi des insurgés trop pratiques et pour qui le respect du droit n'était pas une notion bien définie, il avait dès le début une conception d'ensemble comme général et un plan à réaliser comme homme politique; non-seulement il a échoué, malgré tous ses efforts, mais on peut dire qu'il a été la victime de ses idées. Le jour où il a été enlevé par les troupes autrichiennes, sur le territoire de Vingani, le gouvernement austro-hongrois supprimait une personnalité politique qui aurait pu donner à l'insurrection une direction contraire aux vues du cabinet de Vienne, et, quoique les projets des puissances restent mystérieux pour nous et que les hommes d'État qui tiennent les fils de cette colossale intrigue semblent vivre au jour le jour et suivre le mouvement plutôt que le diriger, ce fait de l'arrestation de Liubibratich nous servira peut-être à lire dans leur jeu. Dès le premier jour où ils se sont rencontrés dans les rangs de l'insurrection, le représentant le plus

avoué du parti monténégrin, le chef Peko, a contrecarré les idées de Liubibratich qui, contraire à la politique russe, ne voulait pas que le mouvement se fît en faveur de la principauté. Au mois de décembre, après la première campagne, quand l'Italien Ceretti, aide de camp du chef insurgé, fut envoyé à Rome, auprès de Garibaldi, pour décider le général à agir sur l'opinion en faveur des habitants de l'Herzégovine et leur procurer des armes, ce dernier, circonvenu par Popovich, par Galli et par Vitaldi Pasqua, ancien officier supérieur garibaldien, devenu duc Vitaldi, et dont on a pu lire le nom dans les dépêches, lorsque le gouverneur général de la Dalmatie lui fit interdire l'entrée de la frontière, répondit par une lettre rendue publique et datée de Rome, 30 janvier : qu'il était de l'intérêt de tous de s'entendre avec le prince Nicolas et de soulever le plus tôt possible la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, l'Épire et l'Albanie. Il faut laisser à Garibaldi la responsabilité de cette complicité du prince et du *condottiere;* l'idée est née dans le cerveau de celui qui a réalisé des plans qui certainement semblaient plus chimériques; mais il n'en est pas moins vrai qu'à partir du moment où l'on a cru voir dans Liubibratich un agent de l'autonomie et peut-être un partisan du prince Milan, on a juré sa perte. Ceux qui ne veulent juger les choses que d'après les apparences

en sont encore à se demander comment, après avoir été si pleins de mansuétude pour des insurgés qui venaient quotidiennement se ravitailler en Dalmatie, les autorités autrichiennes, tout à coup, se sont montrées si scrupuleuses sur la neutralité et si pressées de la faire respecter, qu'elles n'ont pas pris le temps de consulter la carte pour savoir si Vingani, ce village où bivouaquait Liubibratich le jour de son arrestation, appartenait au territoire dalmate ou faisait partie de l'empire ottoman.

Peko Pavlovich, qui a pris une grande importance comme chef, est Monténégrin; il a groupé autour de lui les montagnards qui, sans aucune idée autre que celle de la lutte contre le Turc, ont franchi la Tzerna-Gora pour se ranger sous les drapeaux de l'insurrection. C'est un homme concentré et rébarbatif, qui n'a reçu aucune instruction; on l'a éloigné des conseils parce qu'il ne sait ni lire ni écrire, et qu'on a craint aussi qu'on vît en lui un agent spécial du Monténégro, tandis qu'il est là sans mandat et pour son propre compte. D'une bravoure accomplie, il déconsidère cependant le parti de la rébellion par ses cruautés et ses procédés à l'égard de ses coreligionnaires. On lui reproche de très-nombreuses exactions, l'incendie de villages chrétiens, et des traités honteux avec l'ennemi, auquel il a

plusieurs fois permis de ravitailler une place en échange d'une somme d'argent, comme à Niksinyé. Sans aucune idée de la discipline, quand il a réuni ses troupes à celles de Liubibratich, il a toujours contrecarré son commandement, et, à Dujé, il a disparu pendant vingt heures, laissant là ses hommes, pour vaquer à des expéditions mystérieuses qui ne devaient profiter qu'à lui-même. Dans une occasion importante, à Utowo, Peko a engagé un combat contre l'assentiment du voïvode, et c'est à lui qu'on doit le désastre qui a amené la retraite d'Utowo sur Raguse. On assure que cet échec doit être attribué à ce que, malgré les ordres tant de fois donnés, une partie des hommes s'attardaient à couper les têtes et les nez des Turcs tués au commencement de l'action, afin de rapporter au camp leurs sanglants trophées.

Il faut enregistrer aussi le nom d'un prêtre catholique, Ivan Mussich, qui s'est fait un nom dans l'insurrection par un combat heureux à Papovo, et dont les menées comme chef de bande ont toujours été contraires aux vues de Liubibratich. Pendant le mois de décembre, du 20 au 25, le commandant en chef avait réuni toutes les bandes dont il pouvait disposer pour attaquer les forts de Drieno et de Tsarina, et les principaux chefs sous ses ordres



Femmes bosniaques. — Liubibratich, chef de l'insurrection en Herzégovine. — Les pandours. (P. 289.)

étaient Ivan Mussich, Kalageorgivich, Matanovich; au moment d'exécuter le plan conçu, chacun opéra de son côté dans un but absolument différent, et l'on fit échouer le mouvement. Ce jour-là, Liubibratich, qui devait avoir sous ses ordres près de deux mille cinq cents hommes, se retrouva avec cent compagnons au rendez-vous de Sparojice. Si l'on en croit les rapports d'origine slave, cet Ivan Mussich, après avoir combattu plus de quatre mois dans les rangs des insurgés, serait même passé du côté des Turcs.

Luka Petkovich a été le bras droit de Liubibratich pendant toute la campagne de 1875. C'est un homme de cinquante-cinq ans, Herzégovinien de Trébigné, vétéran des luttes de 1852 contre Omer-Pacha, et de celles de 1858 et de 1862. Il s'était enrôlé dans les rangs des Monténégrins lors de la bataille de Grahovo et se fit un nom par son courage. Lorsqu'en 1862 Luka Vukalovich s'est mis à la tête du mouvement des chrétiens soulevés, il s'est joint à lui, mais il a refusé la transaction qui a mis fin au soulèvement, et alors que ceux de Zubci acceptaient le décret de Churschid-Pacha, gouverneur de l'Herzégovine, qui conférait à Vukalovich le grade de Bimbasha et faisait du groupe principal des insurgés une garde spéciale de la frontière turque, composée de cinq cents hommes, à la solde de la Porte (préparant, du reste, aux nouvelles insurrections une sorte d'avant-garde toujours prête et

bien organisée dans le district de Zubci), Petkovich s'exilait en Russie et refusait les offres des musulmans.

En 1869, dès que les Krivosciens, des Bouches de Cattaro, organisèrent la résistance contre les Autrichiens qui voulaient leur imposer la conscription et les assimiler aux autres districts, Petkovich vint se joindre à eux; enfin, après avoir résidé tantôt à Belgrade, tantôt à Cettigné, tantôt à Mostar ou à Trébigné, il est venu l'un des premiers prendre les armes dans ce dernier district, et il a commandé les rebelles jusqu'à l'arrivée de Liubibratich, qui, natif de la région, y jouissait déjà d'un grand prestige. Lors de l'élection qui a conféré à Liubibratich le titre de voïvode, Petkovich a été un de ses plus chauds partisans et lui a remis le commandement comme au plus digne. C'est un homme d'une très-grande force physique, d'une nature loyale, auquel le frottement des hommes et l'habitude des relations internationales n'ont pas enlevé son cachet de rusticité. Il combat à la tête de ses troupes, appélle chacun de ses soldats par leurs noms pendant la lutte, et les anime par des apostrophes singulières, empruntées au langage imagé des bardes serbes. Il a montré toujours la plus grande déférence pour le voïvode, et si on l'avait écouté, on aurait abandonné à ce dernier la direction du mouvement tout entier dans les deux provinces.

Le pope Zarko passe pour le plus prudent et le plus heureux des chefs insurgés; sa résidence habituelle était le monastère de Banja, dont il était l'archimandrite; il a le premier levé l'étendard sur la frontière de Servie, et, aidé de cent soixante hommes assez bien équipés et armés, s'embusqua dans le défilé de Thérina, au-dessus du village de Rahodina. Son premier fait d'armes fut de mettre en déroute un régiment de cavalerie envoyé de Constantinople en Albanie et d'Albanie en Bosnie. Si l'on croit le rapport de l'officier général turc, qui l'a combattu à Rahodina, Zarko aurait incendié nombre de villages de la région; il n'a jamais pu empêcher ses hommes de massacrer les prisonniers. Il n'a pas subi un seul échec pendant les deux premiers mois de la lutte, et s'est donné pour constant objectif d'interrompre les communications des Turcs entre la Roumélie et la Bosnie, et de tenir ouvertes les voies qui mènent de Servie au Monténégro. Il a osé un moment menacer la forteresse de Vischgrade, et, dans ce but, il était parvenu à grouper deux mille cinq cents hommes autour de lui. Ce Zarko, par le caractère même de l'habit dont il est revêtu, exerce une action sur les raïas de son culte; pendant la période de l'agitation sourde qui a précédé l'explosion dans les districts de Stolatz, il a enflammé les paysans slaves par ses proclamations enthousiastes.

Voici un extrait de l'appel aux armes, daté du

monastère de Banja, quelques jours après l'insurrection de Névésinjé : « Que tous les peuples sachent et que tout le monde apprenne que la nation serbe est faite pour vivre libre. Frères, il y a longtemps qu'a été livrée la bataille dans les plaines de Kossovo, mais depuis ce moment la nation endure incessamment des injustices, le pillage et le mauvais traitement de la part des Osmanlis dépravés. Chaque pied de terrain est trempé du sang et des larmes de nos ancêtres. Les Turcs foulent toujours aux pieds la foi, la liberté, l'honneur et les biens des descendants des Némanjitch, à la honte de la nation tout entière. L'heure de la vengeance a sonné. Il est temps que nous cessions d'être des raïas turcs. Nos frères des bords de la Narenta versent à torrents le sang des Turcs, l'héroïque Bosnie étrangle ceux qui se sont nourris de son sang.

« Écoute, mon peuple! Prends les armes, car le prix de la lutte est la liberté de la nation tout entière. Nous respecterons la foi, les droits, l'honneur et la propriété de tout le monde. Mais quiconque nous montrera de l'hostilité dans notre lutte payera de sa vie sa trahison envers le peuple, quelle que soit sa foi, quelle que soit sa position. Levez-vous donc, fils de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la vieille Servie! Arrosez les foyers de nos ancêtres du sang des tyrans, le pays est à nous d'ancienne date, le droit est avec nous, Dieu est avec nous. Vive la na-

tion serbe! Vivent les pays libres de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la vieille Servie! »

Ces allusions à Kossovo, au droit de la race slave sur le pays, aux Némanjitch et à la nation serbe, prouvent que Zarko est un des partisans de la « Grande Idée ». D'ailleurs, pour qu'on n'en doute pas, il signe son appel aux armes « un combattant pour la liberté et l'unité du monde serbe ».

Celui des chefs qui semble avoir recueilli l'héritage de Liubibratich, comme popularité, c'est Lazar Socica, un Monténégrin qui a débuté sur le cours supérieur de la Drina, à la tête d'un groupe de plus de mille hommes, et semble aujourd'hui être l'organe accrédité du mouvement, et c'est avec lui que le général Rodich est entré en pourparlers dans les derniers temps; il a changé de théâtre et opère maintenant dans le district de Zubci.

On peut signaler encore des vétérans des anciennes luttes qui, doués de capacités militaires, auraient pu jouer un rôle plus sérieux dans cette occasion, mais leur qualité d'étrangers, en les exposant aux soupçons des Serbes, les a contraints à une action plus modeste. Parmi ceux-ci, se trouve le capitaine Wlajovicz, ancien officier au service de la Russie, pensionné par le czar, mutilé dans la défense de Sébastopol, où il a fait preuve du plus grand courage. Il s'est retiré à Belgrade où, en 1862, il a repris les armes pour chasser les Turcs et a commandé

contre eux la lutte des barricades. Le baron Reskovicz, Autrichien, réfugié en Servie depuis 1862, ayant pris aussi du service dans l'armée serbe, est venu se joindre aux insurgés dès les premiers jours. Lorsque les raïas ont bloqué Trébigné, c'est lui qui commandait la ligne d'investissement.

En Bosnie, la rébellion a reconnu un instant pour chef un certain Stratimirovich, qui avait fait partie, en 1848, des bandes croates que le ban Jellachich lança contre la Hongrie. Sa vie est la plus curieuse des odyssées ; il appartient à une famille de la Batchka et compte parmi ses ancêtres un des métropolitains les plus célèbres de l'Église serbe ; ancien officier du génie dans l'armée autrichienne, il dut quitter l'armée pour une cause qui n'entachait pas l'honneur et le représentait au contraire comme un homme séduisant qui avait trop d'action sur les femmes des officiers supérieurs. En 1848, il fut nommé général en chef des forces insurrectionnelles serbes, composées de vingt mille hommes et de quarante canons. Insurgé la veille, il devint l'appui du cabinet de Vienne quand le fameux ban de Croatie Jellachich marcha contre les Hongrois révoltés, et, en raison de sa haine contre ces derniers, Stratimirovich réunit ses troupes à celles du ban. Reconnu plus tard général dans l'armée régu-

lière autrichienne comme les Medici, les Turr, les Carini après le mouvement garibaldien, il fut bientôt mis à la retraite avec la pension de son grade. En 1852, la cour de Vienne l'envoya encore au Monténégro pour prêter appui au vladika, et chaque fois qu'éclata un mouvement serbe on l'a vu prendre une part active à la lutte. Dans la guerre actuelle, on l'a mis dans l'impossibilité de jouer un rôle en l'arrêtant à la frontière, et l'on a voulu le déconsidérer en le faisant passer pour un espion.

Quelques chefs ont été tués à l'ennemi, entre autres Tripkozakovich et Maxime Bacévich. Ce dernier était le fils du voïvode de Baniani tué par les Turcs en 1862 après les avoir combattus quatre années; le 20 janvier 1876, au combat de Danjé, il a reçu une balle en pleine poitrine en attaquant le fort où les Turcs se défendaient admirablement, perdant cent onze hommes sur les deux cents qui composaient tout leur effectif. Son corps, transporté à Raguse, n'a pu être enterré à cause des protestations du consul de la Porte, qui prévoyait des démonstrations injurieuses pour son gouvernement; on l'a déposé dans une chapelle.

Parmi les étrangers, dont on a beaucoup exagéré le nombre et surtout l'influence, il faut signaler un Serbe de Belgrade, ancien étudiant de Paris,

M. Gruich, fils du ministre de la principauté de Servie, blessé devant Tsarina. Le docteur Costa Gruich, rédacteur d'un certain nombre de documents et déclarations, a pris dans quelques-uns d'entre eux le titre de plénipotentiaire général et semble, avoir été le diplomate du parti.

Un Français, ancien officier démissionnaire, M. Barbieux, avait rejoint les insurgés dès les premiers jours et a fait partie du groupe des étrangers qui accompagnaient Liubibratich, et était devenu l'ami personnel et le soutien le plus ardent du voïvode. Il s'était donné la singulière mission de faire sauter les fortins et blockhaus des Turcs à l'aide de la dynamite, et était délégué à ce sercice spécial. Dès qu'on s'empara de l'enclave turque de Sutorina, qui part des monts Zubci, près de Trébigné, et aboutit aux bouches de Cattaro, il se fit désigner un bâtiment en ruine près du bord de la mer, pour faire ses expériences; il avait avec lui une escorte de cent hommes et dirigeait, sans contrôle supérieur, de petites expéditions qui avaient pour but de faire le plus de mal possible à l'ennemi. M. Barbieux avait aussi la spécialité de couper les routes en les faisant sauter avec la dynamite, pour protéger les mouvements de retraite.

L'insurrection a même eu son héroïne, une demoiselle Merkus, Hollandaise, que nous avons vue

passer quelquefois dans les rues de Raguse en compagnie de Liubibratich. Elle a été enlevée par ordre de l'autorité autrichienne, en même temps que le chef et ses compagnons, Georges Pétrovich, Torna et Valle Bolordich, Iago Niskitch, Carlo Faella, aide de camp du voïvode, et Cesare Cesari; mais on a usé d'une certaine courtoisie avec elle, et, au lieu de l'interner, on l'a laissée libre de résider où il lui plairait, sauf dans les provinces de la Turquie. C'est une personne de vingt-cinq à trente ans, qui a souvent partagé les fatigues du camp et donné des preuves de sang-froid et de courage personnel. On prétend qu'elle est poussée par la foi religieuse encore plus que par l'enthousiasme patriotique ; elle a fait le pèlerinage de Jérusalem, où, comme madame la princesse de la Tour d'Auvergne, elle a acheté une des enceintes consacrées pour y faire élever, à ses frais, une chapelle qu'elle a généreusement dotée. Elle ne s'est pas bornée à verser d'assez fortes sommes pour les insurgés entre les mains de M. Vesselitsky, le délégué russe; elle a voulu combattre le bon combat, et, en décembre dernier, a pris part à l'expédition de M. Barbieux, qui avait pour but de faire sauter le fort de Proesecca, dont la position commande la route de Trébigné. Liubibratich, avec quatre cents hommes et la compagnie italienne, voulut diriger lui-même cette opération. On avait commandé le silence absolu; les

hommes avaient reçu l'ordre d'attacher armes et gamelles et de s'avancer avec la plus grande prudence. On arriva jusque sous les murs du fort sans être vu. Là, M. Barbieux prit ses mesures pour se servir de la dynamite et prépara la mèche; il ne s'agissait plus que de se glisser au pied même du bâtiment, de creuser un trou et d'adapter la cartouche. On tira au sort pour savoir qui remplirait ce dangereux office, et les trois hommes successivement désignés ayant refusé le service, on vit mademoiselle Merkus sortir des rangs, en déclarant froidement qu'on ne pouvait pas être venu jusque-là, dans d'aussi bonnes conditions, sans tenter au moins l'aventure; elle offrit de marcher; mais, sur les représentations de Liubibratich, les trois insurgés que le sort avait désignés, voyant la résolution de l'héroïne, dirent qu'ils étaient prêts. On s'avança; le thermomètre marquant dix-sept degrés au-dessous de zéro, la dynamite était gelée, et l'on dut se rabattre, ce jour-là, sur le fort de la Tsarina, où les Turcs avaient déposé un grand nombre de sacs de farine.

Dans le courant de décembre, mademoiselle Merkus, résolue à faire quelque chose de décisif pour l'insurrection, s'occupa de pourvoir la bande de Liubibratich d'une batterie de canons Krupp, et M. Barbieux, muni d'une lettre de change sur un banquier de Vienne, partit pour l'Autriche, avec la mission de prendre les pièces, de les embarquer à

Trieste et de les introduire par la Sutorina ou par Kleck. La mission a été réellement donnée, mais cependant, depuis la reprise des hostilités, nous n'avons jamais constaté dans les dépêches ou dans les correspondances que les insurgés aient soutenu des combats d'artillerie ou remporté quelque avantage grâce à ce nouveau matériel.

L'insurrection a eu aussi son commissaire des guerres, M. Bjeloesk, qui réside à la Sutorina et centralise dans un magasin général tout le matériel d'équipement et les vivres qu'il fait acheter en Dalmatie dans les ports, et qu'il a la mission de faire entrer par la pointe de Sutorina. L'église est située de telle façon qu'elle s'adosse à la frontière autrichienne et que, de ce côté, personne ne peut l'attaquer. Sur un ordre émané d'un chef reconnu, cette intendance fonctionne, et ceux des insurgés dont l'équipement indispensable est en mauvais état viennent là s'approvisionner.

Nous n'avons pas compté moins de quarante bandes insurgées, reconnaissant quarante chefs qui, eux-mêmes, n'acceptent pas toujours les ordres des généraux de l'insurrection ; il en résulte que les engagements sont quotidiens, qu'ils ne concourent pas à un but médité d'avance et dont on poursuit pied à pied la réalisation. La nature du terrain ce-

pendant, sa configuration déterminent, de la part des insurgés, une série de mouvements qui, combinés ou non, ont toujours le même objectif et qu'on peut regarder comme la stratégie caractéristique inévitable de cette campagne de 1875.

Nous séparons les opérations de la Bosnie de celles de l'Herzégovine, parce que les premières n'ont pas une ramification évidente avec les secondes, et que les mouvements des insurgés, cantonnés dans les plaines de la Save ou éparpillés depuis la Drina jusqu'à la Unna, c'est-à-dire de la Servie à la Croatie turque, ne peuvent pas se rattacher à ceux opérés par les rebelles, qui occupent la partie basse du Sandjak.

A l'est et au sud-est s'ouvrent les grandes vallées qui commandent les passages de la contrée, larges couloirs séparant les monts bosniaques des massifs de la Servie; c'est là qu'opère le pope Zarko, et pendant la plus grande partie de la campagne il a intercepté les communications entre la Bosnie et la Roumélie, et tenu les voies ouvertes entre la Servie et le Monténégro.

Liubibratich, lui, s'appuyait sur la frontière dalmate; il avait sa ligne de retraite dans l'enclave de Kleck et, plus au midi, dans celle de la Sutorina. Son champ d'action, c'est le territoire de Trébigné. Il se cantonnait dans le couloir qui existe entre le mont Zavala, Raguse et la frontière du Monténégro,

menaçait toujours la route de Trébigné, coupait les communications des Turcs avec la mer par Kleck, tandis que Zarko, par la voie de terre, essayait de couper celle avec la Roumélie. Entre ces deux combattants, les insurgés du district de Zubci, ceux de Niksich et les habitants des frontières du Monténégro jusqu'à Kalakin et Sienitza servaient de chaîne et de trait d'union. Beaucoup plus haut, en remontant la frontière de Dalmatie, de l'autre côté de la Narenta jusqu'à la Croatie, les rebelles, séparés de l'Autriche par des montagnes élevées, s'appuient encore aujourd'hui à sa frontière et ont toujours une ligne de retraite dans les défilés. Par Kulen-Vakouf et Kroupa, c'est-à-dire en regagnant la Unna, ils donnent la main aux insurgés de Bosnie, cantonnés sur les bords du fleuve dans la Croatie turque, et restent sans cesse en communication avec les Slaves des Confins militaires de l'Autriche. Suivant enfin la Save, ils se relient à la Servie au nord, au bord même du fleuve ; et comme la principauté est déjà en communication avec la basse Herzégovine par les bandes de Zarko à son extrémité est, il s'ensuit que les provinces slaves du nord de l'empire, libres à leur centre, ou du moins livrées là seulement à des attaques insurrectionnelles locales, sont entourées d'un cordon de feu.

Telle est la stratégie de l'insurrection ; mais il faut reconnaître que cette stratégie est plus théorique

que pratique, qu'il n'y a pas de mot d'ordre écouté, et qu'il ne règne aucune discipline; la même division qui existe parmi les Slaves du sud, au point de vue politique, se retrouve dans les bandes insurgées, et il a fallu le degré d'affaiblissement de l'empire ottoman, le désordre de ses finances, l'absence d'énergie et de capacité militaire chez les chefs et la démoralisation de toute l'administration pour qu'une telle insurrection pût tenir l'empire en échec.

Autant qu'il est possible de le faire, essayons de résumer la marche des événements militaires depuis l'explosion du mouvement jusqu'à la fin de la campagne, et suivons en même temps la marche des négociations jour par jour.

Le 24 et le 25 juillet, les Turcs sont attaqués pour la première fois; Dervish-Pacha, prévenu depuis le 9, jour de la collision des raïas et des zaptiés, envoie quelques renforts et demande des secours au gouvernement de Skodra. Nous avons vu qu'il n'a que dix-huit cents hommes sous les armes. Le 2 août, les insurgés, qui ont pris partout l'offensive, et qui connaissent l'importance stratégique de la position de Trébigné, investissent la place par un mouvement d'ensemble conduit avec régularité, et qui faisait mieux présager du résultat de la lutte. Le 3, le district de Stolatz appuie le mouvement et se soulève, et en même temps, comme

à Constantinople on se fait des illusions sur le caractère de l'insurrection, sur le conseil des puissances, on donne l'ordre à Dervish-Pacha de publier une amnistie générale pour tous ceux qui déposeront les armes. Le 5, on se rencontre à Zavidol. Le 6, deux bataillons turcs, surpris près de Nevenuye, battent en retraite confusément sur Stolatz, et en même temps les bandes qui bloquent Trébigné attaquent le monastère de Dujé. Le 7, pour la première fois, des renforts arrivés de Constantinople par mer débarquent à Kleck avec l'artillerie de montagne, et ils vont s'engager dans ces défilés qui mènent à Trébigné, défilés que les insurgés se sont donné pour mission d'intercepter. Le 8, les assiégés de Trébigné font une première sortie qui est repoussée. Le 10, une bande de trois mille hommes indépendants, de ceux qui bloquent la place, essayent de couper les communications entre Mostar et Nevesingé, et ont un grave engagement à Bileck.

Le mouvement se dessine d'une façon inquiétante; le gouvernement central presse les envois des renforts, et le général Hussein-Pacha débarque avec des troupes à Antivari; en même temps, Dervish-Pacha se décide à appeler les premières réserves.

Le 12 et le 13, on combat du côté de Yasen. Le 15 août, les bandes insurgées s'emparent du fortin

de Gorasko, près de Piva; dans la nuit du 15 au 16, l'insurrection, jusque-là circonscrite à la basse Herzégovine, éclate dans le nord de la province de Bosnie entre Kostaïnieza et Dubica, ce qui force les Turcs à éparpiller leurs forces. Le 17, beaucoup plus au nord, les raïas des bords de la Unna coupent le chemin de fer de Novi à Bajnaluka, et interceptent les communications télégraphiques. Le même jour, en Herzégovine, une seconde sortie des assiégés de Trébigné est repoussée, et le pope Zarko, entré sur le territoire par la Servie, occupe vigoureusement le défilé de Novi-Bazar. Par Salonique, Uskub et Mitrovitza arrivent des renforts dont Zarko surveille le passage; par Kleck viennent des convois destinés à ravitailler Trébigné et à attaquer les insurgés par derrière; ceux-ci prennent position entre Kleck et Mostar pour couper la route aux renforts, et quinze cents hommes partent de la capitale de l'Herzégovine pour soutenir les troupes ottomanes et forcer la passe. Dervish-Pacha les rejoint le 19 avec cinq bataillons de rédifs et trois régiments d'infanterie.

Pendant que les Turcs viennent ainsi au secours de Trébigné, préparant l'effort qui permettra de débloquer la ville, les ambassadeurs des trois puissances auprès de la Sublime Porte, la Russie, l'Autriche et l'Allemagne, poursuivant un but commun en raison de l'alliance dite des Trois Empereurs,

font une démarche auprès du grand vizir, et conseillent au gouvernement d'accorder une suspension d'armes aux insurgés, afin qu'on puisse les ramener à des idées de conciliation; la Porte ayant refusé l'armistice, afin de donner plus de poids à leur démarche, les trois représentants invitent les ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Italie à appuyer leur tentative de médiation.

Le 20 août, les troupes débarquées à Kleck font un mouvement tournant, évitent les passages gardés par les insurgés, et vont donner la main aux troupes qui, sorties de Mostar, s'avançaient au-devant d'elles; mais tandis qu'on est occupé à venir au secours de Trébigné, des bandes, dépendant de celles qui obéissent au pope Zarko, s'emparent de sept fortins qui couvraient les villes de Gatsko, de Piva et Niksik. Le 24, s'appuyant sur les mêmes fortins, les rebelles attaquent Vocniza, et, le même jour, le fort de Drieno, près Raguse, est aussi l'objet d'une tentative de leur part. Trébigné cependant est toujours bloquée, et les renforts qui arrivent par Kleck, et ceux qui viennent par Mostar, commencent à former un corps assez imposant pour que les insurgés se préoccupent de ne pas être pris entre deux feux; ils font donc un mouvement de retraite aussi. Le 29, un détachement de mille hommes, parti de Glubigné et arrivé devant Trébigné, y entre sans coup férir. La ville est libre; en

même temps le fort de Drieno, qui était investi, est aussi abandonné par les rebelles; le mouvement d'attaque des Turcs se complète par la reprise du monastère de Dujé, que nous avons dit au pouvoir de l'insurrection, et fortifié par elle. Les communications sont désormais rétablies entre Raguse et Trébigné. Si les bandes qui opèrent sur les frontières de l'Autriche subissent des revers et perdent du terrain, entre le Monténégro et la Servie, le pope Zarko remporte des succès. Il est le 25 août devant Vischgrade, et le 30 il garde les passages de la Roumélie et la route de Prisvendi à Scutari. La situation devient difficile pour la Turquie, obligée de constituer un corps d'observation sur les frontières de Servie pour répondre à la déclaration faite par le prince Milan au corps diplomatique, de la nécessité où il se trouve de masser les bataillons de l'armée nationale sur la Moravie. Les camps de Nisch et de Widdin sont constitués et immobilisent des forces turques considérables. Les tentatives de médiation des puissances ont abouti, vers la fin du mois d'août, à la nomination d'une commission consulaire qui parcourra la Bosnie et l'Herzégovine, et se mettra en contact avec les insurgés; Server-Pacha est nommé commissaire spécial et muni de pleins pouvoirs; en même temps le grand vizir donne sa démission, et il est remplacé par Mahmoud-Pacha; c'est le signal d'une politique qui a pour but de

prendre l'initiative des réformes. Au lieu d'attendre que ces puissances lui imposent des mesures, avant d'avoir l'air de céder à la force, le sultan adresse donc aux gouverneurs généraux des provinces un iradé qui confirme toutes les libertés octroyées par les firmans antérieurs.

Les premiers jours de septembre sont employés par les Turcs à reprendre les fortins entre Gatsko et Bileck; Hussein-Pacha, depuis le 1er jusqu'au 9, opère dans ce sens et rétablit ses communications sur ce point. Le 11, maître des routes, il envoie à la ville une colonne de ravitaillement, composée de deux cents chevaux; deux bataillons de nizams lui servent d'escorte; les insurgés dispersés, mais cachés dans les environs, attaquent le convoi; les troupes de Trébigné marchent à leur secours le 15, après avoir soutenu un combat à Babar le 14 et avoir eu le dessous; les Turcs attaquent Bileck, que les insurgés abandonnent pour se replier sur Glubigné. La fin de septembre vient, et Zarko tient toujours les passages entre Nova-Varoch et Novi-Bazar; Peko Pavlovich est entre Raguse et Kleck, Liubibratich tourne autour de Trébigné.

Les consuls partis de Mostar le 12 septembre ont suivi deux routes parallèles et sont descendus dans la basse Herzégovine pour rencontrer les insurgés et conférer avec eux; les représentants de l'Autriche, de l'Italie et de l'Allemagne ont suivi les confins de

la Dalmatie; ceux de France, de Russie et d'Angleterre, viennent par Stolatz, Fetnica et Bileck.

A la date du 17 septembre, Muri Wassic, Lichtenberg et Durando, au nom de l'Autriche, de l'Allemagne et de l'Italie, envoient la missive suivante aux chefs insurgés :

« A Michel Liubibratich, à Luka Petkovich et Trifko Vukalovic, au camp de Semicado, près de Begovic. — Sur l'ordre de nos gouvernements, nous vous prions de nous accorder un entretien ayant pour but de conférer sur la situation des chrétiens dans l'Herzégovine. Nous venons à cette réunion comme amis, sans autorisation turque, sans soldats et sans police turque. — Trébinje, 17 septembre 1875. »

Le 19, les consuls reçoivent la réponse suivante, datée de Bricenik :

« Michel Liubibratich, Luka Petkovich, Trifko Vukalovic ne peuvent sans le secours des autres chefs de l'Herzégovine entrer en conférence avec les consuls des puissances, puisque l'insurrection actuelle est le soulèvement de l'Herzégovine tout entière.

« Il faut du temps pour réunir tous les chefs; par conséquent un armistice de quelques jours est nécessaire.

« En cas d'armistice, les troupes turques resteront dans les positions qu'elles occuperont le jour

de l'armistice, et les Turcs de Trébigné ne pourront s'approvisionner jour par jour que par l'intermédiaire des postes des insurgés.

« Le lieu de la conférence sera choisi sur la frontière monténégrine ou sur la frontière autrichienne.

« Les membres de la conférence seront des commissaires européens ; la Turquie ne sera pas représentée. Les invitations seront faites par des commissaires européens.

« Au nom des chefs, par le plénipotentiaire général,

« Docteur KOSTA GRUIC. »

Cette période de l'insurrection est celle où l'on constate encore une certaine entente entre les chefs insurgés ; ils ne veulent point agir les uns sans les autres et prétendent concourir à un but commun. Il est important de remarquer que quelques jours avant la communication des consuls qui les traite comme des belligérants, les chefs ont tenté un effort dans le but de donner un général en chef à l'insurrection, et cette tentative a échoué. Quelques jours avant cette démarche, tous ceux qui sont à la tête de bandes composées de plus de cent hommes ont reçu une communication mystérieuse qui leur enjoint de se trouver le 13 septembre au monastère de Kossirovo, entre Bileck et Klobuck ; là on propose

l'élection d'un généralissime, la formation d'un gouvernement provisoire, une entente sur la stratégie à adopter pour la direction des opérations militaires, sur l'attitude à prendre vis-à-vis de la diplomatie et les moyens de se procurer des armes. Enfin on discute la conduite à observer vis-à-vis de la Servie et du Monténégro.

Cette assemblée tumultueuse ne résoud rien; l'élément monténégrin domine, ou tout au moins on escompte, malgré la volonté du prince Nicolas, ses résolutions personnelles au sujet de la lutte, et la décision qui intervient est celle-ci : reculer l'élection d'un chef suprême jusqu'au jour où l'on pourra acclamer le prince comme grand voïvode. Jusque-là huit chefs formeront le gouvernement provisoire; toutefois le moment n'est pas venu de les nommer encore : on se bornera à désigner un chef provisoire pour la Bosnie et un pour l'Herzégovine, pour l'attitude à prendre vis-à-vis de la diplomatie. Luka Vukalovic recevra des pleins pouvoirs pour négocier avec les consuls, mais ces pleins pouvoirs sont singulièrement restreints, car il devra se borner à dire qu'on n'a pas confiance dans le gouvernement turc et qu'on ne traitera qu'avec les puissances garantes. Il est urgent d'avoir un plan, et l'on va l'arrêter; l'unique préoccupation pour le moment doit être celle de se procurer des armes; on déclarera enfin à la Servie et au Monténégro que la

lutte a pour but de réunir les deux provinces aux principautés et que les princes doivent s'entendre.

Qu'on remarque cette dernière résolution qui indique une solution au mouvement et qui lui trace un programme politique; elle va être le point de départ des dissensions intestines entre les chefs, dissensions que nous avons signalées au moment où nous indiquions les personnalités les plus considérables.

Nous avons suivi les opérations jusqu'au 24 septembre, établi la situation des forces ottomanes, de celles des insurgés, et donné quelques détails biographiques sur les chefs du mouvement. Voyons se développer le mouvement.

Le 27 septembre, entre Mostar et la frontière dalmate, dans le district de Lioubouschka, certains villages jusque-là paisibles et tout à fait dégarnis de troupes se prononcent en faveur du mouvement; au même moment les insurgés occupent la ville de Klobuck.

Le 28 survient une complication nouvelle; le gouvernement de la Porte, convaincu que la Servie l'attaquera et prépare déjà son mouvement offensif, veut prendre ses précautions; elle annonce officiellement au gouvernement de Belgrade qu'il va faire occuper un petit îlot, situé sur la Drina, qui constitue une importante position stratégique. De l'autre côté du fleuve, on répond par un nouveau déploie-

ment de forces ; une brigade de l'armée nationale venue de Jagodina se joint au corps d'observation serbe, en face de Nish; les troupes de la principauté construisent douze petits forts armés de canons de petit calibre amenés de Kragujevatz. En même temps un décret du prince appelle l'assemblée nationale, la Skouptchina, qui d'ordinaire tient ses séances à Kragujevatz, à siéger à Belgrade même.

Le 29 septembre, un combat violent, un de ceux où les forces les plus nombreuses ont été engagées, a lieu à Prapatnitza, et les insurgés restent maîtres du terrain. A la suite de cet échec, Hussein-Pacha, gouverneur de Trébigné, est remplacé par Selim-Pacha, le lieutenant de Dervish, et Chewket-Pacha amène des troupes de renfort dans la ville. Le ministre de la guerre, Hussein-Avni-Pacha, est destitué et remplacé par Riza-Pacha.

Le 2 octobre, le sultan, pour compléter les mesures destinées à ramener les insurgés, décide que les populations agricoles qui se livrent à leurs travaux seront exemptées des impôts arriérés jusqu'au 1er mars 1873.

Du 2 octobre jusqu'au 12, le nouveau gouverneur de Trébigné et Chewket-Pacha combinent et opèrent un mouvement qui a pour but de ravitailler Zubci, Douga et Niksich. Le 3, on parvient à lancer une colonne sur ces deux derniers points, et le 4

Chewket se porte en personne à Zubci. Liubibratich, Peko et Milicevich ont réuni leurs bandes pour s'opposer à ce mouvement; ils s'avancent avec précaution en s'appuyant contre la frontière de Raguse; les Turcs, de leur côté, marchent prudemment vers leur objectif. Le 7, ils entrent à Zubci, sans que les trois bandes insurgées qui les surveillent osent s'opposer à leur expédition. Le 12, libre de tout soin et de toute inquiétude, ayant ravitaillé les fortins, Chewket veut frapper un coup; il marche aux bandes réunies, les atteint à Grap, près d'Ojoupitcha, et les force, au nombre de deux mille, à se réfugier dans la montagne.

Cette période de la première moitié d'octobre, qui semblait heureuse pour les troupes turques, devient cependant néfaste par la mesure financière que prend le gouvernement de la Porte. A partir du 1er janvier 1876 et pendant une période de quinze années, le Trésor payera les intérêts de sa dette moitié en espèces et moitié en obligations portant intérêt à 5 pour 100.

C'est sur cette décision désastreuse qui aura une action si grande sur l'ensemble des événements qui se passent dans les provinces que s'arrête la période active de la campagne de 1875.

Nous allons entrer dans la saison des neiges; les opérations se ralentissent pendant quelques jours; le gros de l'armée ottomane reste échelonné entre

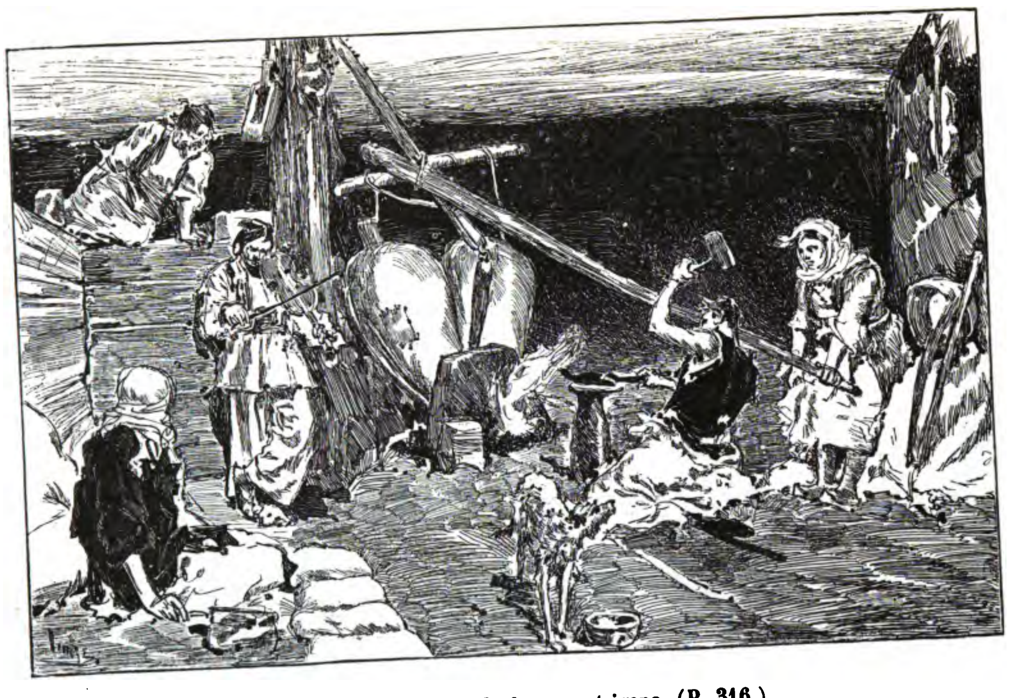
Trébigné et Kleck, et les insurgés dispersés à la date du 12 par Chewket se tiennent dans la montagne; le 21, cependant, Liubibratich fait encore une tentative sur le principal fort de Zubci; le 27, une bande isolée qui compte à peine deux cents hommes attaque un bataillon turc entre Gatzko et la frontière monténégrine; le 31, un chef qui commence à se révéler comme un des plus entreprenants et des plus braves, Lazare Socica, attaque une petite ville fortifiée, Bezci, dans la partie méridionale, sur le mont Dormitor, et, maître de la garnison, laisse les Turcs sortir avec armes et bagages; une fois à Bezci, Socica appelle des forces et indique les villages autour de Piva comme point de ralliement.

Nous sommes arrivés au 1er novembre; Niksik, place fortifiée adossée à la frontière du Monténégro, devient le principal objectif de Liubibratich qui, périodiquement, bloque la place et se retire suivant qu'on l'attaque avec des forces supérieures. Le 7, le chef des insurgés fait une chute de cheval; il se fracture le bras et se fait transporter à Cattaro. Le 12, les insurgés concentrés à Piva au nombre de trois mille, sous les ordres de Socica, attaquent un corps turc qui escortait un convoi de Métokia à Foransk; ils remportent un avantage signalé et s'établissent sur les hauteurs qui dominent Gatzko, où Peko Pavlovich vient les rejoindre.

On pourrait signaler encore quelques escarmouches jusqu'à la fin de novembre et même en décembre ; car, pour être exact, on doit dire que les hostilités n'ont jamais été entièrement suspendues ; mais la neige tombe, les routes sont devenues impraticables, et depuis décembre 1875 jusqu'en mars 1876 les Turcs et les insurgés ont pris leurs quartiers d'hiver, et il semble qu'un armistice ait été signé. Cependant, comme les bandes sont très-nombreuses, qu'elles sont éparses et qu'il n'y a pas une direction unique et une action commune, tel ou tel chef, lorsqu'il en trouve l'occasion, s'engage avec l'ennemi, frappe un coup, fait une tentative et regagne la montagne. La faim aussi parfois presse les insurgés et l'occasion les tente ; tout ce cordon de fortins, de blockhaus et de karaula qui gardent les frontières du Monténégro et de Servie doit être ravitaillé et est visité par les Turcs, qui voient leurs convois attaqués et souvent sont obligés de disputer le passage sur les points les plus difficiles. A la fin de décembre, Liubibratich, voulant ouvrir la campagne du printemps de 1876 et passer l'hiver dans des positions stratégiques qui lui assurent la possession de Trébigné, à la reprise des hostilités, cherche à s'emparer de Drieno et de Tzarina, où les Turcs ont construit des magasins; il s'unit à Ivan Mussich et occupe la route de Trébigné ; mais la défection sourde qui régnait depuis

quelque temps parmi les hommes réunis sous son commandement s'affirme par l'abandon d'un chef, Meilanthi, qui, alors qu'on lui avait donné l'ordre de marcher sur Drieno, conduit ses hommes vers Duze. Ivan Mussich se débande à son tour, et Liubibratich est obligé de se réfugier à Raguse, le 26 décembre, ayant donné l'ordre de faire sauter la route de Trébigné à la gorge de Drieno. Un Français dont nous avons déjà cité le nom, M. Barbieux, chargé de l'opération des mines, parvient à rallier quelques hommes, attaque les magasins de Tzarina et enlève aux Turcs une partie de leurs approvisionnements. C'est la dernière tentative de l'année; c'est désormais autour de Niksik que se concentreront les opérations de la deuxième campagne. Tous les efforts des Turcs tendront au ravitaillement de la place, comme ceux des insurgés auront pour but de les empêcher d'arriver à ce but.

La campagne de 1875 est terminée, les troupes restent en présence; malgré la dissension qui règne parmi les insurgés, malgré la décision de l'Autriche de fermer ses frontières, d'en finir avec le danger permanent qui menace la Dalmatie et les Confins militaires; malgré l'enlèvement du chef le plus influent par les autorités autrichiennes, au début même de la campagne de 1876, les événements intérieurs apportent une force nouvelle à l'insurrection, et tout va conspirer en faveur de cette poi-



Servie. — Intérieur de forgeron tzigane. (P. 316.)

gnée d'hommes qui tiennent en échec l'empire ottoman. Voici la situation des forces insurgées à la fin de décembre dernier : dans l'Herzégovine méridionale, Lazare Socica commande deux mille hommes; en Bosnie, depuis la Drina jusqu'à la Croatie et la Dalmatie, on ne compte pas plus de quatre mille hommes ; en Herzégovine, toutes les bandes éparses donnent un effectif de huit mille fusils; dans les environs de Novi-Bazar, Zarko a réuni deux mille cinq cents hommes. C'est donc un ensemble de seize mille cinq cents hommes, répartis sur un territoire qui va de la Roumélie à la Save et de la Servie à la Dalmatie. Les combats les plus sanglants, malgré l'exagération des dépêches, n'ont jamais eu pour résultat de mettre hors de combat plus de quarante à cinquante hommes, et le chiffre officiel des pertes des insurgés, pendant cinq mois de combat, ne dépasse pas cinq cents hommes tués, au dire du correspondant russe, qui semble le mieux renseigné sur les opérations. Par le fait, les insurgés ne se sont pas emparés d'une seule ville fortifiée, ils n'ont même pas les fortins des frontières, et restent toujours appuyés à la Dalmatie d'une part, au Monténégro et à la Servie de l'autre ; celui qui serait le plus *en l'air*, selon l'expression technique des états-majors, c'est le pope Zarko, qui tient toujours les passages de Novi-Bazar; encore a-t-il sa ligne de retraite en Servie.

Malgré cela, l'insurrection triomphe par cela même qu'elle persiste, et l'on en arrive à traiter avec un ennemi qui n'est point vainqueur, mais qui a le mérite de ne pas déposer les armes et l'assurance de dicter ses volontés.

Quelle a été la marche des négociations depuis le refus des insurgés de s'entendre avec les consuls? La mission de Mostar est toujours en permanence, mais elle a complétement échoué; c'est la Russie qui prend l'initiative, et le 4 novembre l'ambassadeur à Constantinople demande une entrevue spéciale au grand vizir; le 5, le sultan reçoit le général Ignatieff, et ce dernier explique nettement la situation, l'attribue à la mauvaise administration du pays et demande des réformes. Le 7 novembre, Rachid-Pacha est nommé ministre des affaires étrangères. Le 30 décembre, le comte Andrassy établit, par une note qui résume les idées échangées entre les cabinets d'Autriche-Hongrie, de Russie et d'Allemagne, les griefs des insurgés et les points les plus importants sur lesquels devront porter les réformes. Le 2 octobre et le 12 décembre, avant qu'on l'ait mis en demeure de le faire, le gouvernement de la Porte a prescrit une série de mesures qui répondent à peu près aux exigences des cabinets européens qui sont consignées dans la note Andrassy.

Par l'article 2 du document connu sous le titre *Instructions à tous les honorables employés civils*

*du vilayet de Bosnie tout entier*, promulguées par le vali de Bosnie Ahmed-Hamdi-Pacha et contresignées par le commissaire impérial, le mode d'affermer l'impôt sera aboli ; mais si le nouveau mode ne peut être mis en vigueur avant la prochaine récolte, les dîmes seront mises en adjudication avant l'époque de la moisson. On sera tenu de percevoir l'impôt en nature dans les dix jours, et les cultivateurs n'auront plus à attendre le passage des percepteurs au détriment de la moisson. En somme, on donne satisfaction à tous les griefs que nous avons énumérés dans notre dernier article sur les raïas et les impôts. L'article 6 vise la liberté du culte : « Les sujets du sultan de toute classe et de toute religion peuvent en toute liberté et sécurité vaquer à l'exercice de leur culte, et il est interdit à qui que ce soit de porter atteinte en aucune manière à cette juste loi de l'État. » L'article 7 prescrit l'emploi des revenus municipaux aux améliorations et dépenses locales. Par l'article 9, on comble une lacune importante relative à la justice : « Toute sentence rendue dans un tribunal sera accompagnée d'une traduction dans une langue intelligible au peuple. »

L'article 10 abolit la *komore*, c'est-à-dire les réquisitions de chevaux et les corvées d'hommes; si le gouvernement sollicite des services des raïas et des musulmans, il devra les payer, et le taux sera

ultérieurement fixé. L'article 11 stipule que l'impôt des routes ou corvées, tout en étant maintenu, sera ainsi modifié : « La population employée à la construction des routes ne sera plus tenue de travailler que dans le kadilouk auquel elle appartient. *Cette obligation s'étendra à vingt jours en cinq ans, et pas davantage.* »

La nouvelle ordonnance a tout prévu, elle répond point pour point à toutes les réformes et à tous les griefs signalés par les raïas; elle va même plus loin que n'ira la note Andrassy. « Les *zaptiés*, dont on se plaint dans toutes les provinces slaves, seront recrutés dans les nizams et devront être pourvus de certificats de bonne conduite. *Ils ne percevront plus les impôts. Les percepteurs pourront être indifféremment musulmans, orthodoxes ou catholiques.* »

Les réformes s'étendent aussi à la propriété. Les propriétaires (*agas*) et les colons (*kmet*) devront tous conclure des contrats écrits, et ces contrats seront rédigés, sans frais, par les soins de l'autorité. Une grande commission sera instituée, composée de Turcs, d'orthodoxes et de catholiques, à laquelle on soumettra tous les actes de l'administration publique; elle aura la censure et le contrôle de la conduite des mudirs, des caïmacans et des mutessarifs, la surveillance de la perception de la dîme, les rapports des propriétaires avec les colons, l'élection des membres des tribunaux, la nomination

des zaptiés et de leurs officiers, l'emploi des travailleurs requis pour les routes, et, s'il se commet quelque injustice à cette occasion, ces surveillants, pris dans toutes les classes et toutes les religions, consigneront le résultat de leurs investigations dans un rapport fait en double, signé de leur propre main, et dont ils remettront un exemplaire au vali, gardant l'autre par devers eux.

Il est impossible d'aller plus loin dans les réformes, mais le jour où le général Rodich, gouverneur général de la Dalmatie, communique ces documents, émanés du sultan lui-même, aux insurgés réunis à Castel-Nuovo (5 mars), leur réponse indique nettement le but qu'ils poursuivent; ils veulent la garantie des puissances, ce qui équivaut à l'intervention permanente des cabinets européens. Avant de déposer les armes, ils demandent des garanties d'exécution, et ces garanties, le gouvernement ottoman refuse même de les discuter; c'est ce refus qui a fait entrer la question dans la phase aiguë qu'elle a traversée au commencement de 1876. A Castel-Nuovo, le général Rodich se trouve en face de l'archimandrite du monastère de Dujé, Mgr Melenthie, de Luka Petkovich et Joseph Kovatchevich, délégués des insurgés. On voit poindre pour la première fois le vœu nettement formulé de l'évacuation de la Bosnie et de l'Herzégovine par les Turcs, et l'archimandrite, faisant allusion aux réformes tant

de fois concédées et toujours restées dans le domaine de la théorie, dit que pour sa part, si l'on persiste à opprimer les raïas, il prêchera à tous ses coreligionnaires de « lutter avec les dents s'ils n'ont plus de poudre ».

Le champ d'action des insurgés s'élargit; ce n'est point une réforme qu'ils veulent au fond, c'est l'autonomie qu'ils poursuivent, et dans quelques jours ils demanderont de secouer le joug des Turcs. L'intégrité de l'empire ottoman est en jeu, la question d'Orient se réveille.

Devant ce danger, on suppose alors que le prince de Monténégro pourra faire revenir les insurgés sur leur détermination, et on lui envoie un émissaire qui devra le prier d'agir sur eux et surtout d'empêcher ses sujets de franchir la Montagne Noire. « Mon gouvernement, répond le prince Nicolas, n'a jamais encouragé l'insurrection et ne l'a pas aidée. La présence de Monténégrins parmi les insurgés est complétement indépendante de ma volonté, et il n'a pas été au pouvoir de mon gouvernement d'empêcher leur départ. L'envoyé connaît la difficulté et l'impossibilité de fermer la frontière. L'Autriche n'a pas pu empêcher les Dalmates et ceux des confins de se joindre à l'insurrection; comment le Monténégro pourrait-il s'opposer au départ de ses sujets ? »

Le 10 mars 1876, les délégués des insurgés sont

revenus au milieu de leurs troupes, et Lazare Socica, Melenthie l'archimandrite, Luka Pawlovich, le pope Bodgan et Stemkovich signent une proclamation où, en déplorant l'attitude de la Servie et en regrettant la mort de Milosch, qui « n'aurait point regardé autour de lui à droite et à gauche et aurait pris le chemin le plus droit qui mène en Bosnie et en Herzégovine », ils arrivent à cette conclusion : « La diplomatie n'est pas notre fait; nous ne pouvons mettre bas les armes que si l'on nous accorde une autonomie semblable à celle dont jouit le Monténégro. Nous espérons, nous attendons, nous sommes certains que la puissante, forte et glorieuse Russie viendra sauver la liberté slavo-serbe. Nous ne refusons pas non plus le secours des autres puissances européennes, et nous espérons que ce secours ne nous manquera pas. Nous espérons surtout que la Prusse, glorieuse et fière, voudra se montrer notre amie et notre protectrice. »

En réclamant une autonomie semblable à celle du Monténégro, les insurgés oublient que le tiers de la population de la Bosnie et de l'Herzégovine est musulmane, tandis qu'en Servie et au Monténégro tous sont orthodoxes. Il ne s'agit donc plus de réformes, l'autonomie elle-même n'est plus une solution suffisante. Il faut refouler les Turcs et rendre la terre slave aux Slaves.

Ce qui semblait un rêve lointain peut devenir

une réalité. Des événements nouveaux viennent aggraver la crise, la Bulgarie s'est soulevée, mais il est vrai de dire qu'on a noyé l'insurrection dans le sang; l'exaltation est grande chez les musulmans; à Priedor, en Bosnie, on renouvelle les massacres de Syrie; à Salonique, les consuls de France et d'Allemagne sont assassinés; à Constantinople, la manifestation des softas menace l'autorité du sultan lui-même; un mot inséré dans le mémorandum rédigé par suite de l'accord des trois puissances détermine le refus de l'Angleterre de s'associer à l'action commune. Enfin la Servie a déclaré officiellement la guerre avec plus de patriotisme que de prudence. Le Monténégro est entré en ligne. L'issue de la guerre au moment où j'écris est fatale aux Serbes, et cependant rien n'est décisif, car il n'y a pas de remède à porter aux maux que j'ai signaler dans le chapitre qui discutait la question au point de vue historique.

Il n'est plus question de cette poignée d'hommes mal disciplinés, mal équipés, divisés entre eux, qui n'ont jamais pu s'entendre pour une action commune, et qui pourtant ont été la cause immédiate d'une aussi grande perturbation; les événements militaires de l'insurrection n'ont plus de portée, la Bosnie est un point infime, et fût-elle résolue désormais, la question des provinces n'enrayerait plus ce grand mouvement qui se produit

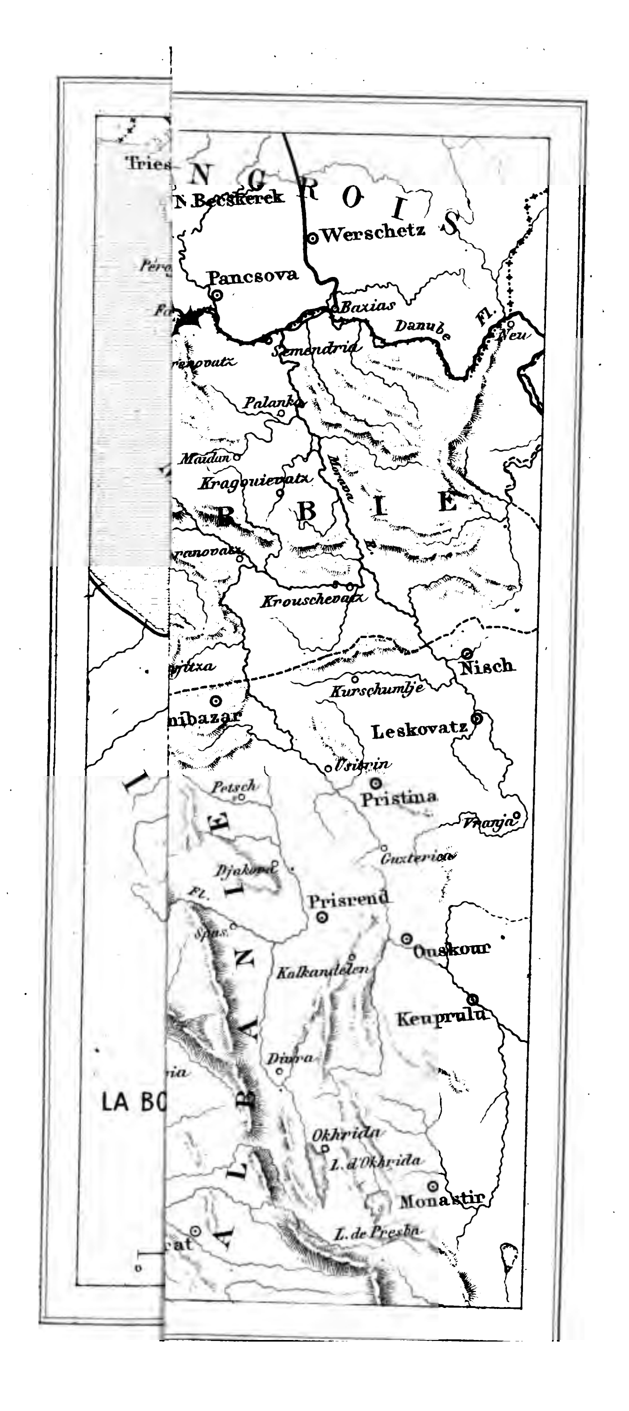
dans l'empire ottoman. Tous les chrétiens entrevoient la délivrance, tous les Turcs craignent la perte de leur domination. Pour vaincre désormais, les insurgés n'ont plus qu'à cesser de combattre, à attendre armés dans la montagne, à entretenir dans la Bosnie et dans l'Herzégovine l'agitation qui y règne depuis une année, à la développer chez les Bulgares exaspérés par les massacres, les Turcs même vainqueurs seront vaincus : les chanceliers des trois empires, réunis à Berlin, le jour où ils ont déclaré qu'ils se verraient forcés de prendre des « mesures efficaces » pour assurer l'exécution des réformes, ont apporté aux Serbes le plus formidable appui et la plus solennelle assistance.

La sainte alliance qui devait assurer la paix du monde a amené la flotte anglaise à l'entrée des Dardanelles, et le cabinet de Saint-James s'en tient à l'exécution pure et simple du traité de Paris. On se demande s'il n'est pas un peu tard, en 1876, pour réclamer l'exécution d'une convention dont on a laissé déchirer la première page en 1871. S'il y a quelque courage à affirmer dans les circonstances actuelles sa volonté de défendre le traité, il y aurait eu de la grandeur à prendre une semblable initiative alors que la puissance qui avait provoqué la conclusion, abattue par le sort et les mains liées, ne pouvait qu'assister impuissante à sa violation.

On ne saurait dire quelles seront les décisions des puissances auxquelles le prince de Servie s'est adressé pour qu'elles servent d'intermédiaire entre le gouvernement de la Porte et son gouvernement, mais il semble impossible que supprimant d'un trait de plume les efforts de Karageorge, ceux de Milosch, du prince Michel et ceux de Milan, on ramène la principauté sous le joug des Turcs. Les Ottomans à Belgrade, à Schabatz et à Sémendria, c'est le soulèvement de la péninsule des Balkans à courte échéance, et l'Europe aura plus de souci de la paix du monde.

Il existe une incompatibilité formidable entre les Serbes et les Turcs; nous espérons l'avoir démontré en remontant aux sources mêmes de la domination, à l'origine de la conquête. L'attitude de l'Angleterre a certainement éloigné la solution, elle n'a rien résolu; et si la diplomatie laisse en présence, sur le même territoire, les chrétiens et les mahométans dans les conditions où ils s'y sont trouvés depuis la conquête, elle aura préparé à l'Europe le plus sanglant avenir.

FIN.



N. Becskerek
Werschetz
Pancsova
Baxias
Danube
Fl.
Neu
Semendria
Palanka
Maidan
Kragouievatz
Morava
B I E
Krouschevatz
Nisch
Kurschumlje
Leskovatz
Pristina
Vranja
Petsch
Djakova
Prisrend
Ouskour
Kalkandelen
Keuprulu
Dibra
Okhrida
L. d'Okhrida
Monastir
L. de Presba
LA BO

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE V

### LES CONFINS MILITAIRES.



## CHAPITRE VI

### LES CHEMINS DE FER TURCS.



## CHAPITRE VII

### BAJNALUKA.



## CHAPITRE VIII

### L'ARMÉE TURQUE.



## CHAPITRE IX

### LE RAIA.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

